

**Faculté des sciences économiques,
sociales, politiques et de communication
École des sciences politiques et sociales (PSAD)**

Aimer (à) l'autre bout du monde

**Une anthropologie du couple interculturel et autres
relations interpersonnelles au Japon**

Auteur : Gilles SULEAU
Promoteur(s) : Olivier SERVAIS
Lecteur(s) : Bertrand GRIMONPREZ
Année académique 2019-2020
Master en Anthropologie

Déclaration de déontologie

« Je déclare sur l'honneur que cette monographie a été écrite de ma plume, sans avoir sollicité d'aide extérieure illicite, qu'elle n'est pas la reprise d'un travail présenté dans une autre institution pour évaluation, et qu'elle n'a jamais été publié, en tout ou en partie. Toutes les informations (idées, phrases, graphes, cartes, tableaux, ...) empruntées ou faisant référence à des sources primaires ou secondaires sont référencées adéquatement selon la méthode universitaire en vigueur.

Je déclare avoir pris connaissance et adhérer au Code de déontologie pour les étudiants en matière d'emprunts, de citations et d'exploitation de sources diverses et savoir que le plagiat constitue une faute grave. »



Avant-propos

Mon enquête de terrain fut longue, riche en apprentissages et en émotions.

Je tiens à remercier mon promoteur Olivier Servais, pour ses précieux conseils, Kaori sans qui cette monographie n'aurait pas existé, mes amis à Fukuoka pour les bons moments passés, les autres en Belgique pour leur soutien et relecture ainsi que toutes les personnes impossibles à nommer rencontrées durant ma recherche...

Je remercie ma famille pour son soutien moral.

Table des matières

Déclaration de déontologie	1
Avant-propos.....	2
Table des matières.....	3
Introduction	6
Délimitation du sujet.....	6
Question de départ.....	8
Structure de la monographie	8
Aspects méthodologiques	9
Emploi des langues	9
Anonymisation des données.....	10
Auto-ethnographie.....	10
A propos des sources et des informations	11
Partie I : A la découverte d'un autre monde	13
Le choix du Japon	13
Motivation du repérage	14
Récit du repérage.....	16
Émergence du couple	19
Première étape : Kokuhaku 「告白」 - La confession	21
Deuxième étape : Le temps de la réflexion.....	23
Troisième étape : La formation du couple	23
La fin du repérage	24
Se comporter en couple en public au Japon	25
<i>Honne et Tatemaie</i> 「本音と建前」	27

Table des matières

Partie 2 : Vivre des relations à l'autre bout de la Terre	33
Les relations à distance dans l'absolu	33
Les pen pals ou correspondants.....	33
Les applications.....	34
Difficultés relationnelles sur internet	36
Faire couple à distance	38
Caractère inéluctable des relations longue-distance	38
Conditions de la survie du couple à distance	39
Difficultés rencontrées	42
Difficultés organisationnelles.....	42
L'absence de l'autre	44
Venue de Kaori en Belgique	48
Après la relation à longue distance	50
Partie 3 : Fukuoka	52
Les étapes de l'enquête	52
Les lieux principaux de l'enquête	53
La ville de Fukuoka.....	53
La share house et ses habitants	57
L'école de japonais	60
Être un couple interculturel au Japon.....	63
Perception du gaikokujin 「外国人」 et du couple interculturel	63
Interculturalité du couple	67
Ruptures de terrain	78
Le poids d'un futur incertain ?	78
Le ghosting comme technique de rupture	79
L'après-rupture : rester amis ?	83
Se lier d'amitié avec des Japonais.....	86

Table des matières

Rencontres et activités.....	86
La difficulté de créer un lien durable	91
Séréotypes et attirance pour les étrangers	99
Idées préconçues	99
Fétichisme à l'égard de l'étranger.....	107
Enseignements retirés lors des différents terrains ethnographiques	116
Retiré du premier terrain	116
Retiré du deuxième terrain	117
Retiré du troisième terrain.....	119
Conclusion	124
Synthèse des acquis.....	125
Concepts culturels ou assimilés	125
Relations de couple à longue distance	126
Ghosting	126
Danger lors des retrouvailles.....	126
Danger de la démarche auto-ethnographique.....	127
Limites de l'enquête	127
Pistes à explorer	127
Apport de la présente monographie à l'anthropologie.....	128
Bibliographie.....	129
Sources audio-visuelles	129
Articles de journaux, blogs et témoignages	133
Monographies.....	137
Articles	139
Index.....	144

Introduction

La monographie que rédige l'étudiant en anthropologie en couronnement de ses études s'appuie sur un séjour d'au moins trois mois sur un « terrain ethnographique ». Me concernant, que ce « terrain » soit en Asie lointaine m'est apparu comme une évidence. La Chine, les deux Corées, Taïwan et le Japon surtout, exercent sur moi une forte attirance depuis ma plus tendre enfance.

Jeune adulte, j'ai cherché à nouer des contacts sur Internet avec des correspondants habitant ces contrées. Certaines parmi ces relations à distance furent très éphémères, d'autres durent encore.

Par ce biais et malgré le fait que nous correspondions en anglais, j'ai découvert que la culture francophone exerçait un certain attrait auprès de la plupart de mes correspondants nippons. Pourquoi ne pas en faire le sujet de ma future monographie ?

C'est dans cette optique que j'ai entamé, au début de l'année 2018, un premier séjour au Japon, une sorte de repérage. Et c'est là que tout a basculé : la particularité des relations interpersonnelles que j'ai pu y lier et, plus singulièrement, une vraie relation de couple avec Kaori, une de mes correspondantes, m'ont amené à choisir pour titre de ma monographie « Aimer (à) l'autre bout du monde ».

Délimitation du sujet

« Aimer l'autre bout du monde » traduit l'attirance pour un endroit lointain, et pourquoi pas, l'envie de s'y abandonner. « Aimer à l'autre bout du monde », c'est à la fois y vivre l'amour, mais également entretenir celui-ci une fois rentré. Par ailleurs, j'utilise « aimer » comme un concept très général qui sous-tend toutes les formes d'amour : l'amour au sein d'un couple, l'amitié, la sympathie pour autrui, une simple rencontre positive avec quelqu'un.

En conséquence, mon travail abordera divers niveaux de relations interpersonnelles de toutes natures, entre deux ou plusieurs personnes, avec

toutefois un accent très marqué sur les relations au sein d'un certain type de couple, le seul que j'ai rencontré en nombre suffisant pour nourrir mon étude : hétérosexuel et formé d'un *gaikokujin* 「外国人」 homme et d'un *nihonjin* 「日本人」 femme.

J'explique ces notions...

En japonais, couple se traduit par *kappuru* 「カップル」 qui, comme beaucoup de mots nippons, est calqué sur un terme étranger, en l'occurrence l'anglais *couple*. Le terme désigne dans ce travail une entité sociale composée de deux personnes entretenant une relation proche et forte, et exerçant une influence mutuelle au travers d'un large spectre d'interactions fréquentes qui revêtent potentiellement un caractère sexuel.¹

Nihonjin 「日本人」 signifie simplement « personne japonaise » en langue nipponne. Dans mon travail, je référerai par ce terme à des jeunes filles ou à des femmes de nationalité japonaise et qui ont vécu l'essentiel de leur vie au Japon afin d'éliminer celles qui auraient été influencées par un trop long séjour à l'étranger.

Mon expérience de vie en couple avec Kaori allait de toute évidence me servir de source primaire pour mon étude. Pour désigner un individu me correspondant, j'ai pensé a priori à « Occidental ». Mais qu'est-ce qu'un « Occidental » ? Cette notion est imprécise et indiscutablement ethnocentrée. Mon promoteur, consulté à ce propos, m'a conseillé le mot japonais *gaijin* 「外人」 qui signifie « personne étrangère » et qui est régulièrement utilisé dans cette acception en dehors du Japon. Toutefois, les Japonais attribuent une connotation péjorative à ce terme. Ils lui préfèrent *gaikokujin* 「外国人」 qui veut dire littéralement « personne d'un pays étranger ». Relativement générique, ce mot est utilisé comme antonyme de *nihonjin* 「日本人」, notamment sur les formulaires administratifs. Néanmoins, l'image spontanée

¹ Inspiré de BRADBURY et KARNEY, 2010

qu'il évoque chez les Japonais est celle d'un non-Asiatique et, comme la plupart d'entre eux sont rarement confrontés à des personnes venant d'Afrique, elle est précisément conforme à la mienne. J'ai donc adopté ce terme.

En cumulant mes séjours, j'ai passé plus de six mois au Japon. Pendant tout ce temps, je n'ai pas rencontré de couples *gaikokujin-nihonjin* 「外国人日本人」 dont le partenaire *gaikokujin* 「外国人」 était un femme et le partenaire *nihonjin* 「日本人」 une homme. Ils sont en effet moins nombreux et par conséquent moins étudiés (KELSKY, 2001).

Mon couple de référence, - celui que j'ai formé avec Kaori -, étant hétérosexuel, je n'aborderai pas dans le présent ouvrage les relations homosexuelles, d'autant plus que je n'ai pas non plus rencontré de tels couples pendant mes séjours.

Question de départ

Ayant, à ce stade, défini l'objet de mon étude, je peux à présent formuler la question à laquelle je m'efforcerai de répondre. Il m'est paru évident que l'attitude et la perception des Japonais par rapport aux relations interpersonnelles et, singulièrement au sein du couple *gaikokujin-nihonjin* 「外国人日本人」 tel que défini, sont différentes de ce que l'on peut observer ailleurs. Ces différences et, les difficultés qu'elles entraînent reposent-elles sur des concepts culturels ; et, dans l'affirmative, quels sont les plus essentiels ?

Structure de la monographie

Le présent ouvrage est subdivisé en trois parties qui constituent autant de « terrains » car elles correspondent à trois périodes distinctes durant lesquelles j'ai recueilli données et matières indispensables à mon travail.

Plutôt que thématique, la structure de ma monographie sera donc chronologique, avec si nécessaire, l'un ou l'autre saut dans le temps.

La première partie, le premier terrain, constitue un repérage allant de Tokyo à Kagoshima et qui dura un peu moins d'un mois en janvier 2018. Parti dans l'optique de trouver un endroit pour la recherche que j'envisageais, une riche opportunité se présenta : pouvoir étudier les couples *gaikokujin-nihonjin* 「外国人日本人」 de l'intérieur. Cette période fut non seulement un temps de découvertes, mais elle provoqua également la révélation de ce qui devint le sujet principal de mon mémoire.

La deuxième partie, deuxième terrain, s'inscrit dans le domaine virtuel, s'attardant sur diverses applications de rencontre et de communication. Il y sera également question de correspondance, de relations entretenues à longue-distance et des difficultés à les conserver. En lien direct avec mon sujet, ce terrain virtuel se déroule en majorité après mon retour de repérage, fin février 2018, jusqu'à mon départ pour Fukuoka, fin septembre de la même année. Toutefois, j'y inclurai également l'ensemble des contacts que j'ai eu à la fois auparavant et ultérieurement, avec des Japonais, via les réseaux informatiques.

La troisième partie est la plus volumineuse de mon enquête. Elle se rapporte à cinq mois passés dans la ville de Fukuoka durant lesquels j'ai récolté le plus d'informations et de données. J'y ai vécu de nombreuses expériences et événements, ouvrant finalement ma recherche à d'autres types de relations interpersonnelles que celles du couple.

Cumulés, ces trois « terrains » couvrent une période d'environ un an et demi.

Les enseignements respectifs que j'ai retirés des différents terrains sont présentés dans une quatrième partie avant la conclusion globale.

Aspects méthodologiques

Emploi des langues

Outre les recherches bibliographiques, traiter du thème des relations interpersonnelles et plus particulièrement du couple exige de nombreux échanges écrits et oraux. Encore faut-il pouvoir communiquer. L'emploi des langues est donc d'une importance primordiale.

Si les cours de japonais que j'ai pu prendre à Fukuoka me permettent aujourd'hui de me débrouiller dans cette langue, ils ne furent, en général, pas suffisants pour enquêter auprès des autochtones. Dès lors, j'ai principalement employé l'anglais et le français.

A défaut d'être parfait bilingue, le fait d'utiliser un idiome qui n'est pas sa langue maternelle empêche souvent d'exprimer fidèlement le fond de sa pensée. Cela valait pour moi et pour la plupart de mes interlocuteurs japonais. De même, chacun sait que les traductions entachent le message original. Pour cette raison, bon nombre de citations et de dialogues figurant dans mon travail seront transcrits dans la langue initiale. Cela renforce en outre le réalisme de mes propos. Notons par ailleurs que, dans le même souci de restituer au mieux certaines émotions, j'utiliserai fréquemment le mode narratif au présent de l'indicatif.

Toutefois, certains échanges informels que j'ai tenus en japonais n'ont pas été enregistrés au moment même. Sur place, je les ai retranscrits le plus rapidement et le plus fidèlement possible, mais en français. C'est comme cela qu'ils apparaîtront dans le présent ouvrage.

Paradoxalement, j'ai découvert dans certaines circonstances un avantage à l'utilisation de l'anglais. Il réside dans l'atténuation d'une sorte de blocage touchant les Japonais lorsqu'ils s'expriment dans leur langue maternelle ; un peu comme si l'importance de garder la face se transmettait jusque dans le langage nippon. J'ai ainsi remarqué que certains auront plus de facilités à aborder des sujets plus sensibles en anglais.

Anonymisation des données

L'identité des personnes que j'ai rencontrées au cours de mes différents terrains n'est pas d'importance fondamentale. J'ai décidé de modifier la plupart des noms pour des raisons de discrétion et pour éviter de dévoiler certaines choses parfois gênantes sans accord préalable.

Auto-ethnographie

A l'opposé de ce souci d'anonymisation concernant mes interlocuteurs, j'évoquerai dans mon texte de façon plus intime certains aspects de la relation

de couple que j'ai vécue avec Kaori. Je suis conscient que cela peut indisposer le lecteur, mais c'était indispensable au traitement du sujet.

Toutefois, il fallait éviter une trop grande subjectivité. C'est pourquoi, j'ai systématiquement confronté mes observations et vécus, à ceux d'autres couples *gaikokujin-nihonjin* 「外国人日本人」.

A propos des sources et des informations

Le sujet des relations interpersonnelles au Japon passionne un nombreux public. J'ai eu accès à une quantité très considérable de données, de sources et de travaux sous diverses formes. La difficulté a été d'arrêter d'en amasser ; ce qui a pu entraîner une certaine frustration...

Après avoir identifié le Japon comme théâtre de mon terrain, j'ai exploité une bibliographie générique sur ce pays, sa culture, ses traditions, ...

A l'issue de mon premier séjour de repérage, mon sujet de monographie s'était précisé. J'ai alors analysé une bibliographie plus spécifique sur les relations interpersonnelles dans ce pays.

Au retour de mon plus long séjour à Fukuoka, mon sujet était définitivement arrêté. La bibliographie que j'ai exploitée alors était encore plus précise.

Heureusement, mon travail était déjà bien avancé lorsque le confinement découlant de la crise du Covid-19 a été instauré. J'aurais aimé affiner l'un ou l'autre point mais je n'ai pas eu accès à certains travaux que je désirais lire.

La durée de mon enquête de terrain m'a permis de collecter une grande masse de données. Si je me suis bien sûr amplement appuyé sur celles-ci pour réaliser ce travail, j'ai exploité d'autres sources. Ainsi, différents articles de journaux, blogs sur le Japon et vidéos m'ont également aidé, regorgeant notamment de témoignages. Les vidéos élaborées par de nombreux *youtubeurs* se sont révélées particulièrement précieuses car elles présentent des interviews de Japonais rencontrés en rue ou abordent certains sujets particulièrement pertinents pour mon étude. La maîtrise du japonais affichée par ces *youtubeurs* est bien meilleure que la mienne. J'ai donc pu étayer

largement mes informations et observations mais également bénéficier de points de vue et d'analyses complémentaires aux miens.

Si, au début, j'ai hésité à utiliser ces sources, - après tout, ces *youtubeurs* sont bien souvent des amateurs -, l'avis de Jean-Pierre OLIVIER DE SARDAN² sur le sujet m'y encouragea fortement.

² Voir : OLIVIER DE SARDAN Jean-Pierre, *La rigueur du qualitatif : les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*, Louvain-la-Neuve, Academia-Bruylant, 2008, p. 69-70.

Partie I : A la découverte d'un autre monde

Dans cette partie, j'expliquerai pourquoi j'ai choisi le Japon comme terrain ethnographique et la nécessité de m'y rendre en repérage préalable à un plus long séjour. Dans le récit de ce premier voyage, j'aborderai ma rencontre avec Kaori et la formation de notre couple. Cet événement majeur a emporté ma décision quant au lieu de mon futur terrain. Par ailleurs, il a également modifié le sujet de ma monographie qui concernera désormais le couple interculturel et les relations interpersonnelles. Les premiers concepts que j'aborderai dans ce contexte sont le *honne* 「本音」 et le *tatemaie* 「建前」.

Le choix du Japon

Aussi loin que me ramènent mes souvenirs, l'Asie lointaine m'a toujours attiré. J'ai grandi en regardant le film « Mulan » des studios *Disney*, fasciné par cette Chine, une culture asiatique si différente et cette période historique. Par la suite, j'ai lu et vu *Dragon Ball* de nombreuses fois et passé des centaines d'heures à jouer à *Pokémon*, ...

Une image fantasmée et quelque peu idéalisée de l'Asie, m'a dès lors accompagné ; celle-ci influença le choix de mes études. Malheureusement, ce continent fut à peine abordé pendant le secondaire, durant mon bachelier en Histoire et encore moins au long de mon master. Frustré, j'ai décidé de m'y plonger seul.

Mon abord de la culture asiatique s'est principalement opéré via des films, en particulier coréens et japonais, mais aussi par la découverte de l'Histoire et des sociétés via des livres, des documentaires, ...

Mais alors, pourquoi le Japon ? La Chine, Taiwan, les Corées du Nord et du Sud suscitaient également mon intérêt.

La Chine et la Corée du Nord étaient hors de question pour d'évidentes raisons politiques. Les langues parlées à Taiwan, réputées compliquées, me semblaient former un obstacle insurmontable. De plus, j'ai rejeté l'idée de

vivre ne serait-ce que quelques mois dans un environnement aussi mercantile et individualiste que celui de la Corée du Sud.

Le Japon était-il dès lors un choix par dépit ?

Contrairement à l'idée que l'on se fait des « fans du Japon », et au grand étonnement de mes interlocuteurs japonais, je n'apprécie pas spécialement les *manga**, ni les *anime** et j'écoute encore moins de la J-Pop*. Cette culture véhicule sur leur pays des stéréotypes souvent éloignés de la réalité.³

Le Japon constitue à mes yeux une société fascinante, à la fois ouverte mais, sous certains aspects, toujours repliée sur elle-même, en pleine mutation, victimes de nombreux stéréotypes facilement déconstructibles. Paradoxale est l'adjectif qui la qualifie le mieux. En outre, j'y avais déjà quelques correspondants. Le Japon constituait dès lors le choix le plus logique pour mon terrain ethnographique.

Motivation du repérage

Si l'on excepte quelques vacances familiales et l'un ou l'autre séjour de courte durée à l'étranger, je n'avais aucune expérience des voyages, a fortiori lointains et seul.

En l'occurrence, il s'agissait d'organiser, à tous points de vue (formalités, voyages, logement, ...), un séjour d'au moins trois mois à l'autre bout du monde, dans un pays dont je ne pratiquais pas la langue.

En outre, je ne bénéficiais d'aucun support financier ni d'aucun encadrement lié à un quelconque accord entre facultés.

Je n'avais donc pas droit à l'erreur...

Une autre motivation était liée à l'idée initiale de mon sujet de recherche : l'attrait exercé par la culture francophone au Japon. Allais-je trouver un site adéquat pour une telle analyse ?

³ A ce titre, les *What the Cut spécial vidéos japonaises* du youtubeur et streamer Antoine DANIEL donne un assez bon aperçu de certains stéréotypes et images habituellement liés au Japon sur internet.

Ma décision était prise. Au sortir de ma session d'examens de janvier 2018, je partirais au Japon. Là-bas, je traverserais le pays en m'arrêtant dans des villes que j'aurais pris soin de sélectionner au préalable selon les critères suivants :

- La taille : il fallait que la ville ne soit ni trop petite pour offrir de vastes sujets d'étude, ni trop grande pour rester à dimensions humaines. J'ai opté pour une population inférieure à 2 000 000 d'habitants ;
- L'existence de liens avec des villes françaises et/ou belges, via un jumelage par exemple. Cela me permettrait, pensais-je, d'avoir plus de chances d'observer une éventuelle influence de la francophonie sur la ville ;
- L'existence d'une école de japonais relativement proche, dans le but d'apprendre la langue durant 3 mois. Cela me semblait indispensable pour avoir accès à de nombreuses informations mais aussi pour nouer des contacts, sachant que peu de Japonais maîtrisent l'anglais ;
- La présence d'un correspondant / contact sur place constituerait un atout supplémentaire. Outre le plaisir de les voir, ils ou elles pourraient m'offrir l'opportunité de rencontrer d'autres personnes utiles à mes recherches.

J'ai sélectionné huit villes : Nagoya, Osaka, Kyoto, Kobe, Hiroshima, Fukuoka, Kumamoto et Kagoshima.



Carte 1: Carte d'une partie du Japon. En évidence, les villes principales dans lesquelles je suis passé lors de mon repérage (Google Map).

Récit du repérage

Le 25 janvier 2018, après un vol de 12 heures, j'arrive à Haneda, deuxième aéroport de Tokyo. Une vague de froid inhabituelle traverse le pays, frigorifiant les villes et leurs habitants.

J'ai quelques difficultés à me repérer dans le système de transport public mais je m'y fais vite, tant le réseau se veut facile à comprendre et est bien pensé. Ce nouveau monde est, à plus d'un titre, un univers totalement différent pour moi qui n'ai jamais vécu en ville et n'ai pas l'habitude ne fut-ce que de prendre le train ou le métro. Mais le temps presse, il est déjà tard ; je dois rejoindre mon premier hôtel.

C'est là que je découvre la légendaire hospitalité japonaise. En apprenant qu'il s'agit de mon premier séjour au Japon, le propriétaire décide d'ouvrir une bouteille de saké⁴ en forme de Manneken-Pis que nous dégustons en compagnie de deux touristes japonaises. Je me couche vers deux heures du matin.

Quelques heures plus tard, je dois rejoindre Tokyo-eki 「東京駅」 (littéralement « Tokyo-gare »), aller chercher mon JR Pass⁵ et prendre le premier *shinkansen** pour Nagoya.

Ma première impression en découvrant Nagoya est celle d'une ville japonaise standard, moderne, mais possédant toutefois un célèbre château évoquant le passé. Elle constitue pour moi un bon endroit pour commencer mon périple. Je passe deux jours à la parcourir. J'ai notamment l'occasion de découvrir l'influence de la francophonie au Japon qui se reflète en particulier dans le nom de certaines boutiques. La plupart sont souvent farfelus, tantôt entachés de fautes d'orthographe, tantôt n'ayant aucun sens. Pour l'anecdote,

⁴ Le mot « saké », ou « *sake* » [酒] en japonais signifie simplement « alcool ». S'il est passé en français dans le langage courant pour désigner de manière générale un alcool de riz asiatique (et non seulement japonais), l'acception du terme est bien plus large au Japon.

⁵ Un Japanese Rail Pass, ou plus simplement JR Pass, est un titre de transport permettant au détenteur d'un visa touristique qui l'a acquis en dehors du Japon, de profiter de la quasi-totalité du réseau de JR (la compagnie ferroviaire nationale) pour une somme relativement modique pour peu qu'il l'utilise fréquemment. Il s'agit de l'option la plus économique lorsqu'on traverse le Japon car elle offre notamment un accès sans supplément à la majorité des *shinkansen* dans tout le pays.

j'en ai fait un sujet de plaisanterie qui consiste à envoyer, tout au long de mes séjours, les meilleures perles à mes amis en Belgique, dont certains romanistes.

Ma deuxième destination est Osaka, l'une des villes japonaises les plus connues à l'étranger notamment parce qu'elle a accueilli l'exposition universelle en 1970. Osaka est très différente de Nagoya et des autres villes dans lesquelles je me suis rendu par la suite. Pour l'anecdote, je m'égare dans son système ferroviaire. Pour en avoir discuté avec d'autres étrangers, il semble que cela soit assez courant.⁶

Dans un autre registre, les gens s'y comportent différemment. Ainsi, ils se tiennent à droite sur les escalators alors que dans la très grande majorité des villes japonaises, c'est à gauche ! Ils traversent au feu rouge, ... C'est déconcertant.

Plus surprenant encore, je peux entendre des chansons et des annonces faites en français en me baladant dans le quartier populaire de Namba ; c'est plus qu'une anecdote car en rapport direct avec mon idée première de sujet.

Deux épisodes importants marquent mon court séjour à Osaka.

Pour la première fois, j'expérimente ce que peut signifier le fait d'être un *gaikokujin* 「外国人」 au Japon. Ainsi, à plusieurs reprises, je sens des regards féminins insistants posés sur moi, semblant même inviter au flirt alors que je suis dans le train, laissant transparaître l'attirance qu'éprouvent certaines japonaises pour les étrangers.

Le deuxième épisode est nettement moins joyeux. En me promenant tard le soir dans une rue assez fréquentée, j'assiste à la rupture d'un couple. Les faits sont extraordinaires, non pas par la rupture elle-même mais bien par son déroulement. Voir cette fille en larmes, tenter désespérément de se précipiter dans les bras de son petit-ami, de l'embrasser, mais celui-ci la repoussant sans

⁶ L'article suivant apporte une première explication : plusieurs gares de la ville portent le même nom. Voir : <https://www.nippon.com/fr/guide-to-japan/gu900112/> (consulté le 12 janvier 2020)

cesse, constitue la première manifestation de sentiments que j'observe en public depuis mon arrivée au Japon.

Je l'ignore encore, mais ces deux épisodes participeront à faire germer mon idée finale de terrain.

Ma troisième étape à Kobe est un véritable désastre : la carte-mère de mon ordinateur portable tombe définitivement en panne. Je consacre la quasi-totalité de la journée que j'ai prévue sur place à chercher un moyen d'accéder à mes back-ups au lieu de visiter la ville.

L'étape suivante s'est révélée la plus importante : Fukuoka. C'est dans cette ville qu'habite ma correspondante principale à l'époque, Kaori, avec qui j'échange quotidiennement et pendant de longues heures depuis des mois. Nous avons tous deux hâte de nous voir autrement que par écrans interposés. Elle m'attend devant les portails de Hakata-eki 「博多駅」 (littéralement « Hakata-gare »), station ferroviaire principale de Fukuoka dans laquelle s'arrêtent les *shinkansen*.

Pouvant compter sur l'aide privilégiée d'une habitante de la ville, j'ai l'opportunité d'explorer plus en profondeur, de comprendre plus aisément ce que je vois, ... Après quelques jours, mon choix est fait : Fukuoka sera le terrain principal de mon enquête.

Cette métropole est l'une des plus grandes du pays mais cela ne se ressent pas du tout. Les gens y sont sympathiques et habitués aux étrangers. Fukuoka est en effet une destination de choix pour les Taiwanais mais surtout, pour les touristes coréens, de par sa proximité avec ces deux pays.⁷ Pourtant, et comme ailleurs, très peu de Japonais parlent anglais, mais ils sont toujours prêts à vous aider et il est toujours possible de se faire comprendre d'une façon ou d'une autre.

⁷ Il faut moins de deux heures d'avion pour relier Taiwan ou la Corée du Sud à Fukuoka et de nombreuses liaisons quotidiennes par bateau existent également. Les tarifs pour ces trajets sont abordables.

ASO, une haute-école (ou « vocational school »), très réputée dans la région, offre l'opportunité aux étrangers de suivre des cours de japonais et d'avoir des contacts avec des autochtones d'autres sections. De plus, le coût de la vie à Fukuoka est parmi les moins chers du pays ; un atout considérable pour moi qui finance mon « terrain » intégralement sur fonds propres.

Émergence du couple

L'émergence de mon couple avec Kaori se déroule de façon que je qualifierais de « très occidentale », ou en tout cas, c'est ce que je pense au moment-même. On se connaît depuis longtemps, on passe une journée ensemble s'apparentant à un rendez-vous galant, puis on s'embrasse.

Ayant auparavant partagé nos opinions sur le fait d'être en couple, il me semble clair que nous en formons un à l'issue de cette journée. Je constaterai pourtant que les choses n'étaient pas aussi claires pour Kaori.

Nous passons ensemble les jours suivants, à Fukuoka et dans l'île de Kyushu⁸ qui l'abrite. Nous sortons, nous partageons la même chambre, le même lit. En bref, selon ma perception de Belge, nous nous comportons comme le ferait un couple que je qualifierais de classique.

Lorsque, à bord du *Sakura*⁹ dans lequel je viens de monter afin de poursuivre mon voyage, j'échange des messages avec Kaori, je me rends compte que les choses sont bien plus confuses pour elle.

“ - **Gilles** : *Sent picture* I will miss Fukuoka

- **Kaori**: Oh waw! I didn't expect you to contact me again!

- **Gilles**: Huh? What do you mean?

- **Kaori**: I heard about foreigners, I thought you would just let me with good memories after having used me and I would never hear about you again

- **Gilles**: I don't understand... we are dating, why would I do that? I'm not like that you know...

⁸ Kyushu est l'une des principales îles composant le Japon.

⁹ Le *Sakura* est un type de *shinkansen* qui fait la liaison entre Osaka et Kagoshima, avec notamment une halte à Hakata.

- **Kaori:** Oh? So we are a couple?
- **Gilles:** Yes of course!
Well... I thought that was pretty clear...
I'm sorry
Do you want us to be a couple?
- **Kaori:** Of course I want it!
That's all I want since months..."

Cette conversation (Kaori, *notes de terrain*, Line, janvier 2018) m'inspire deux réflexions.

La première concerne la méfiance qu'auraient certaines Japonaises envers les étrangers. Celle-ci pourrait s'expliquer par une représentation stéréotypée et une réputation - justifiée ou non – des *gaikokujin* 「外国人」 hommes, souvent appréhendés comme « playboys » par les Japonaises. Il s'agit souvent de touristes de passage qui se savent perçus comme « *hansamu* » [ハンサム] (adjectif japonais issu de l'anglais « handsome »). Beaucoup d'entre eux essaient de séduire le plus possible de Japonaises durant leur voyage.

De nombreux articles, interviews et sondages abondent dans ce sens au Japon. C'est une des plus importantes justifications invoquées par les jeunes filles pour ne pas sortir avec un étranger.¹⁰ C'est aussi l'argument avancé pour les en dissuader.

J'en viens à la seconde réflexion inspirée par la conversation avec Kaori. Il me semble évident que les couples au Japon ne se forment pas de la même façon qu'ailleurs, en tout cas, qu'en Belgique ; bien qu'il soit présomptueux de considérer que tous les couples s'y forment de façon similaire. Ou alors, qu'être en couple au Japon ne signifie pas la même chose qu'ailleurs.

Je n'ai malheureusement pas pu trouver de travaux satisfaisants concernant la formation du couple au Japon. Néanmoins, j'ai pu déduire de discussions que

¹⁰ Voir notamment : <http://japanization.org/8-raisons-pourquoi-les-japonaises-naiment-pas-les-etrangers/>

j'ai tenues avec des *gaikokujin* 「外国人」 en couple avec des Japonaises¹¹, - et surtout grâce à ces Japonaises elles-mêmes -, qu'il existerait trois étapes importantes dans la formation d'un couple au Japon.

Ce quasi systématisme ne serait pas surprenant. En effet, comme le souligne Stella TING-TOOMEY, professeure en communication, les pays asiatiques sont souvent des sociétés très collectivistes (2009). C'est le cas du Japon.

Je m'appuie sur BRADBURY et KARNEY (2010) qui mentionnent que la manière d'engager une relation intime [intimate relationship]¹² va directement être influencée par le type de culture, individualiste ou collectiviste. Or, les sociétés collectivistes se veulent très codifiées lorsqu'il s'agit de choisir son partenaire.

Rien n'oblige deux personnes à suivre ce schéma pour se mettre en couple avec un ou une Japonais(e). Néanmoins, tous les Japonais à qui j'ai pu soumettre cette structure se sont retrouvés dedans, même si je ne garantis pas que ce soit le cas pour tout le monde.

En particulier, les Japonaises à qui j'en ai parlé considèrent en effet que la situation devient confuse quand on sort de ce cadre. D'autre part, c'est souvent selon ce schéma que sont représentés les débuts de romance dans les media japonais ; ce qui pourrait ressembler à un idéal de valeurs.

Les trois étapes successives que je propose sont la confession, le temps de la réflexion et la formation du couple.

Première étape : Kokuhaku 「告白」 - La confession

Pour se mettre officiellement en couple au Japon, l'une des deux personnes doit confesser son amour à l'autre. Une fois passé le *kokuhaku* 「告白」, les deux membres du couple en puissance deviennent l'un pour l'autre des *suki na hito* [好きな人] (littéralement « personnes aimées »). De

¹¹ Notons au passage qu'ils furent presque tous confrontés à la même confusion que moi.

¹² "An intimate relationship is one characterized by strong, sustained, mutual influence across a wide range of interactions, featuring at least the potential for sexual interaction" (BRADBURY et KARNEY, 2010, p. 11).

nos jours ce sont les femmes qui semblent le plus souvent à l'initiative de cette confession. J'attribue cela au manque de proactivité des hommes japonais.

En effet, lors d'un sondage effectué à Tokyo en 2009, sur 1000 hommes âgés entre 20 et 34 ans, 60,5% se catégorisaient « herbivores » (MORIOKA, 2013). Selon MORIOKA Masahiro, philosophe japonais ayant participé à populariser le terme, le comportement d'un « homme herbivore » pourrait être caractérisé comme suit :

“The advantages are (1) herbivore men place a low priority on sex and thus will not use a woman for her body, (2) they are interested in the human qualities of a woman such as how pleasant and interesting she is, and (3) when it comes to romantic relationships, they desire stability. The disadvantages are (1) romantic relationships develop slowly, (2) the standards they use when choosing a female partner are difficult to understand, and (3) you cannot expect a dramatic, passionate romance.” (2013, p. 3-4)

On comprend qu'un homme qualifié d'herbivore ne sera pas pressé d'initier une relation. En conséquence, les Japonaises sont souvent obligées de prendre l'initiative si elles désirent se mettre en couple ; d'autant plus que, aux yeux de la société et si j'en crois plusieurs de mes interlocuteurs japonais, « sur le marché matrimonial, elles se déprécient rapidement avec l'âge ».

Il arrive cependant que ce soit l'homme qui prenne l'initiative de la confession. C'est particulièrement le cas lorsqu'il s'agit d'un *gaikokujin* 「外国人」.

Enfin, il est intéressant de noter que certaines périodes de l'année sont plus propices au *kokuhaku* 「告白」. Par exemple, une fête comme la Saint-Valentin ou encore la période précédant Noël semblent « très appropriées » à la confession d'un amour.

Deuxième étape : Le temps de la réflexion

Après le *kokuhaku* 「告白」 vient une attente, un délai de réflexion.

La personne qui a reçu la confession dispose d'un certain temps, dont la durée n'est pas définie, pour donner sa réponse. Si celle-ci est négative, le couple ne se formera pas. Si la réponse est positive, le couple pourra se former.

Je fais l'hypothèse que si les sentiments, l'amour, semblent de nos jours être à l'origine du *kokuhaku* 「告白」, ils ne prévalent pas nécessairement pour guider la réponse donnée.

Par ailleurs, Ian, un Canadien, professeur d'anglais marié à une Japonaise, m'a expliqué qu'à cette étape, le couple en formation se veut souvent ouvert et libre. Les *suki na hito* 「好きな人」 ont la possibilité de fréquenter d'autres personnes. La plupart des Japonaises à qui j'ai pu en parler me disaient ne ressentir aucune jalousie pendant cette attente, ou en tout cas, jusqu'à un certain point. En effet, chacun semble établir personnellement les limites que son *suki na hito* 「好きな人」 ne pourra franchir durant le délai de réflexion. Elles ne sont pas toujours claires ni forcément explicites. Il ne semble pas y avoir de règles générales. Mais si je devais mettre en avant une limite à ne pas franchir, qui revient très souvent, c'est celle du sexe.

Troisième étape : La formation du couple

A l'issue du temps de réflexion, une réponse positive a été apportée. Le couple est à présent formé.

Un paradoxe est apparu au fil de mes conversations avec plusieurs Japonaises qui m'ont expliqué qu'elles préfèrent se mettre en couple avec un étranger. Si l'opinion à propos des *gaikokujin* 「外国人」 qu'elles ne connaissent pas est souvent a priori négative, il en va autrement lorsque le couple s'est formé. Tamaki, Aiko, Nami, toutes trois étudiantes, m'ont ainsi affirmé que les hommes japonais ont fortement tendance à tromper leurs copines et à délaisser celles-ci, contrairement aux *gaikokujin* 「外国人」.

J'ai voulu vérifier ces propos. Je n'ai bien sûr pas pu faire d'analyse statistique et je n'en ai pas trouvée émanant d'un organisme scientifique renommé au Japon.

A titre documentaire, j'ai découvert un sondage effectué en mai 2018 par le magazine japonais *Mecha Comic*.¹³ Il a collecté 1 876 réponses sur le sujet de la fidélité. Il révèle que 31% des femmes et 38% des hommes ont répondu « oui » à la question : « avez-vous déjà trompé votre partenaire ? ».

Bien sûr, ce sondage n'a pas valeur scientifique, notamment parce que le nombre de répondants femmes était notablement plus élevé que celui des répondants hommes. J'en retire cependant que les pourcentages d'infidélité sont du même ordre de grandeur.

La fin du repérage

L'émergence de mon couple avec Kaori n'était pas préméditée mais il est clair qu'elle a emporté ma décision quant au lieu futur de mon terrain : ce sera Fukuoka. J'ai dès lors poursuivi mon voyage vers les villes restantes de ma liste mais plutôt en tant que touriste, rendant à l'occasion visite à l'un ou l'autre de mes correspondants et restant à l'affût de toute information utile.

Par ailleurs, les échanges, notamment avec Kaori, sur le thème du couple interculturel ont fait apparaître l'intérêt de ce sujet comme titre principal de mon mémoire, d'autant que j'étais directement concerné.

Les questions relatives au couple, à la sexualité, ..., m'ont en effet toujours attiré comme en témoigne l'option de mon master : « Famille, sexualité et couple ». L'opportunité devait être saisie. J'ai donc abandonné mon idée première qui concernait l'influence de la culture francophone au Japon sans rien enlever à l'intérêt potentiel d'une telle étude.

Par la suite, mon sujet s'est élargi aux relations interpersonnelles au Japon.

¹³ Ce sondage est disponible à l'adresse suivante (uniquement en japonais) : <https://sp.comics.mecha.cc/free/mechamaga/articles/b-uwaki-nr> (consulté le 23 décembre 2019).

Se comporter en couple en public au Japon

Durant mon repérage, il m'est souvent arrivé de m'arrêter sur un banc lorsque je me baladais en ville. Cela me permettait d'observer les gens et leur façon de se comporter en public. Inspiré par ma relation avec Kaori, j'ai constaté que très peu de couples se manifestent en public.

Kaori et moi sortons pour la première fois ensemble dans les rues de Fukuoka. J'ai l'impression qu'elle est distante, tout en essayant d'être proche de moi. Après quelques minutes, remarquant qu'elle a froid, je lui prends la main. Elle sert très fort la mienne, comme si elle n'attendait que cela. Je lui dis alors:

"If you wanted to hold hands, you could have just done it, you know!"

A quoi elle répond:

"I wasn't sure I could actually... Here, girls often want to hold hands, but a lot of guys don't like that, so I wasn't sure with you... Even more since you're not Japanese..."

Cet événement m'a permis de me rendre compte de plusieurs choses. Tout d'abord, très peu de personnes se tiennent la main en public au Japon. Je me disais que ce n'était pas dans les habitudes, après tout, pourquoi le serait-ce ? Mes conversations ultérieures avec de nombreux Japonais m'ont confirmé que se tenir la main peut être un « truc de couples ».

Toutefois, beaucoup de couples au Japon semblent vouloir rester discrets.

Selon Harry TRIANDIS: "Collectivistic cultures [...] are societies in which individuals think of themselves as parts of their collective groups: they place the goals of the group above their personal goals; they privilege obedience, duty, loyalty, obligation, respectfulness, hierarchy, and mutual dependence; and they distinguish between in-groups and out-groups" (1995).

Sur base de leurs observations et statistiques, Yea-Wen CHEN et Masato NAKAZAWA déduisent que les individus issus d'une culture collectiviste ont tendance à moins s'exposer, à moins s'ouvrir. Ils proposent l'hypothèse

suivante: "The more individualistic a person is, the more s/he would self-disclose" (2009, p. 84).

La société japonaise étant collectiviste, peu d'individus décident de « sortir du lot » en exposant leur couple, en se tenant la main aux yeux de tous, à l'exception des plus jeunes ; c'est d'ailleurs systématique chez les lycéens. Faudrait-il en déduire que la société japonaise est en voie d'individualisation ?

Lors d'une balade dans un parc de Kyoto, j'aperçois deux jeunes femmes d'une vingtaine d'années qui se tiennent par la main. Est-ce que j'assiste à l'une des rares manifestations publiques de l'homosexualité au Japon ?

J'apprendrai bien plus tard en classe à Fukuoka que j'avais sans doute précipité mon analyse. Nous parlions, en présence de l'une de nos professeurs, Kawaharada-sensei¹⁴, précisément du fait que se tenir la main voulait dire « être en couple », après que certains de nos camarades de classe aient aperçu deux de nos condisciples taiwanais le faisant.

Il s'avèrera plus tard que ces derniers commençaient effectivement à sortir ensemble. Toutefois, dans la conversation, notre professeur avança une autre hypothèse :

« Ici au Japon, il n'y a pas que les jeunes couples qui se tiennent la main ! C'est aussi quelque chose que deux meilleurs amis font, encore plus lorsqu'il s'agit de femmes. Ce n'est pas le cas dans vos pays ? »

Surpris, tous les élèves de ma classe, en grande majorité composée d'Asiatiques, répondent par la négative. Je crois comprendre qu'il s'agit d'une caractéristique spécifique au Japon et pas au reste de l'Asie.

Quoi qu'il en soit, se tenir par la main n'est pas anodin au Japon. Peu importe la nature de la relation, couples ou meilleurs amis, cela met en évidence des

¹⁴ *Sensei* [先生] peut être traduit par le mot « maître ». Celui-ci peut à la fois être utilisé comme marque de respect envers un professeur, un assistant, un médecin, un scientifique, ... J'ai toujours eu l'habitude de parler à mes professeurs japonais avec cette particule et nous l'utilisions également entre élèves lorsque nous évoquions des enseignants entre-nous. Dès-lors, il me semble normal de référer à ces derniers de cette façon dans mon texte.

individus, et les liens particuliers qu'ils entretiennent, dans une société dans laquelle l'on cherche habituellement à se fondre dans la masse.

D'autres marques d'affections pourraient également être évoquées. Ainsi, j'ai pu observer quelques fois les réactions gênées de Japonais à la vue de personnes s'embrassant dans le train, par exemple.

L'image qu'un individu donne de lui-même demeure extrêmement importante dans la société japonaise. Pour bien comprendre cela, et parce que ces deux concepts vont guider la très grande majorité des actions des Japonais, je vais maintenant aborder le *honne* 「本音」 et le *tatemae* 「建前」.

***Honne et Tatemae* 「本音と建前」**

Honne 「本音」 et *tatemae* 「建前」 sont des concepts sociaux très importants et inhérents à la vie sociale japonaise. *Honne* 「本音」 représente en quelque sorte « les vrais sentiments et attentions » d'une personne (BUZZI et MEGELE, 2012). Le terme *tatemae* 「建前」 quant à lui, signifie littéralement « construire devant » ou, par extension, quelque chose qui est construit devant ; une façade en quelque sorte (ISHII et al., 2011).

Selon Peter BUZZI et Claudia MEGELE (2012), tous deux spécialistes en communication, le *tatemae* 「建前」 désigne tous les comportements et opinions montrés en public, en accord avec les attentes sociales qui sont liées à un individu en fonction du contexte.

BUZZI et MEGELE (2012) comparent cela à un jeu d'acteur dans lequel le *tatemae* 「建前」 représenterait la scène et le *honne* 「本音」 les coulisses.

Dans sa thèse en anthropologie, Genelyn Jane TRINIDAD (2014) compare pareillement ce phénomène au concept de « front stage » tel que défini et développé par GOFFMAN (1959), faisant donc ce même parallèle. Tetsuo ISHII (2011), ancien professeur au département japonais de la Tokyo International School, en déduit que le *honne* 「本音」, regroupant tous les sentiments et

envies personnels, est le principe de l'individu, là où le *tatemae* 「建前」 est le principe du groupe. Dans une société encore très collectiviste telle que la société japonaise, le groupe passe, dans la plupart des cas, bien avant l'individu. Les émotions personnelles doivent donc rester cachées. En conséquence, le *tatemae* 「建前」 étouffe le *honne* 「本音」 par sa force (TRINIDAD, 2014).

Même si, par expérience personnelle, je sais que l'importance de ces concepts dans la vie courante est très critiquée et souvent déplorée par de nombreux Japonais, *honne* 「本音」 et *tatemae* 「建前」 sont très largement et quotidiennement appliqués par ceux-ci.

Dans l'absolu, selon Erving GOFFMAN (1959), les individus pensent sous forme de schémas qui leur permettent de définir rapidement des personnes, des situations, ..., sur la base d'informations limitées. Cela induit des attentes et des a priori basés sur les valeurs, expériences et socialisations de chacun.

Je fais le parallèle avec la définition que donne Tetsuo ISHII (2011) du *tatemae* 「建前」. Pour lui, le *tatemae* 「建前」 est un concept culturel qui force les Japonais à agir conformément à ce que la communauté attend d'eux. ISHII compare cela à la pression exercée par les pairs, lorsque l'on est jugé par des experts par exemple.

Pour Peter BUZZI et Claudia MEGELE (2012), obéir au *tatemae* 「建前」 implique souvent un effort conscient puisqu'il s'agit de créer une façade dans le but de convaincre le groupe que l'on suit le mouvement et que l'on agit en accord avec les valeurs de celui-ci. Toujours à cause de la pression exercée par le groupe, Genelyn Jane TRINIDAD (2014) affirme que le *honne* 「本音」 ne peut être révélé dans la plupart des cas et est donc très difficilement accessible, d'autant plus lorsque l'observateur ne fait pas partie du groupe.

Selon Peter BUZZI et Claudia MEGELE (2012), le *tatemae* 「建前」 est prépondérant surtout dans des contextes officiels, tel que le travail, et moins dans ce qui est informel. En effet, selon Tetsuo ISHII (2011), le *tatemae* 「建前」 est requis dans les relations avec des personnes socialement supérieures, ou considérées comme telles. Ce statut de supériorité peut notamment dépendre de l'âge, de l'emploi, du genre, ... Il faut néanmoins noter, selon BUZZI et MEGELE (2012), que le *tatemae* 「建前」 est également utilisé dans des cadres informels comme des sorties entre amis ou entre collègues par exemple.

Genelyn Jane TRINIDAD (2014) explique l'adhésion au *tatemae* 「建前」 par la volonté de ne pas blesser. ISHII (2011) ajoute que deux des fonctions attribuées au *tatemae* 「建前」 sont de favoriser un bon environnement (de vie, de travail, ...) et d'éviter les conflits, mais également de donner une bonne impression de soi-même. Partant de ces observations, on peut affirmer, comme TRINIDAD que l'existence des concepts de *honne* 「本音」 et de *tatemae* 「建前」 n'est pas spécifique au Japon. Ainsi, Pierre-Joseph LAURENT¹⁵ cite plusieurs fois des exemples de comportements similaires. Il évoque des villageois au Burkina Faso qui décident de garder le silence, de ne pas tout dire ou de dire quelque chose qu'ils ne pensent pas dans le but de garder de bonnes relations. Selon moi, cela relève également du concept japonais de *tatemae* 「建前」.

J'ai trouvé un exemple similaire dans un article de l'anthropologue chinois Hua CAI, professeur d'anthropologie à l'Université de Pékin et notamment connu pour son travail sur les Na de Chine. Pour expliquer la difficulté qu'ont souvent les diplomates chinois à s'exprimer, Hua CAI évoque la nécessité dans la société chinoise de « "se maintenir au juste milieu", "le plus important est d'être affable envers les autres", et "de maintenir mutuellement la face" »

¹⁵ Dans ses cours d'anthropologie du développement et de fondements anthropologiques donnés en 2018.

(CAI, 2011). Il poursuit : « on essaie toujours d'éviter de contredire les autres. En conséquence, l'idéal, les valeurs et les comportements traditionnels à l'égard du différend se caractérisent par « une société sans conflit », « calmer le conflit », « craindre le conflit » et « mépriser le conflit » » (CAI, 2011, p. 210-211). Cette description correspond bien à un *tatemae* 「建前」 tel que décrit par le Japonais ISHII (2011), fort et très ancré dans les mentalités. Il n'est pas très étonnant de retrouver une conception du conflit comme celle-ci et une même façon d'éviter celui-ci à la fois en Chine et au Japon puisque les cultures chinoise et japonaise sont fortement liées depuis des centaines d'années.

Je comprends dès lors pourquoi très peu de marques d'affection sont présentes en public au Japon. Les Japonais affichent un certain visage en public en cherchant à ne pas se faire remarquer par des actions ou des gestes qui ne seraient pas ou risqueraient de ne pas être perçus comme « normaux » par la majorité des gens. Pas de câlins, ni de bisous donc et très peu de personnes se tenant la main, même si cette dernière action semble désormais entrée dans les mœurs chez les plus jeunes.

Comme autre exemple relatif au *tatemae* 「建前」 auquel on est régulièrement confronté au Japon, je citerai « l'invitation ». Il n'est pas rare en effet de se faire inviter à boire un verre, voire même à manger au restaurant, ... et ce, même si l'on vient de rencontrer la personne. Dans la plupart des cas, cela s'inscrit dans le *tatemae* 「建前」. En lançant cette invitation, la personne veut simplement afficher un air amical, donner une bonne image d'elle-même.

Si les Japonais invités perçoivent immédiatement l'influence du *tatemae* 「建前」, ce n'est pas forcément le cas des *gaikokujin* 「外国人」, et encore moins s'ils ignorent le concept. Il arrive assez souvent qu'une personne japonaise ayant lancée une invitation de ce type se trouve embarrassée face à l'acceptation par son interlocuteur étranger. Personnellement lorsque je suis invité, je pars souvent du principe qu'il s'agit d'une manifestation du *tatemae*

「建前」. Si possible, je demande l'avis d'une autre personne japonaise. La plupart du temps, j'obtiens une réponse affirmative.

Au début, je n'éprouvais pas de scrupules à poser directement la question à la personne qui m'avait invité. J'ai cependant constaté que les femmes, surtout, s'en trouvaient mal à l'aise. Peut-être est-ce la honte d'avoir été littéralement démasquées ou l'impression d'avoir été prises en flagrant délit de mensonge ?

Sarah, une amie française camarade de classe à Fukuoka, a demandé un jour à l'un de nos professeurs-assistants : « Kaneko-sensei, quelle est la chose que vous détestez le plus dans la culture japonaise ? ». Il répondit sans hésitation : « Le *tatemae* 「建前」. Je pense que quasiment tous les Japonais haïssent ça, mais tout le monde le respecte. C'est comme si personne ne voulait être honnête et c'est très épuisant ».

Cette réponse résume bien ce que l'on peut ressentir face à une manifestation du *tatemae* 「建前」 que l'on vient de découvrir. Et cet avis semble partagé par bon nombre de personnes à qui j'ai pu parler.

Si les concepts de *honne* 「本音」 et de *tatemae* 「建前」 n'intervenaient que dans la vie publique, ils seraient peut-être moins dérangeants. Le plus épuisant c'est que tous les types de relations interpersonnelles que l'on peut avoir avec une personne japonaise semblent relever du *honne* 「本音」 ou du *tatemae* 「建前」. Les relations d'amitié et de couple ne font pas exception.

Si à première vue, l'absence de conflit peut sembler idyllique : tout va pour le mieux ; on ne se dispute jamais ; on respecte l'autre et ses opinions,

On ne peut toutefois faire durer une relation dans laquelle personne ne dévoile son vrai visage. C'est une source de malentendus, une accumulation de frustrations. Un jour ou l'autre, une goutte d'eau fera déborder le vase.

Le dévoilement de son *honne* 「本音」 par une personne japonaise est à ce point difficile que cela peut conduire à la rupture. Il est dès lors assez

compliqué de conserver une relation proche et stable avec une personne japonaise. J'aurai l'occasion de revenir sur le sujet par la suite.

Je terminerai cette réflexion consacrée aux concepts essentiels du *honne* 「本音」 et du *tatemae* 「建前」 par l'évocation d'un proverbe, attribué aux Japonais,¹⁶ qui a beaucoup circulé sur internet. Il les met bien en évidence : « Nous avons trois visages. Le premier, nous le montrons au monde ; le deuxième, nous le montrons à nos amis proches et à notre famille et le troisième, nous ne le montrons jamais. Il s'agit du reflet de la personne que nous sommes vraiment ».

¹⁶ Je n'ai pas retrouvé l'original du proverbe. Au vu de ce qui circule sur internet, la véracité de son origine japonaise peut être mise en doute. Il illustre cependant bien le propos.

Partie 2 : Vivre des relations à l'autre bout de la Terre

Cette deuxième partie, ce deuxième terrain, concerne les relations à longue distance et s'inscrit essentiellement dans le domaine virtuel.

Dans l'absolu, elle aborde la recherche de correspondants, les outils utilisés pour communiquer et les difficultés relationnelles que l'on peut éprouver sur internet.

Dès lors que le couple a décidé de tout mettre en œuvre pour continuer d'exister malgré l'éloignement physique qui s'annonce, il doit notamment définir un cadre, un plan et choisir des moyens techniques adéquats.

Il peut rencontrer diverses difficultés, organisationnelles et liées au manque de l'autre.

Pour les enseignements importants qu'il apporte, le passage de Kaori en Belgique, courte interruption dans ce long contexte de relations à grande distance, est évoqué.

Enfin, les retombées potentielles de cette période après les retrouvailles sont abordées.

Les relations à distance dans l'absolu

Les pen pals ou correspondants

Kaori faisait partie de mes correspondants bien avant que notre relation n'évolue. Je crois dès lors utile d'évoquer l'historique de ma recherche de contacts et les difficultés auxquelles j'ai été confronté dans ce contexte.

Que signifie « correspondant » ? Selon le *Larousse*, un « correspondant » est une « personne avec qui l'on correspond par lettres, par téléphone, ... ». ¹⁷ Dialoguant le plus souvent en anglais, je rapprocherai ce concept du mot anglophone “pen pal”, que l'*Oxford dictionary* définit comme : “a person that

¹⁷ Voir :

<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/correspondant/19442?q=correspondant#19329> (consulté le 9 janvier 2020)

you make friends with by writing letters, often somebody you have never met”¹⁸.

J'utiliserai indifféremment les deux mots, - « correspondant » et « pen pal » tout en spécifiant que, dans le cadre du travail, il s'agit d'une personne rencontrée en ligne et avec laquelle on va dialoguer par quelque moyen de communication que ce soit.

Il y a quelques années, j'ai voulu découvrir le monde, d'autres cultures et dialoguer avec des personnes vivant en dehors de la Belgique. Le moyen le plus facile et le plus économique pour y parvenir était internet, regorgeant de sites et d'applications mettant en lien gratuitement des individus partageant le même intérêt. Si je n'avais a priori aucune idée précise, j'ai pu discuter en ligne avec des Etats-Uniens, des Canadiens, des Africains, ... Cependant, mon intérêt pour les Asiatiques a rapidement pris le dessus. « Après tout, si j'ai le monde au bout du doigt, pourquoi ne pas me concentrer sur les pays qui m'intéressent vraiment ? ».

J'ai donc très vite cherché à contacter des Coréens et des Japonais. Si j'ai également pu correspondre avec certains Chinois et Taiwanais, cela ne durait généralement pas très longtemps, soit par manque d'intérêts communs, soit par difficulté ; la Chine bloquant souvent l'accès à ce genre de sites.

Les applications

Les premiers outils que j'ai utilisés étaient (et sont encore) disponibles sous IOS, - le système d'exploitation des iPhones de Apple -, car c'était plus pratique pour moi. J'ai commencé par utiliser *HelloTalk* et *Tandem*. Ces deux applications sont assez similaires : on se crée un profil avec une ou plusieurs photos, on mentionne les langues parlées et que l'on souhaite pratiquer, enfin, on donne une description succincte de soi-même. Si *HelloTalk* vise la pratique d'une langue avec des correspondants natifs de celle-ci, *Tandem* se veut plus ouvert.

Après avoir choisi le Japon comme futur terrain, j'ai inclus un cours de japonais dans mon cursus universitaire. Dès lors, voulant pratiquer ce que

¹⁸ Voir : <https://www.oxfordlearnersdictionaries.com/definition/english/pen-pal?q=pen+pal> (consulté le 9 janvier 2020)

j'apprenais en classe, j'ai privilégié comme correspondants les Japonais présents sur ces applications.

Par ailleurs, une publicité ciblée m'a appris l'existence d'applications mettant spécifiquement des Japonais en contact avec des étrangers. Parmi celles-ci, j'ai exploité *Gogatomo*, sur laquelle j'aurai beaucoup de succès pendant un certain temps. J'y rencontrerai d'ailleurs Kaori.

Gogatomo se présente en fait comme un clone de l'application populaire de rencontre *Tinder*. L'utilisateur est confronté aux profils de personnes correspondant aux critères qu'il recherche (âge, sexe, type de relation recherchée, à savoir, « ami », « amour » ou « tout »). Il se voit offrir pour chaque profil qui lui est proposé le choix de « liker » ou de rejeter. Si une personne que l'utilisateur a « aimée » a également mis un like sur son profil à lui, c'est un « match ». Les deux personnes peuvent alors commencer à dialoguer par messages instantanés.

Si je n'avais a priori pas de critères de recherche autres que l'âge sur ces applications, j'ai pourtant fini par me concentrer presque'exclusivement sur des femmes, ou en tout cas, des personnes prétendant l'être.

Je ne recherchais rien de plus qu'un pen pal à qui je pourrais parler de tout et de n'importe quoi, régulièrement et à long terme. Force est de constater que seuls des correspondants féminins m'offraient cette possibilité ; les hommes n'ayant jamais grand-chose à dire. Il m'est apparu via ces contacts que les Japonaises semblent être plus ouvertes d'esprit et attirées par d'autres cultures que les Japonais. Cette impression ne fera que se renforcer par la suite. KUDO et SHIMKIN dans leur étude sur la formation des amitiés interculturelles concernant des étudiants japonais avaient été confrontés à ce phénomène (2003).

J'utiliserai ces diverses applications pendant environ un an durant lequel j'aurai une quinzaine de correspondants.

Fréquemment, dès que le courant commençait à passer, nous décidions de « migrer » vers *Line*. Il s'agit d'une application coréenne de messagerie instantanée similaire à *WhatsApp*.

Line est extrêmement populaire dans certains pays asiatiques comme la Corée du Sud, Taiwan ou encore le Japon où elle supplante d'ailleurs *Facebook* ou *Instagram*. Avoir un compte *Line* est donc indispensable pour rester en contact avec un Japonais mais il permet également de dépasser certaines limitations des applications de rencontre que j'ai citées précédemment.

Difficultés relationnelles sur internet

Si j'ai pu avoir une quinzaine de pen pals essentiellement féminins via ces applications, j'ai tout de même été confronté à deux difficultés.

Tout d'abord, le fait d'être un homme. En effet, sur les applications de rencontres, les femmes sont fréquemment submergées par des messages venant d'hommes souvent plus intéressés par des rencontres amoureuses, voire sexuelles, que par de véritables correspondances, malgré le fait qu'*HelloTalk* et *Tandem* n'ont a priori pas cette vocation. Ces messages sont parfois obscènes.

Dès lors, les femmes sont confrontées à une alternative : soit répondre à quelques-uns sélectionnés selon leurs critères et passer au suivant si la réponse n'est pas à leur goût, soit éviter tous les hommes ou presque.

La conséquence en est qu'un homme qui ne semble pas « sortir du lot » est très souvent « recalé ». Ainsi, la quasi totalité des messages que j'ai envoyés dans l'espoir d'engager une conversation n'ont jamais abouti.

En corollaire, les femmes, déjà inondées de messages, ne vont que rarement démarrer une conversation. C'est précisément sur cette constatation que tablent certaines applications. *Bumble*, pour n'en citer qu'une, est sans doute la plus connue. Elle oblige les utilisatrices à initier les conversations.

Gogatomo était une très bonne solution pour moi puisque le fait d'obtenir un « match » avec la personne témoignait déjà d'un intérêt de sa part.

La deuxième grande difficulté à laquelle j'ai souvent été confronté est de conserver une relation parfois péniblement établie. En effet, n'être qu'un

parmi tant d'autres, mais aussi le fait de ne pas se connaître dans le monde actuel¹⁹ rend beaucoup plus grande la probabilité de se faire *ghoster*.

Provenant du mot anglais « ghost », cette expression signifie que l'autre a coupé le contact et qu'il n'a plus l'intention de répondre à d'autres messages, sans aucune explication, sans raison apparente.

LEFEBVRE définit ce concept plus précisément comme suit : “Ghosting refers to instances where the disengager (the partner who initiates a breakup) unilaterally dissolves a romantic relationship by avoiding online and offline contact with the recipient (the partner who is broken up with)” (2017, p. 220.). L'initiateur de la rupture est donc littéralement devenu un fantôme.

Au début, lorsqu'il m'arrivait d'être « ghosté », j'en étais très affecté. Cette réaction est tout à fait normale et est même souvent observée (LEFEBVRE, 2017). J'ai identifié par la suite qu'il s'agissait d'une autre expression du *tatemaie* 「建前」, par ailleurs, la première chronologiquement à laquelle j'ai été confronté sans en être conscient.

La personne japonaise qui décide d'interrompre la relation ne veut pas paraître trop rude ou être perçue comme quelqu'un de mauvais. *Ghoster* s'impose dès lors comme la meilleure méthode puisqu'aucune explication ne devra être donnée.

Par ailleurs, le *ghoster* ne sera que très rarement confronté à l'éventuelle tristesse que cette façon de faire peut engendrer.

La probabilité de recourir au *ghosting* sur internet pour un Japonais est d'autant plus grande qu'il est parfois appliqué dans le monde actuel comme l'illustrent de nombreux témoignages que j'ai pu recueillir par ailleurs.

Beaucoup de Japonais et Japonaises m'ont également dit qu'il était commun d'agir comme cela, même lorsqu'il s'agit de rompre une relation romantique.

¹⁹ Je reprends ici le terme de Tom BOELLSTORFF, qui oppose le concept de « monde virtuel » à celui de « monde actuel » dans sa monographie *Un anthropologue dans Second Life: une expérience de l'humanité virtuelle*.

Les raisons du *ghosting* peuvent être diverses et variées. Kieran KEJIOU cite notamment le nombre d'autres personnes disponibles pour une relation ou encore la volonté d'éviter d'avoir une conversation gênante.²⁰ J'y associe l'hypothèse de BRADBURY et KARNEY selon laquelle la croyance en la prédestination influencerait directement le recours au *ghosting*. Or, les Asiatiques (et donc les Japonais) ont précisément tendance à croire en la prédestination des relations (2010). Se faire *ghoster* paraît donc inévitable lorsque l'on entre en relation avec des Japonais, qui plus est en ligne.

Cette pratique est d'autant plus efficace lorsque les deux individus n'ont personne en commun (SCIORTINO, 2015, cité par LEFEBVRE, 2017) via laquelle la relation pourrait être relancée.

J'ai bravé ces difficultés et connu de très nombreux échecs. Ma persévérance a cependant payé puisqu'elle m'a permis de rencontrer des personnes formidables, d'entrer dans une relation amoureuse, mais également d'accéder à une grande quantité d'informations fort utiles.

La courte durée de nombreuses relations me laisse encore aujourd'hui un goût de trop peu.

Faire couple à distance

Caractère inéluctable des relations longue-distance

Lorsqu'un étranger est en couple avec une personne japonaise et qu'un éloignement s'annonce, une relation à longue distance est un passage quasiment obligé pour conserver le couple. STAFFORD définit les relations à longue distance [long distance relationships ou LDR] comme : "those where partners expect to continue a close relationship but communication opportunities are restricted because of geographic distance" (cité par GREENBERG et NEUSTAEDTER, 2010). Selon GREENBERG et NEUSTAEDTER, ces situations ne sont plus exceptionnelles de nos jours, allant même jusqu'à citer certaines études qui indiquent que 75% des étudiants ont déjà vécu une

²⁰ KEJIOU Kieran, « Ghosting response », https://www.academia.edu/26816758/Ghosting_response, (Consulté le 3 janvier 2020).

relation à longue-distance. Ce nombre si important, ils l'expliquent par le faible coût actuel des outils des communications informatiques (2012).

La nécessité d'entretenir une relation à distance avec un partenaire japonais réside dans la difficulté à obtenir un visa. Les lois relatives au visa sont différentes pour chaque nationalité mais de manière générale, obtenir un permis de séjour permanent au Japon, ou même à long terme, est très compliqué ; quelle que soit la situation, étudiant ou travailleur.

Notons cependant que le gouvernement japonais commence à ouvrir plus de possibilités dans le but de contrer le taux de natalité en chute libre.

Conditions de la survie du couple à distance

La nécessité d'un accord et d'un plan

Quand la séparation physique s'annonce, qu'une longue distance va séparer le couple, AGUILA observe l'émergence fréquente d'un dilemme concernant la continuation ou non de la relation (2009).

Avant et surtout après mon retour en Belgique, plusieurs questions se sont posées quant à la relation que Kaori et moi avions entamée. La plus essentielle était effectivement : devons-nous essayer de l'entretenir à distance ?

Aucun d'entre nous n'avait vécu une telle expérience auparavant et tout ce que nous avions pu entendre à ce sujet laissait supposer que cela fonctionne rarement. Mais Kaori et moi étions bien décidés.

Pour se donner les meilleures chances de réussite, AGUILA évoque un cadre spécifique à définir par les partenaires ; ce qui peut conduire à des problèmes dans le couple si l'un des membres ne le respecte pas (2009). Un tel cadre semble essentiel dans les relations à longue distance comme l'ont mentionné de nombreux chercheurs tels que NEUSTAEDTER et GREENBERG (2012), NAZ (2019).

Kaori et moi avons passé une sorte d'accord informel pour structurer notre relation et renforcer celle-ci. Nous continuerions tout d'abord à nous envoyer des messages instantanés dès que nous le pourrions, à propos de tout et de rien. Nous nous appellerions en vidéo-chat au moins une fois toutes les deux

semaines. Et enfin, Kaori ayant décidé de partir pour un tour d'Europe avec sa maman, la Belgique en serait une étape.

NAZ rapporte en outre que bon nombre de couples s'accordent sur un plan à long terme avant l'éloignement. Le plus important selon lui serait de décider du moment où le couple pourra se retrouver physiquement, mais également de s'assurer que la situation d'éloignement ne sera que temporaire.

Ce plan motivera les partenaires à maintenir la relation (2019).

Kaori et moi nous étions donnés deux dates pour nous retrouver. La première était celle de son passage en Belgique lors de son tour d'Europe ; la seconde celle de mon arrivée à Fukuoka dans le cadre de mon stage de terrain. Pour couvrir ce dernier, j'étais sûr d'obtenir un visa touristique d'au moins trois mois. Notre éloignement ne serait donc que temporaire.

En revanche, le couple ne maîtrise pas nécessairement tous les paramètres, par exemple lorsqu'il s'agit d'obtenir un poste de travail au Japon.

J'évoquerai la situation de deux amis français et de leurs partenaires japonaises. Corentin et Benoît devaient tous deux mettre fin à leurs contrats de travail en France avant de revenir au Japon. C'est ce qui devait déterminer la date des retrouvailles. Dans leurs cas, la durée de la séparation n'était donc pas connue.

Quant à la possibilité de revenir au Japon, tous deux étaient rassurés : Corentin via un visa d'étudiant valable encore pour au moins une année à l'issue duquel il aspirait à un visa de travail ; Benoît grâce à un PVT²¹, formule accessible aux Français mais pas aux Belges.

Tous deux prévoyaient ensuite de se marier avec leur petite-amie japonaise afin d'obtenir un titre de séjour définitif. Il s'agit de la suite logique pour un couple au Japon.

²¹ Permis vacances-travail

Qualités nécessaires au maintien de la relation

Pour espérer qu'un couple survive à distance alors que la possibilité d'une rupture brutale est plus présente (AGUILA, 2009), les membres du couple doivent idéalement posséder trois qualités.

NAZ dit que la patience est nécessaire (NAZ, 2019). Je suis d'accord, d'autant plus au début de la séparation, lorsque la routine de la relation n'est pas encore installée et que l'on se cherche toujours.

La confiance est sans doute ce qu'il y a de plus important. Ne pas savoir ce que vit l'autre peut parfois rendre fou. C'est selon moi ce qui motive autant de couples dans cette situation de rester en contact presque à chaque instant. Pierre-Joseph LAURENT écrit : « les contacts fréquents n'apaisent pas les doutes, craintes et souffrances de la séparation » (2017, p. 131). Cela vaut pour certains mais personnellement, les contacts fréquents m'apaisaient.

NAZ cite enfin l'humilité comme qualité importante pour éviter la rupture de la relation à distance. La non-proximité empêche le dialogue direct qui permettrait d'arrondir les angles, de désamorcer un malentendu voire d'éviter un conflit. Les partenaires trop orgueilleux et susceptibles seraient donc plus enclins à une réaction inadéquate. Une certaine dose d'humilité aiderait selon NAZ à réparer les dégâts et à renforcer les liens dans la relation (2019).

Adéquation des moyens techniques

Si les relations à longue distance sont de plus en plus fréquentes, c'est bien entendu grâce à l'avènement de la technologie. AGUILA utilise les termes « Computer-Mediated Communication », ou CMC pour désigner les communications établies au moyen d'ordinateurs, de téléphones portables, ... (2009).

Pour communiquer, Kaori et moi avons utilisé plusieurs outils.

Le premier était *Line*, que j'ai déjà évoqué et qui constitue l'application de base des couples au Japon. Elle nous permettait d'envoyer des messages instantanés mais aussi de passer des appels vocaux (même s'ils furent très rares) et d'échanger des vidéos. Nous préférions les messages instantanés car silencieux, et auxquels on pouvait répondre à n'importe quel moment, lors de

pauses ou même au cours par exemple. En ce qui concerne les appels, nous préférons de loin les appels vidéo car par nature ils nous permettaient de nous voir. GREENBERG et NEUSTAEDTER notent que le chat-vidéo est souvent préféré car il donne l'impression « d'être là », d'une présence (2012). NAZ estime également que la vidéo aide énormément à maintenir une connexion émotionnelle (2019). Un dernier avantage de *Line* est que cette application est également disponible sur ordinateur, ce qui nous permettait d'être connectés et de pouvoir converser partout et presque à chaque moment.

Le deuxième moyen de communication a d'abord été l'application *Messenger* de la compagnie américaine *Facebook*, puis le système de messagerie d'*Apple*, *iMessage*, disponible pour les *iPhones*. Nous avons décidé d'utiliser ce dernier à la suite des différents scandales liés aux manipulations de données privées dont on accuse *Facebook*.

Aucune de ces deux applications n'ajoutait quoi que ce soit à ce que nous offrait *Line*. Toutefois, elles dégageaient la possibilité surprenante d'entretenir deux conversations simultanément. J'ai constaté que beaucoup de couples faisaient de même, qu'ils communiquent ou non à longue distance,

Le smartphone et l'ordinateur mais bien évidemment également internet, sont aujourd'hui les moyens techniques indispensables au maintien et à la réussite d'une relation de couple à distance. Les témoignages de couples correspondant uniquement par lettres sont anecdotiques de nos jours si l'on excepte certains événements ponctuels tels que des anniversaires par exemple. On a perdu cependant la douce émotion liée à l'arrivée d'une lettre (BALDASSAR, KILKEY, MERLA et WILDING, 2014).

Difficultés rencontrées

Bien sûr, vivre une relation à distance, c'est être confronté à de nombreuses difficultés. Certaines varient en fonction des individus et d'autres sont communes à tous les couples vivant ou ayant vécu dans cette situation. Je me concentrerai plus particulièrement sur ces dernières.

Difficultés organisationnelles

Les premières difficultés que j'aborderai se rapportent au temps.

Tout d'abord la durée. GREENBERG et NEUSTAEDTER observent que les couples et familles séparées par la distance ont tendance à échanger par appels vidéo plus longtemps que la normale. Ces personnes partagent ce qu'elles ont vécu, leur vie de tous les jours. Cela exige une bonne organisation puisqu'il faut être capable d'y consacrer éventuellement plusieurs heures dans la journée.

Ensuite la régularité, le rythme. Elle est nécessaire au couple dont les membres s'assurent par cela de ne pas devenir étrangers l'un à l'autre (AGUILA, 2009). Elle permet également d'installer une certaine routine (NAZ, 2019) qui pourrait cependant entraîner de nouvelles attentes et obligations (BALDASSAR, KILKEY, MERLA et WILDING, 2014).

Le décalage horaire entraîne une difficulté dans la coordination des appels (BALDASSAR, KILKEY, MERLA et WILDING, 2014). Entre le Japon et la Belgique, il y a un décalage de 7 ou 8 heures en fonction de la période de l'année.²² J'affectionnais l'heure d'été car elle nous permettait de converser une heure de plus.

A titre illustratif, Kaori et moi nous étions mis d'accord sur un rythme d'« un appel toutes les deux semaines ». Cette périodicité évolua au fur et à mesure que le temps passa, jusqu'à deux, voire trois appels par semaine.

Nous nous appelions toujours vers la même heure, à savoir minuit au Japon, ce qui correspondait à 16 ou 17 Hr en Belgique. Nos appels pouvaient durer deux à trois heures ; ce qui ne semblait pas déranger Kaori, à la fois couche-tard et lève-tard.

Bien sûr, nous ne faisons pas que parler durant ces appels, nous pratiquons chacun des activités de notre côté. Cette habitude est assez commune : après tout, personne ne dialogue pendant trois heures d'affilée sans s'arrêter. Dans ce contexte, deux types d'activités peuvent être mises en avant (GREENBERG et NEUSTAEDTER, 2012).

²² Le Japon n'utilise pas le système d'heure d'été, de ce fait, la différence entre l'heure belge et l'heure japonaise change en fonction du moment de l'année.

Tout d'abord, les activités dites « parallèles » [parallel activities]. Durant ces moments, chacun vaque à ses propres occupations durant l'appel, que ce soit cuisiner, travailler, regarder la TV, ... Les deux personnes regardent de temps en temps ce que l'autre fait, dialoguent parfois, mais restent connectées même lorsqu'il ne se passe rien. Le but est clairement de ressentir la présence de l'autre, de se sentir plus proches, comme si l'on possédait pour un instant le don d'ubiquité.

Ensuite, viennent les activités partagées [shared activities]. Celles-ci concernent par nature des activités faites ensemble, certaines routinières, d'autres non : regarder la télévision, partager les repas ou encore jouer.

Ces activités partagées sont évidemment plus difficiles à synchroniser (2012). Pour Kaori et moi, la synchronisation fut rendue plus difficile encore par un problème inattendu : les vitesses respectives de nos connexions internet.

Assez étonnamment, le problème ne venait pas de chez moi. Une fois revenu à Fukuoka, je me suis en effet aperçu que je venais de troquer une connexion belge à environ 100 Mbps en zone rurale pour une connexion japonaise à 8 Mbps en plein centre de l'une des plus grosses villes du pays. Les Japonais seraient-ils à la traîne au niveau technologique ? Peu importe la réponse, cela ne nous empêcha pas de bien profiter de nos conversations.

L'absence de l'autre

Le manque dû à la séparation physique

« Si nous restons psychiquement liés à nos parents au loin, nos corps restent séparés » (LAURENT P-J, 2017, p. 129.). Cette citation exprimée par des familles capverdiennes dans leur projet de migration et recueillie par Pierre-Joseph LAURENT me fait écho car elle s'applique également aux couples vivant une séparation physique.

Pierre-Joseph LAURENT avance que c'est la distance des corps qui fait souffrir (2017). L'amplitude de cette distance ne joue, selon moi, aucun rôle : que nos corps soient séparés par une ville, un pays ou par le monde entier, c'est l'absence de l'autre qui fait souffrir.

Si le fait de ne pas pouvoir se toucher est effectivement douloureux (2017), c'est plus que cela qui fait mal : c'est être privé de la voix, de l'odeur, des expressions de l'autre ; c'est le manque de l'entièreté de sa personne. Dès lors, il est normal que le couple ait hâte de pouvoir s'appeler (AGUILA, 2009) et n'en puisse plus, parfois, d'attendre une réponse à un message.

AGUILA admet que les *CMC* ne sont pas suffisants pour maintenir le contact, mais que c'est toujours mieux que rien pour entretenir les sentiments, la passion et le désir d'être avec l'autre personne.

La vidéo s'avère particulièrement précieuse puisqu'elle permet de capter la voix et le langage du corps, de donner cette impression d'être proche (GREENBERG et NEUSTAEDTER, 2012), mais également de mieux communiquer ses émotions (AGUILA, 2009). Ce soutien émotionnel important que procurent internet et les *CMC* est confirmé par BALDASSAR, KILKEY, MERLA et WILDING (2014).

Je savais ce manque inévitable. Riche d'expériences vécues dans d'autres relations amoureuses, il m'est venu plusieurs idées que nous avons mises en place.

Tout d'abord, la privation de l'odeur de l'autre semble être pour moi l'un des facteurs les plus importants. Kaori et moi avons dès lors échangé un t-shirt et un pull que nous avions portés.

Sachant à quel point un objet relié à l'autre peut être fort (cette force, la valeur sentimentale, est d'ailleurs également présente dans nos vêtements ou d'autres cadeaux), j'ai offert à Kaori une peluche. J'ai choisi un ours pour que ce cadeau soit directement assimilable à moi-même²³. Kaori s'est empressée de l'appeler « Jiru-Junia » 「ジルジュニア」, japonais pour « Gilles

²³ Pour diverses raisons, mes surnoms au Japon ont toujours évoqué les ours. Certaines amies m'appelaient « Kuma » 「熊」 (signifiant « ours » en japonais), Kaori elle-même m'appelle toujours « Kuma-chan » 「くまちゃん」 et ma classe de japonais m'a attribué le surnom de « Jirumon » 「ジルモン」, dérivé du Kumamon 「くまモン」, le célèbre ours mascotte de la ville de Kumamoto.

Junior ». Nous prendrons plus tard l'habitude de nous l'échanger à chaque fois que nous nous verrons.

J'ai pu observer de nombreux couples au Japon symboliser leur affection par un tel objet, souvent un vêtement, ou encore une « bague de promesse » 「プロミスリング」, très à la mode depuis quelques années. Il s'agit d'un anneau personnalisé symbolisant une promesse de fidélité à l'autre à tout moment. Notons que bague de fiançailles et alliance existent également au Japon.

Kaori m'a proposé de graver une bague de promesse mais devant le coût très élevé et ma quasi certitude de l'égarer, j'ai préféré opter pour un ours en peluche.



Figure 1: Jiru-Junia 「ジルジュニア」, l'ours en peluche de Kaori et Eito 「エイト」, son chien, 11 février 2019 (photographie personnelle).

Cependant, messages, conversations sur internet et objets échangés ne suffisent évidemment pas à supprimer totalement le manque.

Nécessité de s'isoler et intimité

Les conditions dans lesquelles ces échanges se déroulent doivent préserver une certaine intimité. Le choix du lieu d'où l'on va passer l'appel est essentiel.

A nouveau, mon expérience avec Kaori nous éclaire : avant que nous ne commençons à nous appeler régulièrement, elle avait l'habitude de dormir dans la même chambre que sa maman. Cette pratique peut paraître étonnante aux yeux de non-Japonais. Elle n'est pas rare au Japon même de nos jours

(AZRA, 2011). Pourtant, du jour au lendemain, Kaori a décidé de déplacer son *futon** et d'occuper une pièce servant alors de salle de loisir.

“It's better like that, we can talk for hours without being disturbed by my parents and I'm too bored to move my futon back to my room anyway” m'avait-elle lancé pour justifier cette décision soudaine qui m'avait étonné.

Cette volonté de s'isoler dépendrait de l'ajustement des comportements de chacun suivant qu'il vive seul ou non. C'est également pour cela que les smartphones seraient les plus utilisés pour chatter puisqu'ils permettent de changer de lieu aisément et rapidement.

Cet isolement permet également l'expression d'actes plus intimes, voire sexuels, baisers ou câlins à l'écran, s'allonger dans son lit et dormir avec la vidéo activée (GREENBERG et NEUSTAEDTER, 2012).

« Internet peut bien entendu contribuer à entretenir le désir et l'amour à distance, mais les relations sexuelles réelles demeurent difficiles » (LAURENT P-J, 2017, p. 130.). Ce n'est pas faux, mais cela n'empêche pas l'existence d'une sexualité de couple par l'intermédiaire de la caméra. GREENBERG et NEUSTAEDTER observent ainsi que la pratique de la masturbation devant l'autre est souvent tentée à un moment ou à un autre durant une relation à distance. Cette activité sexuelle peut être utilisée dans le but de se sentir connecté à l'autre et elle peut devenir un besoin. Je suis surpris par l'analyse de GREENBERG et NEUSTAEDTER qui qualifie cette pratique d'assez rare.

Les causes principales de cette rareté découleraient de la timidité, le manque d'attrait pour ce type de sexualité et la peur d'être enregistré (2012). Pourtant, il ressort des témoignages que j'ai pu recueillir que la quasi-totalité des couples de mon âge²⁴ vivant ou ayant vécu une relation à distance ont eu recours à cette pratique.

Par ailleurs, de nombreux couples en situation dite « normale » ont une sexualité via les *CMC*. Trois facteurs interviendraient : les valeurs du couple,

²⁴ 24 ans au moment où j'écris ceci.

à quel point cela peut aider à se connecter émotionnellement et enfin, la perception du média vidéo (GREENBERG et NEUSTAEDTER, 2012).

Ce dernier facteur est à mes yeux le plus important. La perception de la vidéo est fort différente selon l'âge des personnes. Je fais l'hypothèse qu'au plus les individus concernés sont jeunes, au plus ils sont susceptibles d'avoir recours à la vidéo dans leurs échanges sexuels ; ce média faisant partie intégrante dans leur vie.

Venue de Kaori en Belgique

Dans la définition à la fois d'un cadre et d'un plan pour gérer nos relations à longue distance, Kaori et moi avons intégré sa venue en Belgique. D'autre part, chronologiquement, cet événement s'inscrit dans ce que j'ai appelé mon deuxième terrain. Je ne relaterai pas les visites culturelles, par ailleurs fort appréciées, mais j'insisterai sur les aspects qui concernent le couple.

Nous sommes au début du mois de mars 2018. Il n'y a pas de neige mais un froid glacial s'abat sur l'Europe. Kaori, son diplôme fraîchement acquis²⁵, a décidé de visiter l'Union européenne pendant un mois en compagnie de sa maman, avant de se lancer dans la vie active.²⁶

C'est la première fois que je rencontre Rika, maman de Kaori, qui ignore jusque là que nous sommes en couple même si elle avait certains doutes. Kaori le lui dit le jour de leur arrivée. C'est un moment important parce qu'il rend la relation très sérieuse pour une Japonaise. D'autant plus, pour ce qui nous concerne, que c'est la première fois que Kaori présente un copain de manière officielle à l'un de ses parents.

De ce que j'ai pu observer par la suite, plusieurs étapes doivent être franchies pour renforcer le sérieux du couple.

Il y a tout d'abord, le *kokuhaku* 「告白」 suivi de l'acceptation, qui rendent la relation officielle et assumée devant les amis et collègues.

²⁵ Les cérémonies de remises de diplômes ont habituellement lieu vers février au Japon.

²⁶ L'année fiscale au Japon et dans d'autres pays d'Asie débute le 1^{er} avril et les étudiants diplômés sont bien souvent recrutés avant la fin de l'année académique. Ils ont donc habituellement un emploi avant d'avoir un diplôme et avant le début de l'année fiscale.

Il y a ensuite la présentation aux parents. Comme déjà mentionné, je n'ai rencontré que des couples formés d'un *gaikokujin* 「外国人」 homme et d'un *nihonjin* 「日本人」 femme. Je ne peux pas me prononcer sur le cas inverse.

J'ai pu observer qu'habituellement, une Japonaise fera en sorte de présenter son petit-ami sérieux en priorité à sa mère. Pour surprendre tantôt son petit-ami, tantôt sa maman, et forcer l'événement, elle recourt parfois à des subterfuges, sortes de traquenards. Pour prendre Corentin par surprise, sa petite-amie a ainsi veillé à ce qu'ils croisent la maman « par hasard » sur un quai de gare.

Si la mère est informée en premier lieu par rapport au père, c'est souvent parce que la relation mère-fille est plus forte.

Une deuxième raison repose sur le fait que le père est bien souvent perçu comme le chef de famille. Lui présenter un garçon semble constituer une étape encore plus sérieuse, indiquant qu'il s'agit de celui que l'on a pour projet d'épouser. Or, même de nos jours, le père semble avoir une influence importante dans le choix du conjoint de sa fille. C'est d'ailleurs pour cela que Kaori refusera toujours de m'inviter chez elle, même s'il ne faisait aucun doute pour moi, et cela se confirmera par la suite, que son père était au courant de notre relation.

“I'm 24 years old now. My family is expecting me to get married soon so bringing a guy home is like telling them we will marry soon, in a year or so... And I'm not sure about it yet, because we aren't together since that long and I don't want to get married right now anyway.”

Une fois la présentation faite à Rika, maman de Kaori, les choses sont beaucoup plus détendues. Kaori n'a plus peur d'être trop proche de moi devant elle, ni même de lui parler de nous. A mon grand soulagement, le fait que je ne sois pas japonais ne semble pas gêner, même si la communication est parfois compliquée.

Avec l'aide de Kaori ou d'outils informatiques de traduction, nous parvenons à nous comprendre bien que Rika ne parle que japonais. Pour l'anecdote,

même ma propre mère qui ne parle que français peut échanger avec elle. Les outils technologiques facilitent grandement les choses et cela n'ira qu'en s'améliorant.

Après une semaine passée en Belgique, Kaori et sa mère continuent leur voyage avant de rentrer au Japon.

Nous ne nous reverrons plus avant mon retour à Fukuoka, en septembre 2018. Kaori et moi n'auront de cesse de rester en contact.

Après la relation à longue distance

On me demande souvent : « est-ce que c'est difficile de vivre une relation à longue-distance ? ». Je réponds par l'affirmative : le manque de l'autre rend l'expérience pénible. C'est difficile mais c'est faisable. Et l'expérience en vaut la peine.

Je crois cependant que la période qui suit la séparation peut être plus compliquée encore.

Le plus ardu, c'est de survivre à l'instabilité apportée par les retrouvailles. On estime en effet qu'un tiers des couples se séparent dans les trois mois qui suivent celles-ci (GREENBERG et NEUSTAEDTER, 2012) ; ce qui montre bien que rien n'est gagné d'avance.

La distance devient une habitude qui régule et stabilise le couple (AGUILA, 2009). Progressivement, pendant notre séparation, Kaori et moi avons augmenté le rythme de nos échanges par messages et vidéos.

Une fois réunis, ce rythme des échanges virtuels n'a paradoxalement pas baissé, séparés que nous étions par nos occupations personnelles.

J'ai observé un phénomène similaire chez d'autres personnes, comme si la distance nous avait rendus accros l'un à l'autre, avait créé une routine à ne pas briser.

GREENBERG et NEUSTAEDTER expliquent que les couples ayant vécu en relation à longue-distance ont tendance à chérir le fait d'être enfin avec l'autre

(2012). Dès lors, serait-il possible que celui-ci soit devenu une sorte de drogue ?

Pour expliquer le maintien du rythme des relations, AGUILA évoque le facteur de la solitude que peut éprouver le membre du couple qui vient de quitter son pays pour vivre dans un endroit lointain qu'il ne connaît peut-être pas. Le partenaire devient alors une sorte de bouée (2009).

Partie 3 : Fukuoka

Cette troisième partie constitue le terrain principal de ma monographie. Il s'étend chronologiquement sur cinq mois, d'octobre 2018 à mars 2019.

J'exposerai tout d'abord les étapes de mon enquête.

Je présenterai ensuite les lieux principaux où j'ai vécu et où j'ai recueilli l'essentiel de mes données et des témoignages.

En liaison avec le sujet principal de mon travail, je décrirai en quoi faire partie d'un couple interculturel au Japon est particulier. Je m'attarderai sur un certain nombre de difficultés que ce couple est susceptible de rencontrer.

J'évoquerai ensuite certaines des raisons qui ont amené à la rupture du couple que je formais avec Kaori. Je détaillerai une technique fréquemment utilisée par ceux qui initient la rupture d'une relation amoureuse. J'expliquerai en quoi cette rupture fut un tournant dans mon terrain et, en particulier, pour mon sujet d'étude qui s'est alors élargi.

Dans le chapitre suivant, je traiterai des difficultés à établir des liens d'amitié avec un *nihonjin* 「日本人」.

Enfin, j'aborderai les stéréotypes réciproques qui influencent les relations entre *gaikokujin* 「外国人」 et *nihonjin* 「日本人」 ainsi que l'attirance que chacun d'entre eux semble susciter.

Les étapes de l'enquête

L'année académique de 2018-2019 vient à peine de démarrer. Je me prépare à partir pour Fukuoka, dans le but d'effectuer mon stage de terrain bien sûr, mais également et peut-être même surtout, de rejoindre Kaori.

Mon plan initial est le suivant : passer un peu plus de trois mois dans la ville durant lesquels j'apprendrai le japonais en cursus court et, enrichi par ce bagage, poursuivre ma récolte par deux mois supplémentaires au Japon.

J'espérais naïvement qu'à l'issue des cours je maîtriserais suffisamment le japonais pour pouvoir enquêter, à tout le moins, pour me débrouiller dans la langue locale. S'il est indéniable que cet apprentissage m'a grandement aidé, il fut très loin d'être suffisant pour me passer de l'anglais, même si je ne parlerai à certaines personnes qu'en japonais.

Habiter une *share house** dite « internationale » me permet de rencontrer à la fois des étrangers vivant au Japon mais également des Japonais et de me créer divers contacts très utiles dans mon enquête de terrain. Ayant dépassé le délai de demande d'un visa étudiant à la suite d'un quiproquo, c'est avec un simple visa de touriste que j'arrive au Japon. Ce visa me permet de rester un maximum de trois mois sur le territoire japonais, ce qui est trop court pour ce que j'ai prévu d'y faire. Néanmoins, je trouverai un moyen de rester légalement sur le territoire tout en m'octroyant une pause-vacances à Taiwan. Au retour de Taiwan, j'ai décidé de poursuivre mes cours pendant deux mois et, par conséquent de demeurer à Fukuoka. Ce fut un important tournant dans mon terrain mais cela me permit d'étendre mon sujet.

Les lieux principaux de l'enquête

La ville de Fukuoka

Située sur l'île de Kyushu 「九州」, au Sud-Ouest du Japon, Fukuoka-shi 「福岡市」 (mis en évidence sur la carte ci-après) est le chef-lieu de la préfecture de Fukuoka-ken 「福岡県」. Cette ville est la plus grande de l'île et l'une des plus importantes du pays.



Figure 2: les îles principales du Japon (Google Image)

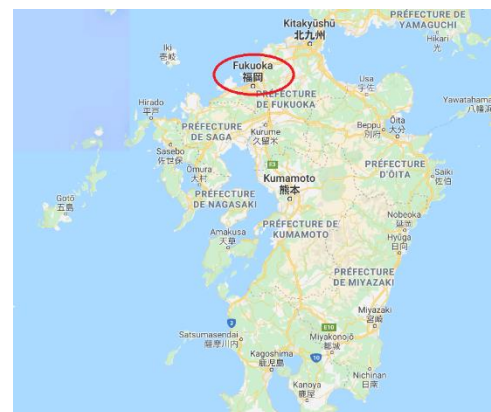


Figure 3: Ile de Kyushu. (Google Map)

Si très peu de gens chez nous ont entendu parler de cette métropole d'environ 1600000 habitants, c'est sans doute parce que le tourisme occidental se concentre plutôt sur Tokyo, Osaka et Kyoto. Lorsque l'on me demande ce qu'il y a à faire ou à voir à Fukuoka, j'ai tendance à répondre : « rien ». Si la ville est très bien située par rapport à d'autres lieux touristiques (je citerai par exemple les villes de Kitakyushu et Kumamoto pour leurs châteaux, Daizafu pour son temple, la préfecture d'Oita pour ses *onsen** et Nagasaki pour le sort tragique qu'elle a connu en 1945), il n'y a, de l'aveu de ses habitants, pas grand-chose à voir à Fukuoka.

Cette ville portuaire est néanmoins l'une des principales portes d'accès du Japon vers l'Asie. Par ailleurs, elle est dotée d'un aéroport à deux heures de vol de Taiwan et de la Corée du Sud. C'est ce qui amènent de nombreux touristes, en particulier coréens, dans les deux centres de la ville.

En conséquence, les habitants de la ville jouissent d'une ouverture d'esprit et d'une mentalité favorable aux étrangers ; ce que l'on ne retrouve malheureusement pas partout au Japon. Ce paramètre avait grandement influencé ma sélection de villes où effectuer mon terrain. Je m'étais dit qu'être un étranger parmi d'autres serait plus facile à vivre, me permettrait de délier plus facilement les langues et, le cas échéant, de me faire des amis.

La ville est également réputée pour ses spécialités culinaires, en particulier les *Hakata-ramen* 「博多ラーメン」, *motsunabe* 「もつ鍋」 et *mentaiko* 「明太子」. Son équipe de baseball, les Fukuoka Softbank Hawks 「福岡ソフトバンクホークス」, en fait la fierté de la cité dont elle détermine en partie l'ambiance. J'en deviendrai fan durant mon séjour. Cette équipe est également très réputée dans le pays pour ses nombreux titres de champions remportés ces dernières années.

Fukuoka fait de temps en temps un passage dans nos journaux car elle abrite Tanaka Kane 「田中カ子」, la doyenne de l'humanité, 117 ans au moment où j'écris ces lignes.

Fukuoka est une grande ville divisée en de nombreux quartiers. L'essentiel de mon enquête se déroula dans les quartiers de Hakata-ku 「博多区」 et de Chuo-ku 「中央区」, même s'il est évident que, en cinq mois, j'ai parcouru la quasi totalité du territoire de la ville ainsi qu'épisodiquement d'autres régions.

La première raison de ce périmètre d'enquête relativement réduit s'explique en grande partie par le fait que Fukuoka possède deux centres où j'ai trouvé tout ce dont j'avais besoin. Le premier se situe dans le quartier de Hakata, autour de la gare principale de la ville, Hakata-eki 「博多駅」 (entourée de rouge sur la carte ci-après). Le second, Tenjin 「天神」, se trouve autour de la gare du même nom (entourée de vert sur la carte), dans la partie Est de Chuo.

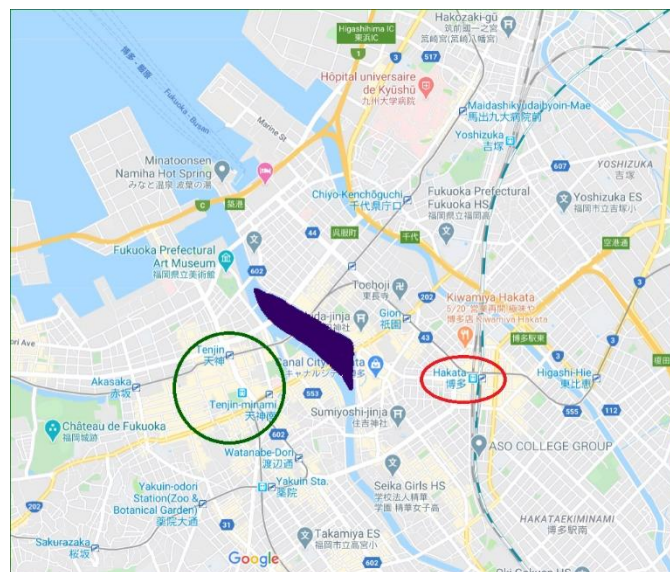


Figure 4: Fukuoka, zoom sur Hakata et Tenjin (Google Map)

C'est un héritage de l'Histoire que l'on peut comparer à Budapest : deux entités de part et d'autre d'un fleuve qui ont fini par fusionner.

Ces centres comportent bien évidemment de nombreux magasins et restaurants. Ils regroupent les lieux de rendez-vous principaux de la ville et sont reliés via l'île de Nakasu 「中州」 (colorée de mauve sur la carte).

Nakasu est en fait le « quartier chaud » de la ville. On peut y trouver non

seulement de nombreux restaurants, mais surtout tous les lieux de divertissements imaginables au Japon : bars, clubs, karaoke, *love hotels**, *kyabakura** 「キャバクラ」 et *host clubs** 「ホストクラブ」 ou encore, même si illégaux, des lieux de prostitution. Les *yakuza** sont à la tête de beaucoup d'établissements et ils veulent éviter les problèmes. Les étrangers n'y sont pas bienvenus, contrairement à d'autres villes telles que Tokyo ou Osaka qui entretiennent des quartiers entiers qui leur sont pour ainsi dire réservés. Cela m'importa peu puisque mon enquête ne couvrait pas ces business.

Sans nécessairement s'y arrêter, passer par Nakasu est très normal à Fukuoka de par la position de l'île qui relie Hakata et Tenjin, surtout si l'on veut éviter de prendre le bus ou le métro. Dès lors, il n'était pas rare que je la traverse à pied, même en pleine nuit, sans éprouver de sentiment d'insécurité. En vérité, je me suis très rapidement senti à l'aise dans l'ensemble de la ville.

La deuxième raison expliquant la relative exigüité de mon périmètre d'enquête à Fukuoka concerne mes activités quotidiennes.

En effet, mon école et l'endroit où je logeais et qui constituaient les lieux essentiels de mon enquête de terrain se situaient tous deux à Hakata. Je n'avais par conséquent que très peu de raisons de m'en éloigner.

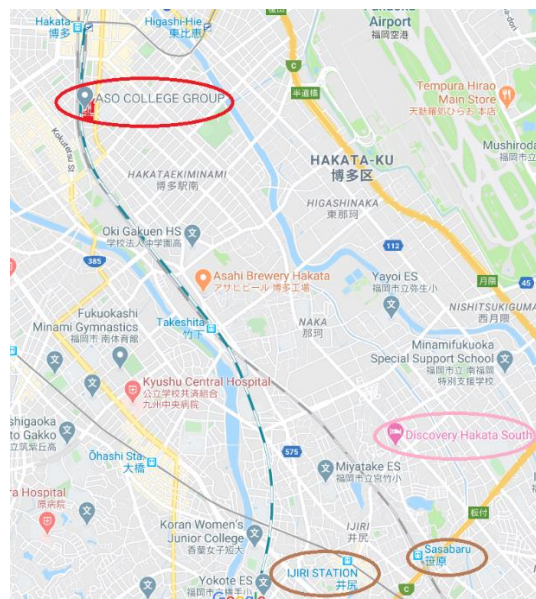


Figure 5: Zoom sur le quartier de Hakata (Google Map)

La share house et ses habitants

C'est l'un des premiers endroits où je me rendrai à mon arrivée à Fukuoka le 01 octobre 2018. Si l'on excepte deux semaines passées à Taiwan, j'y habiterai durant la totalité de mon séjour.

Beaucoup de bâtiments portent un nom au Japon. Notre maison en colocation s'appelle « Discovery Hakata South », indiquant à l'évidence que la *share house* est située dans la partie sud du quartier de Hakata.



Figure 6: Fresque à l'entrée de la sharehouse, mars 2019 (photo personnelle).

Cette localisation a influencé mon choix. Tout d'abord, la maison se trouve à environ 15 minutes à vélo du centre de Hakata, parfait pour rejoindre tous les jours mon école. Ensuite, deux gares se situent à environ 5 minutes de marche. La première est celle de Sasabaru 「笹原駅」 qui mène à la gare de Hakata où l'on peut indifféremment prendre le train ou le métro. C'est pratique les jours de pluie et pour les départs en voyage.

La deuxième gare, Ijiri 「井尻駅」, se trouve sur la *Nishitetsu Tenjin Ōmuta Line* 「西鉄天神大牟田線」 qui conduit à Tenjin. C'est de là que j'ai pris sans doute le plus souvent le train.

La troisième raison de mon choix est que la *share house* se situe à environ 3km de chez Kaori.

En plus de ces arguments liés à sa localisation, le critère le plus important dans le choix de ma *share house* concerne sa fréquentation.

Discovery Hakata South est ce que l'on appelle une *share house* internationale. Cela justifie le prix relativement élevé de son loyer, surtout pour les Japonais. Ceux qui y habitent malgré cet inconvénient recherchent le contact avec les étrangers et, en particulier, la pratique de l'anglais. A l'époque, l'agence qui gérait la maison s'assurait en permanence de cette mixité.

C'était parfait pour moi qui ai été dès le départ en contact avec des locataires japonais dont certains se débrouillaient en anglais.

J'espérais par ailleurs que cette mixité de population serait propice à l'existence de couples *gaikokujin-nihonjin* 「外国人日本人」 se nouant et se dénouant. Je ne me suis pas trompé et cela m'aida énormément dans mon enquête.

Nous créerons dans la maison un groupe d'une dizaine de personnes qui se rassemblent presque tous les soirs pour manger, pour discuter, parfois pour sortir et, à d'autres moments, pour organiser l'une ou l'autre activité en commun. Si, au cours des mois, certaines quitteront la *share house* pour diverses raisons, d'autres les remplaceront.

Je n'évoquerai plus précisément ici que celles qui ont apporté une contribution significative à mon enquête.

Haruna s'est imposé très vite comme l'un de mes témoins privilégiés et elle est devenue une amie très chère. C'est une Japonaise originaire de Fukuoka. Elle a 21 ans lors de mon enquête, est étudiante en relations internationales dans l'une des universités de Fukuoka et apprend un français élémentaire. C'est ce qui nous a amenés à nous parler.

Ayant effectué plusieurs séjours d'études à l'étranger (en Australie et en Grande-Bretagne) durant des périodes allant de quelques semaines à 6 mois, elle parle très bien anglais, quoi qu'elle puisse en dire.²⁷

Haruna est, à première vue, la « Japonaise la moins japonaise » que je connaisse : extravertie, n'ayant a priori pas peur de dire les choses, s'entendant bien avec tout le monde, ... Je m'apercevrai pourtant par la suite qu'elle est beaucoup plus sensible que ce qu'elle laisse paraître et que beaucoup de ce qu'elle montre d'elle n'est en fait qu'une image construite, une façade, son *tatema* 「建前」.

Elle a eu des petits-amis étrangers, britanniques, et commencera lors de mon enquête une relation avec Dan, un étudiant anglais qu'elle rencontrera lors d'une soirée. Haruna est sans doute la Japonaise que je fréquenterai le plus lors de mon séjour, Kaori mise à part évidemment. Cela s'explique bien sûr par le fait que nous vivions au même endroit, mais aussi parce que nous avons pris l'habitude d'aller courir ensemble trois à quatre fois par semaine après mes cours, autour d'un lac tout proche.

Lors de nos séances de jogging, elle me parlera souvent de sujets concernant l'amour, les couples, ..., sujets qu'il n'est pas forcément facile d'aborder avec qui que ce soit. Elle me dira quelques fois:

“It's really easy to talk to you about that, because of what you do as studies, but also because having a Japanese girlfriend, you can really understand better how I feel”.

Nos conversations ressembleront parfois à des interviews informelles, même si je considérerai toujours Haruna comme une amie bien avant d'être un témoin privilégié. J'apprendrai énormément sur tout ce qui concerne la vie au Japon et sur les Japonais grâce à elle.

²⁷ J'ai, à quelques rares exceptions près, souvent pu observer que les Japonais se rabaisent constamment lorsqu'ils parlent de leurs capacités, en particulier linguistiques. A contrario, ils ont tendance à trop louer celles des autres. Je pense que cette volonté de ne pas se mettre en avant est une expression de leur *tatema* 「建前」. Il s'agit ici de s'effacer au profit de l'autre.

La deuxième personne que je mentionnerai est Ross, un Ecossais enseignant l'anglais (comme énormément d'anglophones natifs se trouvant au Japon) dans une entreprise privée présente un peu partout dans le monde. Grâce à son travail, il a pu habiter en Chine, à Hong-Kong, en Corée du Sud, à Taiwan et il est à Fukuoka depuis trois ans. Ross est le plus âgé de notre groupe. Haruna l'a d'ailleurs surnommé *ojichan* 「おじちゃん」, surnom affectueux réservé aux hommes plutôt âgés sans être pour autant des seniors. Ses nombreuses expériences m'aideront à mieux comprendre et saisir les événements que je vivrai.

En dehors de notre groupe, j'ai souvent conversé avec Shoko, une Japonaise, elle aussi originaire de Fukuoka, et accessoirement, ma voisine de chambre grande amatrice de chocolat. Nos conversations furent assez instructives. Son profil s'est révélé particulièrement intéressant car elle vivra une histoire assez compliquée avec Mika, un Suédois habitant lui aussi la *share house*.

L'école de japonais

ASO, ou plus précisément, *ASO foreign language tourism and patisserie college*, fait partie de la « maison-mère » *ASO College group*. C'est là que j'apprendrai le japonais durant plusieurs mois.

Je comparerai cet établissement aux hautes-écoles que nous avons en Belgique. ASO se qualifie toutefois de « *vocational school* », ce qui lui donne peut-être une dimension plus « professionnelle ».

Dans cette école viennent étudier des élèves principalement japonais, tout fraîchement diplômés de l'enseignement secondaire et désirant s'orienter vers un métier qui exige une formation bien spécifique. Leur cursus dure deux ou trois ans voire plus. Dans la branche où j'étais inscrit, on trouve par exemple une formation d'hôtesse de l'air, d'agent de voyage ou encore de pâtissier. D'autres métiers tels que mécanicien²⁸, instituteur ou institutrice maternelle sont enseignés dans d'autres filières de l'école.

²⁸ Selon Kaneko-sensei, environ 95% des élèves de cette filière sont chinois. Leur bâtiment se situant assez loin du nôtre, je n'aurai que très peu l'occasion de les rencontrer.

Cette caractéristique m'a guidé dans le choix d'ASO. En effet, étudier d'aussi près de si nombreux étudiants japonais rendait les contacts inévitables, d'autant que certaines activités étaient organisées dans ce but.

De plus, ASO est une école réputée, non seulement à Fukuoka où tout le monde en a au moins entendu parler, mais aussi plus largement. Certains élèves viennent de loin pour y étudier. Ainsi, étrangers mis à part, j'ai pu y rencontrer des étudiants venant d'endroits aussi éloignés que Nagoya ou Osaka. Cela s'avéra fort utile pour comparer par exemple les différentes mentalités en fonction du lieu d'origine.

L'école se trouve à environ 500 mètres de la gare de Hakata. J'avais l'habitude de m'y rendre à vélo. Cela ne me prenait qu'un bon quart d'heure et me permettait d'économiser pas mal d'argent. Il m'arrivait néanmoins de prendre le train les jours de pluie ou si j'avais un problème avec mon vélo par exemple. A vrai dire, prendre le train me prenait plus de temps que le vélo.

Les cours avaient lieu du lundi au vendredi, de 9 :30 Hr à 15 :00 Hr, avec prise de présence à 9 :00 Hr et obligation de rester faire le ménage après les cours, une fois toutes les deux semaines. Un horaire normal d'école japonaise...

Ma classe de japonais était la « *E class* », mais nous étions souvent mêlés à la « *D class* » d'un niveau supérieur au nôtre. Mes camarades venaient pour environ la moitié d'entre eux de Taiwan. Les autres étaient Chinois, Thaïlandais, Philippins et Français. J'étais le seul Belge de l'école, suscitant à la fois intérêt et confusions.

Durant les cours et entre nous, le langage usuel était le japonais, même si nous parlions bien sûr français entre francophones. Dans ma classe, deux Français fréquentaient des Japonaises. Nos âges étant assez similaires, nous avons très vite sympathisé. Ils feront partie de mes témoins privilégiés. Il s'agissait de Benoît et de Corentin.

J'ai eu beaucoup plus l'occasion de discuter avec ce dernier puisque le hasard a voulu que nous restions voisins de table pendant la majorité des cours. J'ai

donc eu amplement l'occasion de comparer mes expériences et mes impressions avec lui, ce qui m'a beaucoup aidé dans mon enquête.

En dehors de mes cours, j'ai eu la possibilité de rencontrer de nombreux étudiants japonais de l'école via des activités régulières ou ponctuelles. Parmi celles-ci, je tiens particulièrement à évoquer l'*English café* qui deviendra l'un de mes importants lieux/moments d'enquête.

L'*English café* est sommairement ce que l'on qualifie de « tables de conversation » chez nous. Cet événement avait lieu tous les mardis et jeudis après les cours et était organisé par trois professeurs d'anglais de l'école : Jason et Ian, tous deux canadiens, et le britannique John.

Accessoirement, ils sont tous les trois mariés à des Japonaises depuis plusieurs années. Même s'ils revendiquent leur nationalité, ils se considèrent quasiment japonais. C'est intéressant pour moi. Je me rappelle d'ailleurs que Jason, le plus jeune des trois, a un jour lancé à l'une des étudiantes japonaises :

« You know, I'm in Japan for 22 years now and you are... 20 right? That means I have lived here more than you and so, I can say I am more Japanese than you are! »

Cela avait déclenché des éclats de rire.

Le but de ces tables de conversation est de permettre aux élèves japonais qui le souhaitent ou qui y sont « fortement encouragés », de pratiquer l'anglais. Les élèves étrangers y sont les bienvenus.

Parmi les élèves étrangers, les Asiatiques ne parlent habituellement pas du tout l'anglais ou alors très peu. Je me rendrai donc à l'*English café* en compagnie de deux ou trois Français de la *D-class*. Le ratio y voisinait un étranger pour cinq Japonais si l'on ne compte pas les professeurs. Parfait pour ma recherche.

Les Japonais qui participaient à l'*English café* étaient souvent les mêmes. Cela permettait de tisser certains liens, même superficiels. Il s'agissait presque exclusivement de filles, âgées de 18 à 22 ans, dont à peu près 90%

étudiaient dans le but de devenir hôtesse de l'air. Parler l'anglais est donc indispensable pour elles.

Leur profil était intéressant pour moi car elles avaient dans l'ensemble l'esprit très ouvert et n'avaient donc pas peur d'aborder tous les sujets. Encore mieux, la plupart des thèmes abordés tournaient autour de la vie de tous les jours, des amitiés, des amours, ... Je pouvais donc avoir à la fois les points de vue d'étrangers vivant au Japon depuis de nombreuses années, mais également de Japonais.

Inutile de préciser que l'*English café* représentait pour moi une mine d'or en matière d'informations. J'en deviendrai un participant parmi les plus assidus.

Être un couple interculturel au Japon

Perception du gaikokujin 「外国人」 et du couple interculturel

En public

J'arrive en classe un matin d'octobre, encore fatigué et à moitié endormi. Corentin s'assied à côté de moi et me demande :

« Ça t'arrive jamais de te sentir observé dès que tu sors avec ta copine ? J'ai l'impression que ça m'arrive tout le temps... Rien que ce matin, on marchait à Hakata [sous-entendu, la gare de Hakata], et j'avais l'impression que tout le monde nous regardait... C'est vraiment pesant à la longue. »

Je comprends ce sentiment pour l'avoir moi-même éprouvé au début de ma relation avec Kaori. Corentin ne sera pas le seul à me faire part de ce genre d'expérience.

Quelles pourraient être les raisons de ces regards curieux, de cet étonnement ?

Une première piste, qui concerne les regards sur l'individu étranger déambulant seul ou en couple, est à rechercher dans le fait que le Japon s'est longtemps replié sur lui-même et possède des règles assez strictes en matière d'immigration. Les étrangers y sont encore assez peu nombreux.

La plupart de ceux que l'on croise dans le pays sont des touristes de passage. Comme nous l'avons déjà mentionné, les nombreux touristes présents à Fukuoka sont en majorité coréens ou sont issus de pays asiatiques proches.

Les Japonais prétendent pouvoir identifier ces touristes asiatiques du premier regard. Quoi qu'il en soit, force est de constater qu'il est plus facile pour un Coréen de se fondre dans la masse que pour un *gaikokujin* 「外国人」 tel que moi dont la rareté crée la sensation.

Une deuxième raison de l'étonnement d'un certain public aurait trait à la nature multiculturelle du couple rencontré.

Les statistiques avancées par Kaori MORI WANT mentionnent qu'en 2005, environ un couple marié sur vingt au Japon était multiculturel.

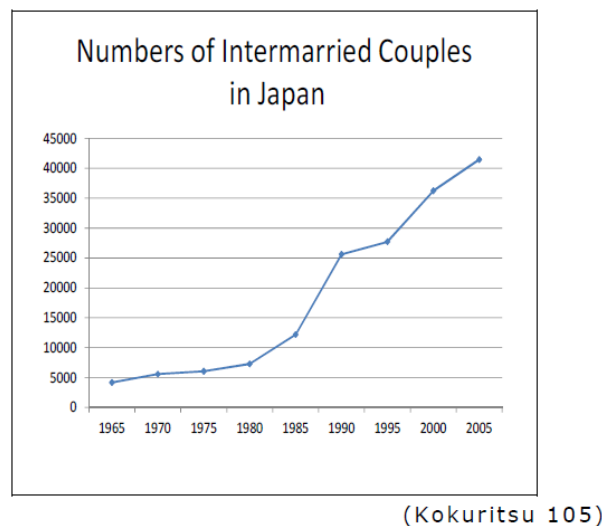


Figure 7: Numbers of Intermarried Couples in Japan, MORI WANT Kaori, « Intermarried Couples and “Multiculturalism” in Japan », dans *CLCWeb: Comparative Literature and Culture*, vol. 15, no 2, 2013.

Avec la popularité croissante du pays et sous l'effet de la mondialisation, cette proportion est probablement plus importante aujourd'hui. En extrapolant les enseignements du graphique, même dans l'hypothèse d'un doublement tous les 10 ans, le taux de couples mariés multiculturels se situerait sous les 10 % aujourd'hui. Dans ces statistiques, les couples *gaikokujin-nihonjin* 「外国人日本人」 au sens retenu dans cette monographie sont probablement très

minoritaires. Peu nombreux, ils provoquent potentiellement un certain étonnement.

Toujours à propos des regards portés sur le couple *gaikokujin-nihonjin* 「外国人日本人」 où la femme est japonaise, ils pourraient découler d'une suspicion de *gaijin hunter* 「外人ハンター」, sujet qui sera abordé plus loin.

Quand j'ai ressenti des regards insistants lors de notre première sortie en couple, j'en ai fait part à Kaori. Elle m'a dit ne rien avoir remarqué. Elle pensait que les regards étaient sans doute motivés par l'étonnement de voir un *gaikokujin* 「外国人」 à Fukuoka plutôt que par le fait que je sois en couple avec une Japonaise.

Il est vrai cependant que je n'ai pas souvenir d'avoir essuyé ce genre de regards appuyés lorsque j'étais seul, même s'il est certain que l'on me regarde beaucoup plus qu'en Belgique.

Le sujet de savoir ce qui les motive n'est pas tranché et ne doit pas l'être. Les regards n'ont en effet jamais été agressifs et l'on s'y habitue rapidement.

Réaction des proches

Les membres d'un couple interculturel ne percevraient pas l'ethnie comme étant un facteur important (SESHADRI et KNUDSON-MARTIN, 2013). KILLIAN observe en revanche que de nombreuses résistances venant de l'entourage du couple (amis et familles) sont rapportées à l'annonce de leurs fiançailles par exemple (KILLIAN cité par SESHADRI et KNUDSON-MARTIN, 2013). En effet, les relations interculturelles peuvent encore constituer un tabou (WILCZEK-WATSON, 2017).

Cela explique le stress ressenti par Corentin, Benoît et moi-même de rencontrer la famille et les amis de nos petites-amies respectives. Nous nous posons les mêmes questions : « que faire si ses proches ont un problème avec le fait que je ne sois pas japonais ? Que va-t-il se passer ? ».

Même si je n'ai pas personnellement observé de situations dans lesquelles cela se passait mal, il est aisé de trouver des témoignages racontant des

ruptures provoquées par le rejet des parents japonais du petit-ami ou de la petite-amie étranger(-ère) de leur fils ou fille. Il semblerait que cela soit de plus en plus rare. Serait-ce le signe d'une plus grande ouverture d'esprit ?

Ce stress était également présent chez Kaori qui craignait la réaction de son père non seulement à l'annonce qu'elle voyait quelqu'un (comme elle ne lui avait jamais parlé de ses anciens petits-amis, elle était persuadée que son père pensait qu'elle n'en avait jamais eu), mais également à l'annonce que j'étais belge et non japonais.

A l'inverse, Moemi, la copine de Corentin, ne semblait pas avoir spécialement peur de présenter un étranger à ses parents. Elle me dira plus tard:

"I wasn't particularly afraid as I was dating an American guy for some months before, when I was studying in the US and they knew it. So, they knew I would probably date a foreigner again. And actually, they knew about us long before I tell them! My mom told me she guessed it when I told her one day I was going to another city to meet a French guy"

Néanmoins, tout le monde ne réagit pas comme Moemi. Je me souviens avoir écouté et encouragé Haruna à ce sujet durant les deux semaines précédant Noël, date à laquelle elle planifiait de parler à sa maman de son copain Dan. Haruna me confiait régulièrement que c'était une situation angoissante. Sa mère n'avait appris sa relation précédente avec un étranger qu'après la rupture de celle-ci. La situation était donc bien différente cette fois. Mais tout se passa bien...

Benoît me disait quant à lui quelques jours avant sa première rencontre avec les parents d'Akina, sa petite-amie :

« Honnêtement, ça me fait un peu stresser finalement... Elle m'a dit que je suis le premier mec qu'elle leur présente et en plus de ça, je suis français et elle ne leur a pas encore dit... Je fais quoi si ça ne se passe pas bien ? »

Finalement, il n'y aura aucun problème pour lui non plus. Il me racontera par la suite :

« Akina est prof d'anglais et a toujours été attirée par l'étranger, donc ses parents n'ont pas été surpris quand elle leur a annoncé que je n'étais pas japonais. »

Je mentionnerai cependant que l'excellente connaissance que Benoît a de la langue nipponne a probablement joué en sa faveur.

Dans ces différents exemples, les parents n'ont pas été surpris du choix de leur enfant. Celui/celle-ci avait eu une expérience internationale auparavant. Ils étaient donc préparés à ce que son intérêt se porte sur un partenaire étranger.

Interculturalité du couple

Partout de par le monde et singulièrement au Japon, les couples interculturels et, en particulier les couples *gaikokujin-nihonjin* 「外国人日本人」 auxquels je m'intéresse ici, sont confrontés à de nombreux problèmes qui trouvent leur origine dans des différences culturelles. Ces problèmes ont souvent raison du couple.

Ainsi, Tamaki m'expliquait n'avoir connu de relations de couple quasiment qu'avec des étrangers. Elle aurait cru que, riche de ces expériences, les relations suivantes, toujours avec des étrangers, seraient plus faciles..., il n'en est rien. Elle me confiait cependant ne pas arriver à comprendre comment pensent les non-Japonais. Cela lui cause de gros problèmes, mettant ses couples en péril jusqu'à ce que systématiquement la relation prenne fin.

J'aborderai dans ce chapitre successivement la problématique du choix d'une langue véhiculaire, les difficultés découlant des conflits de valeurs culturelles et éthiques et de l'influence des pressions sociales, notamment de l'entourage et de la famille, pour terminer par les problèmes de décodage des communications.

Je décrirai pour terminer cinq structures d'organisation de couple autour de la question des cultures qui permettraient au minimum d'atténuer les difficultés.

De l'usage des langues...

Le japonais n'est parlé en tant que première langue qu'au Japon, dans certaines parties restreintes d'Amérique du Sud et d'Asie et dans les familles japonaises ayant émigré. Il est donc hautement probable que les membres d'un couple *gaikokujin* 「外国人」 et *nihonjin* 「日本人」 tel que limité dans cette recherche possèdent une langue maternelle différente. Ils doivent donc choisir un idiome véhiculaire.

Deux cas de figure se présentent alors : soit ils choisissent un langage tiers, soit ils optent pour la langue maternelle de l'un d'entre eux.

L'anglais, langue internationale par excellence, est choisi dans la plupart des cas par les partisans de la première option. Ce choix dépend bien évidemment du profil de chaque personne et de son niveau de connaissance de la langue commune. J'ai ainsi rencontré des couples qui ont opté pour le français.

Le choix d'un langage tiers peut mener à des incompréhensions, en particulier si l'un des deux partenaires maîtrise moins bien cette langue que l'autre. Il est donc essentiel que le couple en soit conscient et identifie les risques afin de couper court à une dispute qui n'aurait pas lieu d'être.

Le témoignage de Léa, une Française en couple avec Masakazu, un Chinois, a mis en évidence un autre type de danger bien plus subtil. Ils avaient choisi le japonais comme langue véhiculaire. Par manque d'une parfaite maîtrise de cette langue, Léa m'a dit aller beaucoup plus vite à l'essentiel des choses. Une telle attitude pourrait heurter un partenaire asiatique fortement enclin à contourner les choses sous l'influence de son *tatemaie* 「建前」.

La deuxième option qui s'offre au couple est le choix de la langue maternelle de l'un des membres.

Cela pourrait entraîner un sentiment d'inégalité entre les partenaires, l'un maîtrisant, sauf exception, beaucoup mieux la langue choisie que l'autre (WILCZEK-WATSON, 2017).

La plupart du temps, un partenaire doit faire de gros efforts pour apprendre la langue choisie par le couple. Il puise souvent sa motivation dans la volonté d’être compris également par la famille de l’autre.

Par exemple, Kaori me disait vouloir apprendre le français. Elle ne l’avait jamais envisagé auparavant, mais le fait d’avoir rencontré ma famille en Belgique avait changé les choses. Elle me dit un jour:

“Ok, it’s true, I can speak English with your dad and brother but not with your mom... and I want to be able to understand her and talk to her. Maybe not fluently or well, but enough to have some simple conversations with her!”
(Kaori, *notes de terrain, Line*, mai 2018).

Cela fera écho à Corentin qui me dira que Moemi affichait cette même volonté, pour des raisons similaires.

Benoît quant à lui évoqua une autre raison concernant Akina. Elle venait d’entamer des cours de français non pas spécialement pour communiquer avec sa famille à lui, mais parce qu’elle se sentait mal, presque coupable. Pour quelle raison ? Benoît étudiait le japonais ; c’était d’ailleurs l’argument premier de sa présence au Japon. Quand il a rencontré Akina, sa volonté à lui d’apprendre et avant tout de pratiquer cette langue, le japonais est devenu naturellement leur langue véhiculaire (en alternance avec l’anglais).

Un sentiment d’inégalité, de déséquilibre, est apparu chez Akina. Elle se demandait pourquoi Benoît devait être le seul à faire des efforts dans leur couple et cela motiva grandement sa décision d’apprendre le français.

Certains couples, sans doute de par les personnalités respectives, n’éprouvent aucun problème. Je prendrai l’exemple de Haruna et de Dan, étudiant britannique en échange à Fukuoka. Leur langue de communication est l’anglais, langue maternelle de Dan, que Haruna maîtrise très bien et qu’elle souhaite utiliser au maximum. Dan se débrouille plus ou moins en japonais. Il n’y a aucun sentiment d’inégalité ou de frustration à ce propos. Une sorte d’accord culturel semble s’être tout naturellement établi entre eux.

Les conflits de valeurs culturelles et éthiques et l'influence des pressions sociales

Gérer les différences culturelles au sein du couple peut être difficile. En effet, chaque partenaire aura tendance à s'appuyer sur des stéréotypes à propos de la culture de l'autre, qu'il le veuille ou non, qu'il en soit conscient ou non, et ce, particulièrement au début de la relation (ARANDA, 2013).

De nombreux chercheurs abordent les conflits de valeurs culturelles et éthiques et les mettent en lien avec l'opposition qui peut exister entre individualisme et collectivisme.

Au-delà des différences culturelles telles que la langue, la religion, ... les concepts d'individualisme et de collectivisme ont dès lors leur importance dans un couple *gaikokujin* 「外国人」 et *nihonjin* 「日本人」.

En effet, les pays occidentaux ont tendance à être plus individualistes, et les pays asiatiques, dont le Japon, plus collectivistes. TING-TOOMEY identifie un « taux d'individualisme » élevé particulièrement aux Etats-Unis, en Australie, au Royaume-Uni, au Canada, aux Pays-Bas, en Nouvelle-Zélande, en Italie, en Belgique, au Danemark et en Suède (TING-TOOMEY, 2009).

Les Japonaises, étant en particulier, très souvent influencées par le collectivisme culturel de leur société, il est clair que l'impact potentiel de cette opposition sera d'autant plus important au sein d'un couple lorsque le partenaire est issu de l'un de ces pays. (2009).

Les cultures individualistes et collectivistes ont tendance à ne pas conceptualiser le couple de la même façon. Il en va de même dans la manière d'engager la relation intime.

Au Japon, sur le terrain des sentiments, l'amour semble secondaire dans la formation du couple alors qu'il s'agit d'une condition première pour les individualistes (TING-TOOMEY, 2009). Comparé à l'amour passionné, les collectivistes auraient plutôt tendance à préférer l'amour du compagnon qui se construit au sein d'un engagement à long terme et prend du temps à se développer.

Toutefois, il semblerait que, dans les cultures asiatiques, le dénouement de la relation soit considéré comme étant prédestiné. Rien ne pourrait donc être fait pour en changer le résultat (BRADBURY et KARNEY, 2010). Cette prédestination pourrait selon moi expliquer un certain manque de combattivité pour maintenir la relation, - voire renoncer à celle-ci avant même qu'elle n'ait commencé -, comme j'ai parfois pu le constater et même l'expérimenter personnellement par la suite. Une telle attitude « fataliste » pourrait faire croire au *gaikokujin* 「外国人」 que sa partenaire *nihonjin* 「日本人」 est indifférente et même insensible à la situation qui se dégrade.

Le poids de la tradition dans le choix du conjoint se ferait toujours fortement sentir au Japon. L'avis des parents, et en particulier du père, semble y être très important, ce qui caractérise souvent les sociétés collectivistes.

Ainsi, Kaori a eu peur de la réaction de son père, car elle considérerait que me présenter à celui-ci constituait presque une demande en mariage de ma part. La question du mariage ne se posait pas, mais qu'aurait-elle fait s'il ne m'avait pas accepté ?

De nos jours encore, une telle opposition d'un parent peut provoquer la fin parfois tragique de la relation. Les personnes provenant de cultures collectivistes auront en effet tendance à privilégier les liens de parenté, souvent très forts, à un amour fusse-t-il passionné, au risque de ne jamais se sentir vraiment libres, piégées dans les griffes des obligations familiales.

Les traditions exercent encore une pression sur les jeunes Japonaises. En témoigne, Ai, avec qui j'ai correspondu durant quelques mois et qui m'écrivait un jour :

- **Ai:** I'm 22, so now, I'm planning to graduate. Then, I hope I can get married in a year or so
- **Gilles:** Oh? You didn't tell me you had a boyfriend!
- **Ai:** I don't! It's just I can't wait to get married haha
- **Gilles:** But shouldn't you wait to meet the right guy? I mean, I can't imagine marrying the first person coming... For me it's something that takes time

- **Ai:** Yeah... I guess you're right...
I'd like to find the right guy, be with him for long and love him...
But in the meantime, I also want to get married soon

Ce dialogue (Ai, *notes de terrain*, Line, juillet 2017) montre à quel point une Japonaise peut se sentir tiraillée à la fois par ses envies personnelles (ici, visiblement, se marier, en particulier avec quelqu'un qu'elle aime depuis quelque temps) et le poids (conscient ou non) de la société qui lui laisse penser qu'elle doit à tout prix se marier une fois diplômée.

Je sais qu'énormément de jeunes filles japonaises prennent bien souvent la décision de se marier et d'avoir un enfant au plus vite. Des discussions que j'ai pu avoir, il semblerait que cela soit d'autant plus le cas lorsque leurs ambitions professionnelles ne sont pas très élevées et qu'elles se destinent plutôt au rôle traditionnel de mère au foyer.

En résumé, l'approbation des proches à la création d'un couple semble toujours très importante et l'engagement structurel au moins aussi crucial que l'engagement personnel (TING-TOOMEY, 2009).

Néanmoins, la mondialisation ayant un fort impact dans la transmission des valeurs occidentales et individualistes dans le monde entier (BRADBURY et KARNEY, 2010), une certaine évolution semble inéluctable.

Problèmes de décodage des communications

En matière de décodage des communications, le défi fondamental pour un *gaikokujin* 「外国人」 en couple avec une Japonaise est d'identifier les manifestations du *honne* 「本音」 et du *tatemae* 「建前」. Encore faut-il qu'il en connaisse l'existence et qu'il soit conscient que la culture japonaise en est imprégnée.

Même si l'on s'est accordé à toujours utiliser le *honne* 「本音」 au sein du couple, il faut partir du principe que le partenaire japonais continuera malgré tout à utiliser son *tatemae* 「建前」 pour diverses raisons.

La principale est simplement l'habitude, *honne* 「本音」 et *tatemae* 「建前」 : font partie intégrante de son identité.

Il est important pour les couples d'apprendre à écouter les points de vue de leur partenaire, d'être patients, ouverts d'esprit mais également de développer une certaine sensibilité. Mais lorsqu'on est *gaikokujin* 「外国人」 et habitué à parler, donner son avis, ..., être conscient du *tatemae* 「建前」 n'est pas toujours évident.

Comprendre qu'un Japonais utilise son *tatemae* 「建前」 s'avère souvent très compliqué. A moins de connaître déjà assez bien les cultures asiatiques et particulièrement japonaise, d'avoir discuté avec de nombreuses personnes venant du Japon, les incompréhensions peuvent rapidement surgir, d'autant plus lorsqu'il s'agit des relations avec son partenaire.

Corentin vint ainsi me voir un jour :

« Dis, je me suis disputé avec Moemi hier soir, mais j'ai même pas compris pourquoi. Elle semblait fatiguée et est partie au quart de tour ; donc j'ai laissé tomber et elle est rentrée dormir chez elle. Puis ce matin, pas de message. Donc je me disais qu'elle était encore énervée contre moi mais là, elle vient de m'en envoyer pour me demander pourquoi je ne lui ai rien envoyé... Du coup, je lui dis que je pensais qu'elle m'en voulait toujours mais elle fait comme si rien ne s'était passé... Je comprends vraiment pas, elle m'a déjà fait le coup une fois quand on était en France mais là je ne sais vraiment pas quoi faire... ».

Corentin était ici confronté à un cas typique de *tatemae* 「建前」 : « Je ne te dis rien pour qu'on ne se dispute pas et/ou pour ne pas empirer les choses ». Si cela part souvent d'une bonne intention, cela peut mettre à mal la relation puisque des incompréhensions naîtront quasi inévitablement.

Le cas de Corentin est un bon exemple : il a pu décrypter que quelque chose n'allait pas, même s'il n'avait jamais entendu parler des concepts de *honne* 「本音」 et *tatemae* 「建前」.

Lorsque les choses ne sont pas aussi évidentes, les répercussions peuvent être assez importantes. Dans mon cas, je ne l'ai compris que trop tard.

Tout semblait aller pour le mieux avec Kaori. Nous nous voyions régulièrement, dialoguions à chaque moment, nous sommes même partis un weekend à Nagasaki. Mais du jour au lendemain, tout a changé. Moins de messages, elle trouvait des excuses pour annuler nos rendez-vous au dernier moment, ... J'ai fini par comprendre qu'elle utilisait son *tatemae* 「建前」 avec moi. Elle me le confirmera par la suite, en me disant qu'elle cherchait à ne pas m'énervier ni m'inquiéter... Mais cela avait finalement eu l'effet inverse sur moi puisque je n'avais pas de réponses à mes questions.

Il est donc important pour le couple de savoir comprendre ce que les messages verbaux et non-verbaux signifient. Pour cela, TING-TOOMEY évoque la capacité qu'il faut acquérir d'utiliser la lentille culturelle [cultural lens] du partenaire pour arriver à utiliser une réponse appropriée et efficace dans le but de gérer les conflits intimes (TING-TOOMEY, 2009).

Je pense que, outre le fait d'avoir une ouverture d'esprit et d'être conscient de ces mécanismes culturels, posséder une expérience internationale peut aussi grandement aider.

Dans le cas de Corentin et Moemi, celle-ci avait vécu durant une année aux Etats-Unis et avait eu plusieurs petits-amis américains. Il semble donc qu'elle parvenait mieux à gérer, d'une part son identité japonaise qui lui faisait garder le silence et, simultanément, l'interculturalité de son couple qui l'incitait à envoyer des signaux plus ou moins évidents à Corentin pour lui faire sentir que quelque chose n'allait pas.

Les choses étaient plus compliquées pour Kaori qui, n'ayant pas ce bagage interculturel, s'est souvent sentie démunie face à une situation qui ne lui plaisait pas, ne sachant pas comment me l'exprimer.

Parfois, l'aide d'une personne étrangère à sa propre culture peut également aider. Ainsi, Haruna est venue me voir un nombre incalculable de fois pour me demander comment elle devait aborder telle ou telle chose avec Dan.

Son expérience interculturelle l'amenait à se rendre compte qu'elle devait lui parler de certaines choses mais elle ne parvenait pas à savoir comment et avait peur de provoquer une dispute.

Solliciter des personnes proches saisissant mieux que nous-même la culture du partenaire semblerait donc beaucoup aider ; en particulier, selon moi, au début de la relation lorsque l'on se cherche encore.

Gérer les difficultés interculturelles

Après avoir évoqué les difficultés interculturelles que peut connaître le couple *gaikokujin* 「外国人」 et *nihonjin* 「日本人」, je présenterai certaines pistes permettant de les atténuer.

Gita SESHADRI et Carmen KNUDSON-MARTIN dénombrent ainsi quatre structures d'organisation de couple autour de la question des cultures.

La première est la structure intégrée [integrated]. Les couples organisent les différences culturelles de façon à « fusionner » les deux cultures et à célébrer celles-ci (2013). C'est ce que nous essayions de faire avec Kaori. Je prendrai ici l'exemple des fêtes. Si certaines fêtes célébrées au Japon et en Belgique sont communes, mais peuvent parfois varier dans leurs célébrations, d'autres sont uniques. Néanmoins, attirés par celles-ci, nous avons pris la décision de les célébrer comme nous le pouvions.

La coexistence [coexisting] est également une autre structure possible. Dans ce cas-là, les couples gardent leurs cultures séparées. Les différences sont pour les partenaires positives et même parfois attrayantes. SESHADRI et KNUDSON-MARTIN notent que les couples qui choisissent cette formule possède souvent une mentalité du type « d'accord d'être en désaccord » [agree to disagree]. Cette dichotomie pourra poser problème dans l'éventualité où le couple a des enfants. Le respect mutuel est ici d'une importance cruciale (SESHADRI et KNUDSON-MARTIN, 2013).

SESHADRI et KNUDSON-MARTIN qualifient le troisième type de structure de « singulièrement assimilé » [singularly assimilated]. Il s'agirait de la situation la plus observée (2013).

Je l'illustrerai par l'exemple de Corentin et Benoît. Il s'agit en l'occurrence de l'assimilation, consciente ou non, à la culture de leur petite-amie. En effet, sans pour autant renier complètement la culture française, tous deux ont mis très rapidement et presque systématiquement la culture japonaise en exergue.

Selon moi, cela peut s'expliquer assez facilement par le fait que, tant Benoît que Corentin avaient comme projet de venir s'installer à un moment ou à un autre au Japon (Benoît avait d'ailleurs franchi le pas avant d'avoir rencontré Akina). Je n'irai pas jusqu'à dire qu'ils préfèrent de loin la culture japonaise à la française, mais il semblerait qu'ils se soient vite adaptés et même avec grand plaisir. Aucun ressentiment ne semble émaner du fait que leur culture soit mise à l'arrière-plan.

La dernière situation mentionnée est celle dans laquelle le couple ne parvient pas à trouver de solution pour faire face aux différences culturelles. Le problème n'est « pas résolu » [unresolved]. Les partenaires font en sorte d'ignorer le fossé creusé par les difficultés culturelles dans leur relation (SESHADRI et KNUDSON-MARTIN, 2013). Le couple semble plus instable dans ce type de situation.

J'ai identifié une cinquième piste, apparentée à la première mais apparemment plus créative. Elle ressort de vidéos à propos de la vie d'un couple franco-japonais, réalisées par David, youtubeur et créateur de la chaîne *Le Japon foufoufou*, et par Eri, son épouse japonaise.

David explique qu'ils ont construit, au fil des années, une culture qui leur est personnelle en mélangeant certains aspects propres à celle de chacun.

J'ai souvent entendu des témoignages similaires, en particulier de la part de couples vivant ensemble depuis quelques années. TING-TOOMEY confirme que ce syncrétisme ne serait pas rare (TING-TOOMEY, 2009).

Se faire sa propre culture... Peut-être serait-ce l'une des clés de la réussite d'un couple multiculturel ?

Dans tous les cas, la communication, l'écoute et la compréhension de l'autre semblent être parmi les points les plus importants pour favoriser la bonne entente entre les partenaires (2009).

Célébrer, apprécier et respecter la culture l'autre, en apprenant sa langue par exemple, pourrait faciliter la création d'une culture propre au couple, qui favoriserait la durée de vie de celui-ci.

Ruptures de terrain

Le poids d'un futur incertain ?

“I won’t be there when you’ll land in Fukuoka” (Kaori, *notes de terrain*, Line, janvier 2019)

Ce simple message reçu de Kaori avant mon décollage de Taiwan, où je faisais une pause terrain, aura une plus grande incidence que ce que je n’avais imaginé à sa première lecture. S’il m’avait au premier abord un peu énervé puisque nous avions prévu de passer la soirée de mon retour ensemble, ce ne sont que les réponses tardives, courtes et sèches qui finiront par me faire comprendre la vraie signification de ce message. Kaori venait tout juste de rompre avec moi.

Elle n’utilisera jamais de termes évidents dans ses messages, ne parlera jamais de « rupture » ou de « séparation », un peu comme si une partie d’elle-même ne voulait pas non plus y croire. La voyant très diplomate, je me suis alors rendu compte que son *tatema* 「建前」 avait pris le relais, et ce, depuis bien avant ce message. J’ai dû me rendre à l’évidence, je n’avais tout simplement rien vu venir.

Nos rencontres se faisaient de moins en moins fréquentes, oui, mais elle mettait toujours cela sur le compte de ses examens de recrutement²⁹, puis de son nouveau travail. Jamais elle ne m’avait parlé de ses doutes ou de quoi que se soit qui n’allait pas pour elle, malgré mes questions et la conscience que j’avais des difficultés que peut poser le fait d’être un couple biculturel.

Elle était l’une des rares personnes à savoir exactement sur quoi portait ma recherche de terrain, ce qui m’intéressait, ce que je faisais, qui j’interrogeais, ce que j’apprenais, ... puisque nous en parlions souvent. Je prenais soin de lui faire part de toutes mes analyses pour être certain de bien comprendre les situations que je rencontrais. Ma logique, peut-être aussi ethnocentrée, voulait donc que, si problème entre nous il y avait, elle m’en parlerait d’elle-même,

²⁹ Kaori s’était alors portée candidate pour un poste à l’hôtel de ville de Fukuoka. Un examen devait être passé et réussi dans le but de pouvoir faire partie des candidats et accéder au véritable entretien d’embauche.

ou au moins, elle me répondrait si je posais la question. Il lui faudra pourtant encore plusieurs mois après notre rupture et même après mon retour en Belgique pour qu'elle m'en explique certaines raisons. Son nouvel emploi, mon départ prochain du Japon, le fait qu'il me faudrait encore un an avant d'être diplômé et de pouvoir revenir, la pression et l'appréhension de plus en plus grande face à son père et même une partie de sa famille, toutes ces choses ont participé cette décision.

Finalement, il semble que mon caractère, ma personnalité et même le fait d'être un étranger n'étaient pas forcément les choses les plus difficiles à assumer pour elle. Mais ce sont les questions liées au futur et les anxiétés qui en découlent qui l'étaient le plus.

Cette question du futur incertain me semble être la plus importante dans ce type de relation interculturelle. Elle guide à la fois le caractère de la relation, sérieuse ou non, mais également son résultat.

Elle est d'autant plus importante que, comme le soulignent BRADBURY et KARNEY, le dénouement d'une relation est souvent considéré en Asie comme prédestiné (2010). Rien ne pouvant donc être fait pour en changer l'issue, Kaori n'aurait donc vu aucun intérêt à me parler de ses interrogations, de ses angoisses, menant finalement au point où elle se devait de mettre un terme à notre couple. C'est en tout cas l'impression qu'elle me donna par la suite.

Le ghosting comme technique de rupture

Si pour ma part, je peux m'estimer heureux d'avoir eu droit à un message de Kaori pour signifier, même implicitement, notre rupture, ce n'est pas le cas pour beaucoup au Japon.

En effet, d'après les nombreux témoignages que j'ai recueillis, je me rends compte que le *ghosting*³⁰ semble être une technique fréquemment utilisée pour rompre au Japon. Certains Japonais semblent l'utiliser dans ce contexte comme expression de leur *tatemaie* 「建前」. Mais ils ne sont pas les seuls à

³⁰ Pour rappel: "Ghosting refers to instances where the disengager (the partner who initiates a breakup) unilaterally dissolves a romantic relationship by avoiding online and offline contact with the recipient (the partner who is broken up with)" (LEFEBVRE, 2017, p. 220.)

le faire et ils se retrouvent parfois eux-mêmes *ghostés* dans leurs relations de couples interculturels.

Haruna m'expliquait ainsi s'être fait *ghostée* dans les deux relations qu'elle avait eues précédemment avec des Britanniques lorsqu'elle étudiait à l'étranger. Ceux-ci ne la contactaient tout simplement plus une fois qu'elle rentrait au Japon et elle n'avait plus aucune nouvelle d'eux.

Tamaki quant à elle me disait s'être fait *ghostée* de nombreuses fois au Japon par ses petits-amis étrangers. De façon similaire, c'était lorsque ceux-ci rentraient dans leur pays d'origine ou changeaient simplement de ville qu'ils en profitaient pour rompre toute forme de contacts.

Pour Tamaki, être *ghostée* était devenu tellement courant qu'elle me disait considérer cela comme une fin « normale » dans toutes ses relations, intimes ou non, avec des étrangers. Elle m'indiquera également ne pas hésiter non plus à recourir à cette technique une fois que la situation ne lui plaît plus ; ce qu'elle finira d'ailleurs par faire avec moi-même quelques mois après le début de nos échanges.

Enfin, Kana, une étudiante japonaise dont j'étais assez proche à Fukuoka, me confia un jour où nous parlions de cela, une expérience très douloureuse pour elle. Kana était partie deux ans auparavant étudier durant trois mois en Australie. Là-bas, elle avait rencontré un étudiant australien dont elle était tombée amoureuse et avec qui elle avait entamé une relation.

Néanmoins, et malgré le fait qu'ils aient discuté d'un plan pour rester ensemble même après son retour au Japon, elle dut se rendre à l'évidence après quelques jours sans nouvelles : elle venait d'être *ghostée*. Le cœur brisé, une partie d'elle s'y attendait tout de même et tentait de remonter la pente, jusqu'à ce que Kana se rende compte qu'elle était en retard dans ses menstruations. Ne s'étant pas protégés lors de leur dernier rapport, elle craignait d'être enceinte. Paniquée, ne pouvant en parler à ses parents pour

diverses raisons et ne sachant que faire³¹, elle tente à tout prix de contacter son ex-petit-ami resté en Australie, sans succès, probablement bloquée par celui-ci sur tous les réseaux sociaux.

Elle finira par se rendre seule à l'hôpital afin de passer des tests qui révéleront, à son soulagement, qu'elle n'était pas enceinte. Si le dénouement ne fut pas aussi catastrophique qu'elle l'avait craint, cette expérience restera un traumatisme pour Kana : elle a dû à la fois assumer le deuil de sa relation, faire face à de nombreuses incertitudes et anxiétés qu'elle a dû gérer seule, puis finalement aborder le sujet qu'elle aurait préféré éviter avec sa mère qui découvrira l'histoire en recevant la facture de l'hôpital.

Ces témoignages, sélectionnés parmi d'autres, laissent à penser que le passage à une relation à longue distance pourrait donner prétexte au *ghosting*. Ainsi, SCIORTINO semble rejoindre cette hypothèse en indiquant que la technologie permet de *ghoster* plus facilement puisqu'elle accroît la distance physique (2015, cité par LEFEBVRE, 2017). Dans un même temps, le fait de n'avoir plus personne en commun après le retour au pays rendrait la pratique également plus facile (LEFEBVRE, 2017).

Mais pourquoi *ghoster* ? Si j'ai déjà pu émettre l'hypothèse que le *ghosting* est probablement l'expression du *tatemaie* 「建前」 chez les Japonais, ou est au moins en partie renforcé par celui-ci, cette explication ne tient a priori pas dans les témoignages évoqués.

³¹ L'un des paradoxes que j'ai pu observer au Japon porte sur la sexualité. Malgré le fait que le sexe soit présent absolument partout et son image presque banalisée (énormément de Japonaises célèbres posent pour des magazines de charmes et/ou tournent dans des films pornographiques, les magazines pour adultes sont vendus entre les magazines féminins et les manga pour enfants, ...), la sexualité, et d'autant plus celle des femmes, semble rester un grand tabou. Dès lors, on en parle très peu, même en couples. D'ailleurs, les cours portant sur le sujet n'abordent que la reproduction sans s'attarder sur les détails. D'autres choses comme les méthodes de contraception, les règles, d'autres problèmes liés à la sexualité ou encore, l'homosexualité ne semblent la plupart du temps absolument pas abordés (KASAI, 2016). Même en ce qui concerne ces cours, les élèves, si j'en crois les témoignages que l'on m'a confiés, ne sont pas toujours obligés d'y assister, laissant les classes presque vides et les Japonais, les jeunes en particulier, très mal informés sur tout ce qui touche à la sexualité. Ils sont dès lors impuissants lorsqu'ils sont confrontés à un véritable problème, n'ayant aucune idée de comment l'aborder.

En effet, ce sont ici les *gaikokujin* 「外国人」 qui *ghostent*, pas les *nihonjin* 「日本人」, situation différente de celles que j'ai déjà pu aborder dans le chapitre sur les échanges à longue distance. Dès lors, l'explication de l'expression du *tatemaie* 「建前」 ne semble pas pouvoir tenir dans la plupart de ces cas.³²

Dans ses recherches sur les stratégies utilisées pour mettre fin à une relation, BAXTER remarque que la tactique du retrait/évitement [withdraw/avoidance] est souvent l'une des stratégies préférées pour mettre fin à une relation qui n'est pas très sérieuse [casual relationship] mais également à une relation intime (BAXTER, 1979, cité par LEFEBVRE, ALLEN, RASNER, GARSTAD, WILMS et PARRISH, 2019).

La stratégie du retrait [withdrawal] consiste en la réduction de la fréquence des communications ou de l'intimité sans informer le partenaire des raisons qui poussent à cela. Cela ne requiert pas de fin explicite, l'initiateur se désengage lentement et progressivement (BAXTER, 1984, cité par LEFEBVRE, ALLEN, RASNER, GARSTAD, WILMS et PARRISH, 2019). Dans la stratégie du *ghosting*, le retrait [withdrawal] est instantané, inattendu et total.

Ce que j'ai expérimenté avec Kaori est un retrait progressif : elle s'est éloignée progressivement de moi mais ne parlait jamais explicitement de rupture, même s'il devenait évident que c'était la fin. Cela rendait la situation ambiguë.

CODY apporte une autre explication intéressante. Les personnes désirant mettre fin à une relation ressentiraient moins l'obligation de se justifier lorsqu'elles ne considèrent pas cette relation comme très sérieuse (LEFEBVRE, ALLEN, RASNER, GARSTAD, WILMS et PARRISH, 2019).

³² En ce qui concerne Tamaki, l'on pourrait envisager que certains de ses petits-amis étrangers aient fini par assimiler et utiliser le concept de *tatemaie* 「建前」 : ils agiraient dans le même sens que les Japonais. Cette hypothèse est d'ailleurs d'autant plus envisageable que certains de ces étrangers ont parfois vécu plusieurs années au Japon. Il ne faut donc pas écarter cette possibilité, même si cela n'a, a priori, pas été souvent le cas.

Précisément, en rapport avec les témoignages que les Japonaises m'ont apportés, je pense réaliste d'envisager que la perception qu'elles avaient du sérieux de leurs relations respectives différait fondamentalement de celle de leurs partenaires. Ces derniers n'auraient donc eu aucun scrupule à recourir au *ghosting* dès que l'opportunité s'en est présentée.

L'après-rupture : rester amis ?

- **Kaori:** Why don't you reply to my messages? It's been 2 days now...
How are you?
- **Gilles:** What do you think? We broke up. Why would I want to talk to you?
In fact, why would you even want to talk to me anymore? I don't get it.
- **Kaori:** I understand you don't want to talk to me anymore
But I want to keep you as a friend, I still want to help you and I want you to have a great time in Japan

Dans cet échange (Kaori, *notes de terrain, Messenger*, janvier 2019), la phrase "I want to keep you as a friend" m'a, au premier abord, assez énervé. « Comment voudrait-elle qu'on reste amis après avoir rompu sans même me donner une explication ? ». Pour moi qui ai l'habitude de couper tous les liens après une rupture, de bloquer mes ex's sur tous les réseaux (ce que j'avais également fait avec Kaori, excepté sur *Facebook*, m'étant dit qu'elle ne l'utilisait de toute façon pas), il m'était impensable de même considérer le fait de rester en contact et encore plus, de rester ami avec elle.

Il faudra quelques semaines pour que je réponde à l'un de ses messages et rétablisse de la sorte le contact avec elle. Je me disais qu'après tout, je n'avais pas beaucoup d'amis japonais à Fukuoka et que je n'avais finalement pas grand-chose à perdre à répondre à ses demandes au point où j'en étais.

Ce qui m'a fait changer d'avis, résulte des conversations que j'ai eues avec d'autres personnes. Je me rappelle en particulier d'une discussion en classe avec Corentin. Il me racontait alors une dispute qu'il avait eue la veille avec Moemi, sa petite-amie.

Cherchant dans le téléphone de celle-ci des photos qu'ils avaient prises ensemble, il avait eu la désagréable surprise de trouver de nombreux clichés d'un autre homme avec Moemi. Celle-ci lui dira tout de suite qu'il s'agissait alors de son ex-petit-ami, ce qui provoquera l'énervement de Corentin. Il ne trouvait pas du tout normal de conserver des photos de son ex si l'on ne ressentait plus de sentiments pour lui. Moemi lui rétorquera qu'il s'agit d'une pratique courante au Japon. Selon elle, ces clichés renvoient à de bons moments qu'elle a passés et non aux sentiments qu'elle éprouvait ou pourrait encore avoir envers son ex-petit-ami.

En parlant un jour de cette discussion avec Haruna, elle me dit que, même si elle-même ne le faisait pas, il est assez normal au Japon d'effectivement conserver ce genre de souvenirs et même, d'entretenir une amitié parfois très forte avec son ex. Cela m'encouragea à faire de même avec Kaori.

Je qualifierai tout de même cette amitié retrouvée de « bizarre » et d'ambiguë. Finalement, nous nous voyions plus que lorsque nous étions ensemble, parlions presque autant, gardions nos habitudes et continuions à faire tout comme nous étions toujours un couple. Nous gardions néanmoins en tête que nous n'étions plus ensemble et il était évident pour nous que nos sentiments étaient maintenant devenus bien différents.

Même si je n'ai pas pu observer directement cette situation chez d'autres, Haruna me disait alors que ce n'était peut-être pas toujours la meilleure des choses à faire, mais qu'il n'était pas rare que certaines de ses amies fassent ou aient fait de même, d'autant plus si leurs sentiments avaient été très forts.

Les Japonaises de l'*English café* iront dans le même sens un jour où nous parlions de ça, ce qui semble montrer que cette volonté de rester amis, et même plus dans une certaine mesure, et de garder les bons souvenirs plutôt que les sentiments amoureux est assez commune au Japon.

Peut-être serait-ce là encore une expression du *tatemae* 「建前」 : désirer laisser une bonne impression et rester en bons termes même après une rupture ?

Confronté à la rupture de mon couple, j'ai perdu le sujet principal de mon terrain. Ayant encore presque deux mois à passer à Fukuoka, je ne pouvais pas continuer à explorer les relations de couples *gaikokujin-nihonjin* 「外国人日本人」. Tout d'abord, parce qu'il était encore assez difficile pour moi de gérer émotionnellement ce sujet et ensuite, parce que je venais de perdre l'une de mes principales sources de données.

Néanmoins, c'est à ce moment-là que j'ai vraiment commencé à me sentir à l'aise à Fukuoka. J'étais bien intégré dans ma *share house*, mon japonais était maintenant devenu assez bon pour que je puisse me débrouiller dans des sujets courants de la vie de tous les jours, je rencontrais de plus en plus de gens, je m'ouvrais davantage pour ne pas tomber dans la dépression, ...

Dès lors, cela m'a donné l'envie de m'intéresser durant le temps qu'il me restait à ces autres relations interpersonnelles et de les intégrer dans ma monographie.

Se lier d'amitié avec des Japonais

Rencontres et activités

A Fukuoka, ce ne sont pas les activités qui manquaient pour rencontrer des Japonais. J'avais deux endroits principaux pour cela.

Tout d'abord, ma *share house*. La maison accueillait à la fois des étrangers et des Japonais. L'agence qui la gérant avait pour but de promouvoir l'interculturalité à Fukuoka. Elle possédait d'ailleurs deux autres maisons-sœurs, « *sister-houses* » comme nous les appelions, ailleurs dans la ville.

Leurs techniques de marketing étaient bien ciblées dans ce sens. Elles promettaient aux étrangers un environnement dans lequel des contacts avec les Japonais étaient possibles, permettant en particulier aux étudiants d'améliorer leur maîtrise de la langue locale. Aux Japonais, c'est un espace international permettant de pratiquer l'anglais (et éventuellement d'autres langues) qui était proposé. En comparaison, les loyers payés par les locataires japonais pouvaient être jusqu'à deux fois plus élevés que les nôtres. C'était justifié par l'environnement et par des cours d'anglais qui leur étaient réservés deux fois par semaine. La *share house* se voulait donc être un point de rencontres avec des Japonais pour les étrangers, et avec des étrangers pour les Japonais.

Pour encourager ces échanges, l'agence gérant la *share house*, ou plutôt la manager de la maison, ou plutôt ses habitants, organisaient chaque mois une soirée spéciale. Pour la préparer, nous avions droit à un budget total d'environ 10 000 ¥³³ 「円」, couvrant nourriture, boissons, éventuelles décorations si une fête du mois s'y prêtait (Halloween, Noël, etc.), ...

Si ces soirées étaient en principe réservées aux habitants de la maison et à ceux de ses *sister-houses*, cela faisait déjà quelque temps que des personnes extérieures s'y joignaient. La raison principale était sans doute le taux de participation assez bas des habitants eux-mêmes. Beaucoup n'avaient tout simplement pas le temps, ou n'appréciaient pas vraiment ce genre d'événements. C'était notamment le cas de beaucoup de Japonais de la

³³ Environ 80 €

maison. Néanmoins, les personnes qui s’y joignaient finissaient bien souvent par nouer des liens entre elles, revenaient par après, participaient à l’organisation et/ou à la préparation des fêtes suivantes, ...

C’est comme cela que j’ai pu rapidement m’intégrer et finalement rencontrer et discuter avec la plupart des locataires, entre autres japonais, puisqu’il s’agissait de mon objectif principal.

Autre aspect non-négligeable, les personnes extérieures participant à ces soirées étant pour la plupart japonaises, cela m’aidera davantage dans mon enquête et ma récolte de données. Ces participants extérieurs souhaiteront davantage de festivités. Il n’était donc pas rare que nous organisions des soirées plus modestes à nos frais, à raison d’environ deux par mois, en plus de l’« officielle ».



Figure 8: Fête à la share house, décembre 2018 (photo personnelle).

J’apprendrai plus tard que ces dernières ont cessé après mon départ et celui de la plupart des personnes de mon groupe qui se chargeaient habituellement de l’organisation.

Si j’aborde ces fêtes, d’une part, c’est parce qu’elles constituaient une source importante de témoignages et autres données. Les Japonais parlent en effet beaucoup plus facilement sous l’influence de l’alcool, ou lorsqu’ils feignent de l’être. Cela leur donne une bonne excuse pour mettre leur *tatemaie* 「建前」 de côté et faire ressortir leur *honne* 「本音」). D’autre part, c’est parce

qu'il s'agissait de ma seule opportunité de rencontrer certains Japonais de la *share house*.

En effet, beaucoup étaient très peu disponibles, rentraient souvent tard ou ne sortaient même pas de leur chambre. Ainsi, la locataire japonaise qui occupait ma chambre avant moi y avait laissé un four à micro-onde. J'en ai conclu que certains amenaient le nécessaire pour être indépendants et se comportaient en véritables fantômes dont seuls les noms figuraient dans le groupe Line de la *share house*, ou dont certains passages furtifs dans les couloirs trahissaient la présence.

Dès lors, durant ces soirées, il y aura donc des locataires japonais que je ne verrai qu'une fois, d'autres que je croiserai de temps en temps et enfin, fort heureusement, certains avec qui je me lierai bien plus.

Comme autres types d'événements spéciaux, nous organisons parfois des sorties/excursions à Fukuoka et dans les environs. Au début, elles ont été proposées à l'initiative de Haruna. Originaire de la ville, elle s'était rendu compte en entendant parler les étrangers et en tentant de répondre à leurs questions qu'elle ne connaissait finalement que très peu la région.

Nous assisterons à certains événements, tel le rassemblement populaire d'Halloween au parc de Kego 「警固公園」 bordant la gare de Tenjin, ou au festival de montgolfières de « Balloon Saga » ayant lieu dans la préfecture de Saga comme son nom l'indique. Nous visiterons également certains lieux touristiques, mais les Japonais de la maison seront moins friands de ce genre de choses.

Tout cela nous permettra de nous lier et d'accumuler de nombreux souvenirs en commun. Même si certaines rencontres furent ponctuelles, d'autres seront plus durables et forgeront de belles amitiés.



Figure 9: Le parc de Kego 「警固公園」 le soir d'Halloween, 31 octobre 2018 (photographie personnelle).

Le deuxième lieu principal de rencontres avec des Japonais était tout simplement ASO, mon école de langue. L'un des arguments évoqués par l'école pour attirer les étudiants étrangers est la possibilité de rencontrer des élèves japonais ayant cours dans les bâtiments situés non loin du nôtre. Les professeurs et assistants mettent donc un point d'honneur à organiser certaines activités communes.

J'ai déjà pu aborder de manière assez détaillée l'*English café*, qui a lieu deux fois par semaine, à l'initiative de trois professeurs d'anglais. Mais il ne s'agit pas du seul événement auquel j'ai pu participer durant mes cours. Ainsi, environ une fois tous les deux mois, un « *international day* » était organisé. Tout comme l'*English café*, il s'agit de tables de conversation. L'objectif est néanmoins un peu différent puisque le but est à la fois de permettre aux étudiants japonais de parler anglais et aux étrangers de parler japonais. L'anglais étant très mal maîtrisé par chacune des deux parties, c'est le japonais qui y est plébiscité alors qu'il est proscrit lors de l'*English café*.

Malgré son nom, l'*international day* ne dure en fait que deux bonnes heures et se tient après les cours, de 15h30 jusqu'à environ 17h30. Environ deux semaines avant celui-ci, les titulaires en parlent avec leur classe respective et déposent une liste d'inscription.

Aux dires des professeurs, le succès de l'événement était habituellement limité. Durant notre semestre, le premier *international day* réunira une quarantaine de participants, nous forçant à « réquisitionner » une deuxième salle de classe pour pouvoir installer tout le monde. Le deuxième événement quant à lui verra une participation de plus d'une centaine d'élèves, du jamais vu pour les professeurs organisateurs.

C'était parfait pour faire de nombreuses rencontres mais également pour attirer de nouveaux participants à l'*English café* et y poursuivre nos conversations. D'autres événements de la même veine, plus ponctuels et plus modestes, tels que des cours communs, auront parfois lieu mais en pleine journée.

L'un des points positifs de ces rencontres et tables de conversation, c'est qu'elles m'ont permis d'avoir d'autres témoignages et données, venant de personnes ayant des profils différents.

Si dans ma *share house*, les Japonais avec qui j'étais liés avaient souvent la trentaine, à l'exception de deux étudiantes, Haruna et Tomoko, ce n'était pas le cas ici. En effet, ASO étant une « vocational school », la plupart des étudiants ont entre 18 et 21 ans ; par conséquent bien plus jeunes.

Dans un sens malheureusement défavorable à mon enquête, l'écrasante majorité des étudiants ASO que j'ai pu fréquenter étaient des jeunes filles. Cela ne favorisa pas mon souci de mixité dans la récolte de mes données et m'amena in fine à restreindre mon sujet aux couples *gaikokujin* homme 「外国人」 et *nihonjin* femme 「日本人」.

Enfin, ma rencontre avec Eriko lors de mon vol-retour de Taiwan m'ouvrira les portes de parties de *Loups-Garous*³⁴ en compagnie de Japonais de tous âges, de 8 à 64 ans. D'autres types de personnes, d'autres mentalités, l'expérience sera agréable, intéressante et enrichissante.

³⁴ Il s'agit bien ici du célèbre jeu « *Les Loups-garous de Thiercelieux* » dans sa variante japonaise et qui semble grandir de plus en plus en popularité au Japon à entendre ce que m'en disaient les autres participants.

D'une façon générale, ce ne seront pas les occasions de rencontre qui manqueront lors de mon enquête. J'en aurai d'ailleurs énormément ponctuellement avec des personnes dont je n'entendrai plus jamais parler et dont je ne connais d'ailleurs même pas le nom. Toutes les opportunités seront bonnes à saisir, même si souvent difficiles du point de vue de la langue : personnes âgées m'abordant dans les transports en commun, baristas lançant la discussion ou m'invitant à venir leur parler en laissant un message sur mon gobelet ou encore vendeuse de chocolats Léonidas à la Saint-Valentin...

Je n'ai généralement jamais eu de problèmes à me faire aborder, ce qui peut contraster avec le discours de beaucoup d'étrangers de la bouche desquels j'ai souvent entendu : « les Japonais sont très timides ; ils ne nous parlent jamais, ne nous abordent jamais... ».

Les Japonais diront souvent d'eux-mêmes qu'ils sont timides. J'envisage trois raisons expliquant cette (pseudo-) timidité. La première est le *tatemaie* 「建前」. Ayant toujours appris à faire bonne figure, n'est-ce pas d'autant plus important de bien se comporter face à un étranger ?

La deuxième est la maîtrise de la langue. Comment aborder quelqu'un qui n'est pas japonais lorsque l'on ne maîtrise pas du tout (ou lorsque l'on croit ne pas maîtriser) l'anglais ? Parlez donc japonais et vous vous rendrez compte qu'ils ont souvent beaucoup de choses à dire et de questions à vous poser.

La troisième est la véritable timidité comme trait de caractère. Après tout, les personnes timides existent, mais je ne pense pas que cela soit forcément plus nombreuses au Japon qu'ailleurs. Les Japonais semblent plus souvent bridés par le *tatemaie* 「建前」 que vraiment timides.

La difficulté de créer un lien durable

S'il n'a pas été très difficile pour moi de faire des rencontres, en revanche, il a été beaucoup plus ardu de me lier durablement.

Initier la relation

Après quelques dizaines de minutes de discussion avec un ou une Japonais(e), arrive presque systématiquement la question : « est-ce que tu as *Line* ou *Instagram* ? ».

Si au premier abord, j'ai souvent pensé que cette question était posée dans le but de poursuivre la relation par après, il semble n'en être rien. Un peu comme si l'on échangeait des cartes de visites, se donner nos *Line* et/ou *Instagram* ne servirait en fait qu'à avoir les coordonnées de l'autre « au cas où ».

Il ne faut pas y voir une quelconque marque d'affection, ni s'attendre à recevoir des nouvelles de l'autre puisque cela n'arrivera quasiment jamais.

Certains de mes camarades de classe français me disaient d'ailleurs que, selon eux, si les étudiants japonais demandent nos *Instagram*, c'est seulement pour accroître le nombre de leurs followers. On se retrouve avec une kyrielle de fantômes que l'on a rencontrés qu'une fois ou deux et avec qui on n'a jamais échangé un seul message.

J'ai eu le même type d'expérience avec des Chinois, des Taiwanais et des Coréens. Je n'en tirerai pas de conclusion les concernant.

En revanche, pour ce qui est des Japonais, ce phénomène pourrait relever du peu d'enthousiasme qui leur est prêté à conclure de nouvelles amitiés (KUDO et SIMKIN, 2003).

Le concept d'amitié au Japon

Pour chercher à comprendre, il faut tout d'abord analyser le concept d'amitié au Japon. WRIGHT définit l'amitié comme: "a relationship involving voluntary interdependence in which the individuals respond to one another personalistically" (WRIGHT, cité par CHEN et NAKAZAWA, 2009, p. 79).

Ce concept est bien entendu culturellement construit (KUDO et SIMKIN, 2003). J'ajoute que cette relation doit avoir un caractère positif, une notion

d'affection, comme suggère le *Larousse* ³⁵. Mais cette volonté découle-t-elle d'un excès d'ethnocentrisme ? Je constate que le concept d'amitié et ceux qui en découlent sont directement influencés notamment par la culture et la langue. Qu'en est-il en japonais ?

En japonais, deux mots peuvent être avancés pour désigner les amis. Le premier est *tomodachi* 「友達」, celui que l'on entend le plus et le seul que je connaissais avant de m'y intéresser. Il est souvent traduit par « friend » en anglais ou « ami » en français. Aucun autre mot ne semble donc a priori nécessaire. Mais en réalité, pour la plupart des Japonais, ce concept est souvent très général.

Certains l'utiliseront à la fois pour désigner des personnes proches ou d'autres qu'ils connaissent à peine ; un large éventail donc. Pour d'autres, le terme ne sera jamais approprié pour désigner des amis proches. *Tomodachi* 「友達」 est donc un terme pouvant, en fonction de chacun, couvrir une réalité de relations allant de vagues connaissances jusqu'aux meilleurs amis (2003). Il y a donc une ambiguïté lorsqu'on traduit *tomodachi* 「友達」 par exemple par l'anglais « friend ».

Il existe de nombreux modificateurs qui peuvent être utilisés en japonais pour distinguer différents niveaux de proximité. Ainsi: “By putting certain modifiers in front of *tomodachi*, it is possible to indicate different levels of intimacy in friendships: ‘hutsuu no tomodachi (ordinary friends)’, ‘naka iitomodachi (close friends)’, and ‘hontooni naka ii tomodachi (really close friends)’.” (ASUKA cite par KUDO et SIMKIN, 2003, p. 96).³⁶

³⁵ Sentiment d'affection entre deux personnes ; attachement, sympathie qu'une personne témoigne à une autre (voir <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/amiti%C3%A9/2916?q=amiti%C3%A9#2912>) (consulté le 25 mars 2020).

³⁶ Un article de *Japan Today*, journal japonais destiné aux étrangers, donne d'autres formulations témoignant de la plus ou moins grande proximité que le concept de *tomodachi* 「友達」 peut couvrir Voir <https://japantoday.com/category/features/lifestyle/japanese-women-categorize-male-friends-by-levels-of-intimacy-from-hugging-to-bathing> (consulté le 18 octobre 2019)

Le deuxième mot est *shinyuu* 「親友」 et, selon KUDO et SIMKIN, il est utilisé pour désigner les amis proches et les meilleurs amis (KUDO et SIMKIN, 2003) tellement intimes que beaucoup de Japonais estiment n'en avoir que deux ou trois. En tant qu'étranger, il sera extrêmement difficile d'en faire partie, d'autant que les différences culturelles vont jouer un grand rôle dans la formation même de l'amitié. (CHEN et NAKAZAWA, 2009).

Conditions du maintien des relations amicales

Selon CHEN et NAKAZAWA, on peut distinguer trois éléments dans la formation et le maintien des amitiés. Tout d'abord, la fréquence des contacts, ensuite, la similarité et enfin, l'auto-divulgence [self-disclosure] (2009).

La fréquence des contacts présuppose à la fois l'existence d'une proximité³⁷ et de réseaux partagés.

Pour KUDO et SIMKIN, les contacts doivent être maintenus après la première rencontre (2003). C'est peut-être là que réside la première erreur des étrangers au Japon qui s'attendent à ce que leur connaissance japonaise prenne l'initiative du premier message. C'est peu probable au vu du peu d'enthousiasme qui leur est prêté à conclure de nouvelles amitiés (KUDO et SIMKIN, 2003).

Une fois la relation d'amitié établie, il faut disposer de temps pour maintenir une certaine fréquence dans les échanges. Les obligations respectives des Japonais et celles des étrangers n'étant souvent pas les mêmes, en particulier dans mon cas comme étudiant, la fréquence des contacts peut s'en ressentir. Ainsi, certains Japonais de ma *share house* travaillant par exemple jusque tard le soir resteront pour moi de parfaits inconnus.

Une condition à l'établissement et au maintien d'une relation d'amitié est qu'il existe une ou des similarités dans le chef des acteurs : similarité de sujets d'intérêt (hobbies, musique, clubs sportifs, réseau professionnel, ...), de valeurs, d'âge, ... Je vais m'étendre plus particulièrement sur la similarité d'âge parce qu'elle en induit ou a contrario en empêche d'autres.

³⁷ Au sens large, physique ou non (via internet par exemple).

Lors de mon terrain à Fukuoka, j'ai pour la première fois été confronté à une différence que je sentais générationnelle. Dans mon école, la plupart des élèves, même étrangers, venaient directement des secondaires. Dès lors, leurs âges tournaient souvent autour de 20 ans. La différence ne paraît pas énorme dans l'absolu mais, étant âgé de 23 ans à l'époque, j'étais l'un des étudiants les plus âgé. Et je le ressentais.

Je me rendais compte à quel point nos valeurs étaient différentes, nos références culturelles, ...³⁸, même nos façons de communiquer : Line habituellement pour les Japonais de mon âge et les plus âgés, Instagram presque exclusivement pour les moins de 21 ans. Dans l'optique de communiquer avec ces derniers, j'ai d'ailleurs ouvert un compte Instagram. C'est sans doute pour ces diverses raisons que je n'ai jamais réussi à vraiment me lier avec les autres élèves. Haruna est la seule Japonaise dans cette tranche d'âges avec qui j'ai vraiment pu me lier. Mais je la considère comme une exception puisqu'elle vivait dans la même maison que moi et qu'elle était constamment au contact de personnes plus âgées qu'elle.

Je me suis aperçu au fur et à mesure que je m'entendais mieux et me liais beaucoup plus facilement avec des Japonais plus âgés que moi. Nos similarités étaient bien plus fréquentes, nos conversations plus profondes, ... Sur base de ces échanges culturels, ils me croyaient fréquemment plus âgé que je ne le suis réellement. Cela venait s'ajouter au fait que les Japonais ont déjà tendance à surestimer l'âge des *gaikokujin* 「外国人」. Quand ils prenaient conscience de mon âge réel, cela pouvait poser problème, en particulier pour les Japonaises, au point que l'ambiance de la conversation en était affectée.

Par rapport aux jeunes, les différences provenant de l'âge m'ont fait prendre conscience pour la première fois que les concepts de *générations Y* (ou *millenials*) et *Z** étaient bien plus que des rumeurs.

³⁸ Bien évidemment, ce n'était pas seulement dû à l'âge.

Pour l'anecdote, à l'école, j'avais souvent l'impression d'être un *ojisan* 「おじさん」 comme disent les Japonais, d'autant plus que mes camarades de classe avaient souvent du mal à laisser tomber la particule *san* 「さん」 qu'ils associaient à mon nom (Jiru 「ジル」).³⁹

Les Japonais plus jeunes avaient souvent des sujets de conversations que je ne connaissais que très peu, même si certains se montreront parfois très intéressés par des thèmes plus anciens que je maîtrisais mieux.

Je vais d'ailleurs en profiter pour aborder un événement, ou une ambiance qui marquera longtemps mon terrain : la Queen-mania qui s'est emparée du Japon, et pour longtemps.

En novembre 2018, le biopic sur Freddie Mercury, *Bohemian Rhapsody*, sort dans les salles de cinéma japonaises. Peut-être plus qu'ailleurs, le succès du film est fulgurant. Partout, on entend du Queen ; les *Tower Records** aménagent des rayons entiers pour y vendre les albums et DVDs du groupe ; les artistes japonais font souvent des références à celui-ci sous une forme ou une autre, ... et plus que tout, les jeunes adorent.

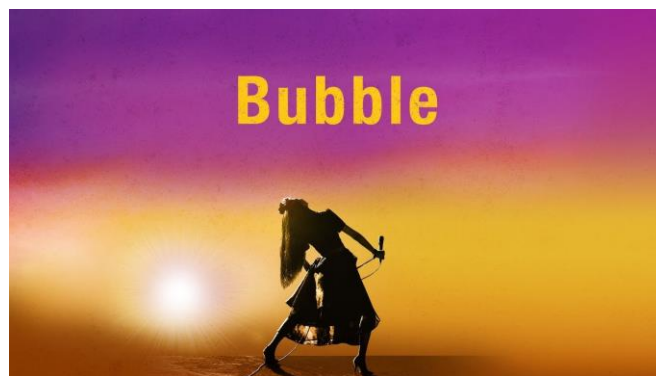


Figure 10: Exemple de référence. Miniature de la vidéo de la chanson "Bubble" du groupe Band-Maid. Cette image est en fait la copie exacte de la jaquette du film "Bohemian Rhapsody" et le clip s'inspire également amplement de passages de celui-ci, 15 jan

³⁹ Entendre mes camarades de classe commencer à m'appeler « Jirumon » 「ジルモン」 sera d'ailleurs une sorte de soulagement pour moi puisque la particule *san* 「さん」 ne me plaisait pas vraiment, du moins dans ce contexte. Elle me faisait me sentir plus vieux ou avec un statut supérieur.

Je m'en rendrai compte en particulier lors de nos réunions de l'*English café*, où ce sera pendant plusieurs semaines l'un des sujets principaux de conversation. Assez bizarrement pour moi, et à en entendre les professeurs d'anglais, Queen semble avoir eu un succès plus limité au Japon qu'ailleurs lorsque Mercury était toujours en vie et beaucoup iront jusqu'à oublier le groupe.

Ceci semble assez étonnant lorsque l'on voit les différents albums et DVD live du groupe enregistrés dans le pays. Ian me dira même que, lorsqu'il est allé voir le film avec sa famille, son épouse japonaise s'étonnait à chaque chanson jouée dans le film : « What ?! That's a Queen's song ?! ». Il rajoutera d'ailleurs que son fils ne fait plus que passer le concert du groupe au *Live Aid* en boucle, pour son plus grand plaisir.

Si l'intemporalité des succès de Queen n'est pas la question ici, ce qui m'a étonné est l'attrait des jeunes pour le groupe et la redécouverte de celui-ci. « Vous n'arrivez pas à trouver un sujet pour parler à la génération Z japonaise ? Parlez-leur de Queen ! ». Mais mis à part cela, les conversations resteront toujours assez difficiles pour moi, et la création de liens également, tant la différence générationnelle se fera sentir. Avoir un âge similaire rendrait donc l'amitié plus facile puisque les intérêts sont a priori souvent les mêmes (KUDO et SIMKIN, 2003), mais c'est à nuancer tout de même.

L'auto-divulgence [self-disclosure] est également un élément important puisqu'elle reflète la proximité dans l'amitié (2003). Ce concept réfère habituellement au « processus de faire connaître son soi aux autres personnes » (JOURARD et LASAKOW, 1958, cités par CHEN et NAKAZAWA, 2009). C'est ce qui va directement influencer le type de relation entretenue, d'étranger à ami et même plus. Parmi les variables influençant le processus d'auto-divulgence [self-disclosure], je citerai le genre, la réciprocité, l'affection, la confiance, ou encore, les sollicitations pour plus d'ouverture (CHEN et NAKAZAWA, 2009).

Le concept d'auto-divulgence [self-disclosure] s'exprime différemment en fonction des pays et cultures (2009). Ainsi, GUDYKUNST et NISHIDA ont pu remarquer que les sujets de conversation pouvaient varier. Leurs études ont

pu montrer que, si les Américains se concentraient plutôt sur des sujets concernant la famille, l'amour et les émotions, les Japonais quant à eux avaient plutôt tendance à se concentrer sur les hobbies, l'école/le travail, des informations biographiques, la religion et l'argent (GUDYKUNST et NISHIDA, 1983, cités par CHEN et NAKAZAWA, 2009).

Évoquer cela me rappelle l'une de mes premières participations à l'English café, où une discussion avait commencé à peu près comme ceci :

- Jason: "Ok, so today, we have Gilles! He's from Belgium! So let's do a round table. You (= les étudiantes japonaises présentes à notre table) will simply say your name and ask him a question."
- Première fille: "Hello, my name is Hina. Do you have a girlfriend?"

Je recrache presque mon thé, surpris par cette question à laquelle je ne m'attendais absolument pas (il y avait tellement d'autres possibilités). Jason me dit comprendre mon étonnement. Selon lui, les Japonaises de cet âge auraient souvent tendance à poser cette question avant tout autre.

Ce comportement semble contredire en partie les observations faites par GUDYKUNST et NISHIDA. Peut-être est-ce dû à un changement de génération. Leurs études sont assez anciennes après tout. Mais j'ai tout de même pu observer qu'elles semblent rester assez correctes dans l'ensemble, en particulier à propos des personnes plus âgées que moi.

Les sujets habituellement abordés par les Japonais semblent donc généralement plus superficiels (CHEN et NAKAZAWA, 2009).

Toujours en matière d'auto-divulgateur, KUDO et SIMKIN observent que les Japonais évitent généralement de dire leurs pensées et d'exprimer leurs sentiments, adoptant une posture défensive. Ils sont en outre souvent passifs dans la communication (2003).

Tout cela est, selon moi, une nouvelle manifestation du *tatemae* 「建前」 qui freine l'auto-divulgence [self-disclosure], l'ouverture du *honne* 「本音」.

J'émet l'hypothèse que cela constitue l'obstacle principal à la création et à l'entretien de liens d'amitié durables avec un Japonais.

Stéréotypes et attirance pour les étrangers

Idées préconçues

Influence du tatemae 「建前」 ?

Un soir, alors que je préparais mon repas dans la cuisine de la share house, Ross arrive et nous interpelle :

“Hey! Guess what! I just bought a car this afternoon!”

Tous intrigués, nous nous rassemblons autour d'une table et il commence alors à nous montrer les photos de la voiture qu'il venait d'acheter. Il s'agissait d'une petite Suzuki bleue-ciel, d'une dizaine d'année, d'un modèle m'étant inconnu et dont je n'ai pas noté le nom, mais probablement seulement vendu en Asie. Ross était assez content de sa trouvaille qu'il avait obtenue pour la somme très modique de 55 000円⁴⁰. La raison ? Le propriétaire, un Vietnamien rentrant bientôt dans son pays d'origine, cherchait à la vendre au plus vite mais éprouvait de grandes difficultés à trouver un acheteur. Le véhicule ayant une boîte de transmission manuelle, chose assez rare au Japon, personne d'autre que Ross ne s'était montré intéressé. Matt intervint alors pour demander:

“That's sweet! But do you already have an insurance? That's sometimes hard to obtain!”

A quoi Ross répondit :

“Yeah, the guy told me it could be tricky, but that's also why he sold it to me at that price. I'll go to an insurance office in Hakata with Tomoko in 2 days to ask for a contract.”

⁴⁰ A peu près 450€.

Quelques jours plus tard, revenant de l'école, voyant la Suzuki bleue garée devant la share house et croisant justement Ross, je lui demande s'il a pu obtenir son assurance. Il me dit clairement que non. Il me raconte s'être rendu la veille dans les bureaux d'une compagnie d'assurance située à Hakata, avec Tomoko, l'une de nos colocataires japonaises. Ross ne parlant pas japonais, elle l'accompagnait pour servir de traductrice. Mais une fois dans les bureaux, le personnel a tout simplement refusé de s'occuper de Ross. Comme il se montrait de plus en plus insistant, une employée avait fini par lui expliquer que, n'étant pas Japonais, la compagnie refuserait de l'assurer.

Nous, étrangers, nous avons tous entendu ce genre d'histoires ou des rumeurs de situations similaires mais, pour Ross, c'est la première fois que cela lui arrivait. En creusant un peu avec l'aide de Tomoko, ils se rendirent compte que le problème n'était pas tant que Ross soit un étranger mais bien qu'il ne parle pas japonais. Le personnel de l'agence ne maîtrisant pas, ou très peu l'anglais (comme c'est souvent le cas au Japon) et les différents contrats n'étant disponibles qu'en japonais, aucun employé ne voulait s'occuper de son « cas ».

Malgré l'insistance de Ross, ayant justement fait appel à Tomoko en prévision de ce genre de problème, il repartira de l'agence sans assurance.

Un tel cas semble assez commun au Japon bien que ce soit le seul qui m'ait été directement rapporté. Il est très aisé de trouver des témoignages similaires sur internet. Que ce soit pour souscrire à une assurance ou encore signer un bail de location, beaucoup d'étrangers semblent confrontés à des refus parce qu'ils ne sont pas Japonais et ce, même s'ils maîtrisent la langue⁴¹.

Je me souviens d'ailleurs d'un poster affiché dans les couloirs de mon école incitant à contacter un service public d'aide dans le cas où l'on estimerait être victime d'une injustice sur base de notre origine.⁴² Les autorités sont donc conscientes des problèmes potentiels.

⁴¹ Beaucoup de gaikokujin 「外国人」 préfèrent des agences et services dits « foreigners friendly » pour éviter de tels problèmes.

⁴² Je n'ai malheureusement pas pensé à prendre de photo de celui-ci.

On pourrait voir dans ces difficultés une forme de racisme, mais mon hypothèse explicative se veut plus modérée. Je pense que le *tatemaie* 「建前」 est une nouvelle fois la clé.

En effet, les différents employés ne sont probablement pas racistes ou xénophobes, mais ils ne se sentent tout simplement pas assez compétents pour prendre en charge les étrangers. De nombreux problèmes pourraient en effet survenir, la personne *gaikokujin* 「外国人」 ne comprenant pas les instructions, le contrat, les conditions, ... Un préjudice dont elle serait victime pourrait, en retour, porter atteinte à la réputation de la compagnie.

Le *tatemaie* 「建前」 servant dans ce cas à préserver l'image de l'entreprise et, accessoirement de se protéger lui-même, il sera plus simple pour un employé de tout simplement refuser de servir les étrangers.

Fort de cette quasi certitude, je reviens au cas de Ross pour en éviter la conclusion heureuse. Il était convaincu que les employés avaient juste peur de mal faire, qu'il s'agissait d'une discrimination involontaire. Il finira d'ailleurs par souscrire un contrat d'assurance en se rendant une semaine plus tard dans cette même agence, en compagnie de Haruna cette fois.

« You know, Tomoko is pretty shy so she couldn't say anything to what the employees were saying... But you know how Haruna is... at the moment they told her the company didn't agree to assure me, she started to scream on them and they quickly agreed to let me sign! »

J'aurais payé pour voir cette jeune Japonaise de 21 ans, haute d'1m60, crier en japonais sur les employés de l'agence (chose qui doit probablement être extrêmement rare), probablement beaucoup plus âgés qu'elle. Cela devait être est très « drôle ».

Freins au multiculturalisme

Historiquement, le pays a été très longtemps isolé du reste du monde, géographiquement puisqu'il est constitué d'îles, mais également politiquement.

Il faudra attendre 1868 et le début de l'ère Meiji pour que le Japon ouvre ses frontières aux influences étrangères (SOUYRI, 2016).

S'étant ouvert tardivement au reste du monde, beaucoup d'idées fausses concernant l'« identité japonaise » restent bien ancrées aussi bien à l'étranger que dans les esprits de la population de l'archipel nippon.

Ainsi, il existerait chez certains Japonais le mythe de la mono-ethnie et une forte réticence à l'évolution vers une société multiculturelle. Je cite KONDO: "In Japan, there are people who avert their eyes from the multicultural reality of Japan, and insist on a 'monoracial/ethnic' myth of Japan. These people delay social change towards multicultural society in the era of globalization." (KONDO, 2001, cité par MORI WANT, 2013).

Cette réticence se traduit même dans les politiques menées depuis de nombreuses années par certains partis traditionnels. Elles ne favorisent pas les changements et l'ouverture d'esprit des Japonais au monde. Plus grave encore, et même si le gouvernement se voit forcé de faire lentement évoluer les choses, il y a encore des manquements, par exemple en matière de droit des étrangers (MORI WANT, 2013).

J'ai constaté personnellement un relatif manque d'intérêt dans le chef des Japonais à s'intéresser activement à la découverte du monde ou encore, et c'est significatif, à l'apprentissage des langues. En témoigne la faible proportion de Japonais parlant anglais. Je me réjouis cependant de certains signes d'amélioration⁴³.

Dans une même vision optimiste, j'ai relevé des contre-exemples de Japonais pour qui le mythe de la mono-ethnicité ne présente aucun intérêt, bien au contraire.

Ainsi, lors d'un passage à Hokkaido, préfecture située tout au Nord du Japon, j'ai pu observer de nombreuses expositions sur l'ethnie locale des *Ainu** 「アイヌ」.

Tamaki, avec qui j'ai entretenu des contacts réguliers et dont la mère est originaire d'Okinawa, me disait être issue d'une ethnie différente de celle des

⁴³ Un article titrait récemment : « Les Japonaises entre 20 et 24 ans sont celles qui partent le plus en voyage ». Y aurait-il un changement dans les mentalités ? Voir : <https://www.nippon.com/fr/japan-data/h00563/> (consulté le 28 décembre 2019).

Japonais venant des îles principales. Elle considérait clairement ce métissage comme une marque de fierté.

Exemples vécus de stéréotypes

La méconnaissance du monde et d'autres cultures se traduit parfois par des représentations préconçues, des stéréotypes et préjugés envers les étrangers et que l'on découvre parfois avec stupéfaction.

Je me rappelle particulièrement d'une conversation à l'école lors d'un *international day*. Nous sommes trois francophones (deux Français et moi) et deux Japonaises se trouvent à notre table. Dans la conversation, l'une d'entre elles demande très sérieusement :

« Est-ce que c'est vrai que les Français ne se lavent pas ? Ou très rarement ? Et que donc ils ne sentent pas bon ? »

En tant que belge, je suis écroulé de rire, d'autant plus en voyant la tête de mes camarades, visiblement très vexés par cette question. Abasourdis, ils n'en comprennent pas la raison. Je me rappelle alors une rumeur que j'avais découverte dans plusieurs vidéos sur les stéréotypes que les Japonais entretiennent envers certains étrangers :

« Je ne pensais pas que certaines personnes y croyaient vraiment mais apparemment si. De ce que j'ai entendu, c'est à cause du parfum qui est célèbre en France. »

Guillaume, l'un des Français, demande alors s'il y a effectivement un lien avec cela, à quoi les deux étudiantes répondent par l'affirmative. Selon elles, si le parfum français est si connu, c'est parce que les Français en mettent beaucoup. Et pourquoi en utiliseraient-ils énormément si ce n'est pour masquer leur puanteur ? Et pourquoi puent-ils ? Parce qu'ils ne se lavent pas !

Même si cela a pu être vrai à une époque, c'est un exemple de stéréotype qui semble rester collés aux Français et pas seulement au Japon.

Ce n'est qu'un exemple mais il est particulièrement caricatural. Il démontre la réelle influence que peut avoir un stéréotype très surprenant dans la manière de traiter un étranger au Japon.

En tant que Belge je n'ai pas souffert de stéréotypes si ce n'est, pour l'anecdote amusante, la référence fréquente au chocolat, aux gaufres et à la bière et parfois même, au match de football Belgique-Japon à la coupe du monde de 2018, devenu mythique.

Un stéréotype qui colle à la peau des *gaikokujin* 「外国人」 au Japon est celui que je qualifierai du « touriste » : « Il ne parle pas japonais, le lit encore moins et maîtrise l'anglais parce que... ». Parce que ? Probablement sans doute parce que les Japonais sont habitués à voir des Américains depuis la fin de la Seconde Guerre Mondiale.

Mais ce stéréotype est bien ancré dans la tête des Japonais et on le rencontre souvent lorsque l'on est étranger. L'exemple le plus courant que j'ai pu expérimenter est sans doute lorsque j'allais manger au restaurant. En général, le serveur me tendait directement un menu en anglais souvent approximatif. Pourtant, rien ne laissait présager que je ne parle pas japonais, mais rien non plus ne montrait ma maîtrise de l'anglais.

En fait, je parle anglais, mais je me débrouille assez en japonais que pour pouvoir commander ! D'ailleurs, j'utilise constamment les cartes en japonais, souvent bien plus claires que celles en anglais, en partie ou en totalité écrites par le service de traduction de Google. Et ce scénario m'arrive presque à chaque fois, même lorsque je suis accompagné d'un ou plusieurs Japonais.

J'ai vécu fréquemment d'autres exemples dans les fast-foods. Il n'était pas rare que l'on se rende avec mes camarades de classe dans l'une de ces nombreuses chaînes de restauration rapide. Quelques fois, nous avons vécu une situation ubuesque : nous nous rendons au comptoir chacun à notre tour pour commander. Les asiatiques de notre groupe commandent en japonais et les travailleurs leur répondent en japonais. Nous allons faire de même mais ces derniers nous répondent en... anglais, ou en ce qui y ressemble.

Il ne s'agit pas d'un problème de compréhension puisqu'on ne nous demande jamais de répéter et que nous obtenons toujours ce que nous avons demandé. Mais malgré le fait que nous continuons en japonais, eux insistent toujours

sur l'anglais. Nos commandes se font donc de manière assez étrange, les clients étrangers parlant japonais et les serveurs japonais parlant anglais !

Différents Japonais à qui j'ai raconté ces situations m'avanceront que, les *gaikokujin* 「外国人」 n'étant pas communs, les employés en profitaient peut-être pour pratiquer leur anglais. Cela n'explique pourtant pas pourquoi nos camarades asiatiques non-Japonais n'avaient pas droit au même traitement. A moins que ceux-ci soient eux-mêmes victimes du stéréotype, qui cette fois faisait supposer qu'ils ne pratiquaient pas l'anglais ?

Quelle que soit l'explication, ces situations sont communes dans les relations entre *nihonjin* 「日本人」 et *gaikokujin* 「外国人」 au sens large. Je pourrais en évoquer des dizaines d'autres. Je me contenterai de renvoyer vers un sketch⁴⁴ mettant très bien en scène ce à quoi il est possible d'être confronté.

Malheureusement, les situations provoquées par les stéréotypes ne sont pas toujours amusantes.

Ayant un jour décidé de partir en excursion avec certaines personnes de la *sharehouse*, nous arrivons à la gare de Sasaguri 「篠栗」. Cette petite ville, presque un village, de la préfecture de Fukuoka est connue pour son temple et son Bouddha géant en bronze, représenté couché. A peine sortis du train Cecilia, une Italienne de notre groupe, nous interpelle :

“Huh guys, have you seen that?”

Nous voilà accueillis par un grand panneau disposé à la sortie de la gare comportant une série de règles et d'interdictions écrites en neuf langues différentes.

⁴⁴ Voir: <https://www.youtube.com/watch?v=oLt5qSm9U80> (consulté le 31 mars 2020)

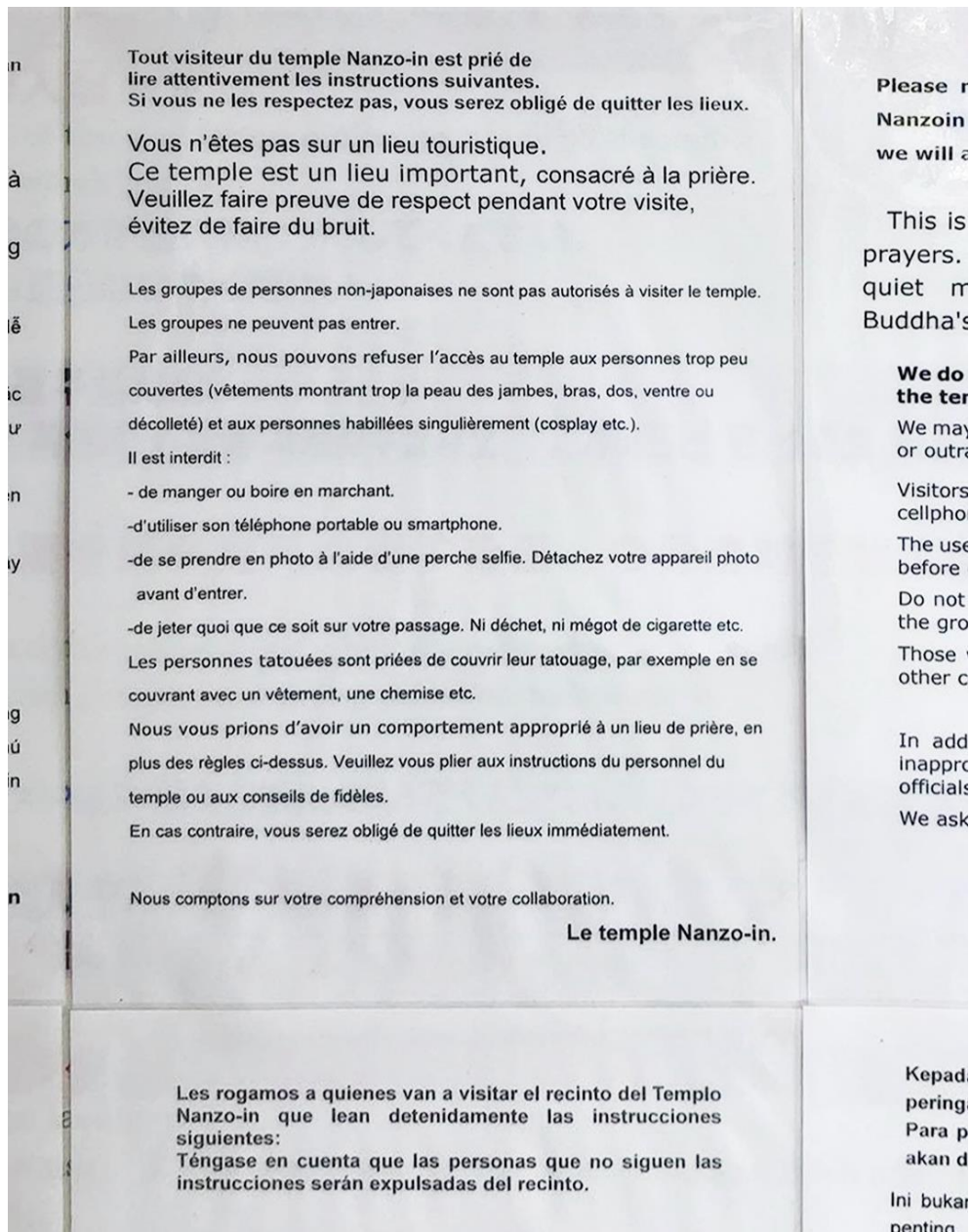


Figure 11: Panneau présent à la sortie de la gare de Sasaguri 「篠栗」, 14 octobre 2019, (photographie personnelle).

Peter répond alors : “Yeah but it says here only large groups of foreigners aren’t allowed, ten people are probably okay”

Cecilia: “I don’t know, here in Italian it just says “groups”, so it means all groups”

Moi: “Yeah, same in French”

Neko, une Chinoise nous ayant exceptionnellement rejoints pour notre sortie :
 “Same in Chinese”

Nous hésitons à continuer notre route vers le temple. Devons-nous braver cet interdit que nous trouvons unanimement stupide et xénophobe ?

Haruna s'interpose alors :

“Guys, it took us almost an hour to get here, I don't care what is written here, just let's go to the temple. There's probably nobody there anyway and if they say something, let's just say we aren't together.”

Nous voilà donc partis pour le temple de Nanzo-in 「南蔵院」 dans lequel nous passerons quelques heures. Ne croisant quasiment personne, nous nous permettons même quelques photos de groupe, à la fois comme souvenir de notre escapade mais surtout comme pied-de-nez à ce règlement.



Figure 12 : Bouddha de Nanzo-in, octobre 2018 (photo personnelle).

Je pense qu'il y a une autre explication plausible à cette interdiction. Ont-ils eu des problèmes par le passé avec des étrangers ? J'ose espérer qu'ils pourraient justifier cette xénophobie. Mais dans tous les cas, une vision négative du *gaikokujin* 「外国人」 semble bel et bien exister.

Fétichisme à l'égard de l'étranger

Dans un tout autre domaine, l'évocation d'une vision négative de l'étranger me renvoie vers ce que Kaori m'avait dit au tout début de notre relation, presque un an auparavant. « Les étrangers sont des playboys ».

Plus que chez nous, le mot *playboy* 「プレイボーイ」 a, en japonais, une signification très négative. Il désigne des hommes jouant littéralement avec

les filles et leurs sentiments dans le seul but d'avoir une relation sexuelle. Comme je l'ai déjà évoqué, il s'agit d'une réputation très ancrée et tenace qui colle aux hommes *gaikokujin* 「外国人」.

J'ai identifié qu'il existe un véritable fétichisme au Japon à l'égard des étrangers. J'aborderai trois concepts s'y rapportant.

L'image du gaikokujin 「外国人」

Lorsque je regarde la télévision japonaise ou que j'observe les différentes affiches publicitaires en rue, ..., je ne peux m'empêcher de remarquer à quel point les étrangers, et en particulier les *gaikokujin* 「外国人」 au sens strict développé dans ce travail, sont surreprésentés.

KELSKY mentionne d'ailleurs en 2001 qu'environ 30% des publicités japonaises contiennent au moins un *gaikokujin* 「外国人」 (2001). J'ai même l'impression que c'est encore plus fréquent de nos jours. De par la fréquence de telles représentations, on pourrait imaginer le Japon beaucoup plus multiethnique et multiculturel qu'il ne l'est réellement.

Je me rappelle avoir interpellé Kaori à ce sujet, à la vision d'une énième affiche pour une marque de produits de beauté, probablement le type de publicité dans lesquelles ces *gaikokujin* 「外国人」 figurent le plus dans le pays. Elle m'avait répondu sans hésitation :

“Because Westerners are so beautiful! Every Japanese wants to be like them! That's also why we color our hair and sometimes put [colored] contact lenses on”.

Cette attitude semble en effet assez commune. L'un des compliments que je reçois le plus de Japonaises est d'ailleurs : « J'adore tes yeux ! Ils sont si grands ! », confirmant selon moi au moins une attirance pour les étrangers.

Je me demande si cet attrait a toujours été présent ou s'il fut créé de toute pièce par les techniques de marketing bien rodées des marques occidentales, surreprésentant les *gaikokujin* 「外国人」 dans les médias japonais. Qui,

« de l'œuf ou de la poule », vient en premier ? Ce n'est pas la question. Je m'intéresse plutôt aux conséquences de cette surreprésentation.

Selon moi, elle a eu pour effet de créer un véritable fétichisme autour des étrangers. En effet, les *gaikokujin* 「外国人」 tels que définis dans ce travail, sont devenus un canon de beauté au Japon et dans beaucoup d'autres pays (KELSKY, 2001), d'autant plus qu'ils sont encore rares sur le territoire nippon.

Or, ce qui est rare et difficile à obtenir est d'autant plus désiré. NAKAMURA Eriko ira même jusqu'à affirmer dans son livre-témoignage qu'épouser un étranger est l'un des rêves absolus de chaque Japonaise ou presque (2012).

Gaijin hunters 「外人ハンター」 et *Yellow cabs*

C'est dans cette veine que l'on voit apparaître dans les années '80 des petits groupes de jeunes Japonaises célibataires, parcourant certains quartiers connus pour leur concentration en étrangers, à la recherche d'une aventure avec un *gaijin*⁴⁵ 「外人」 (KELSKY, 2001)⁴⁶.

De nos jours, ces personnes sont souvent appelées *gaijin hunters* 「外人ハンター」, littéralement « chasseurs d'étrangers ». Ce terme est connu de tous au Japon et bien souvent en dehors par tout qui s'intéresse un tant soit peu à ce pays.

Si théoriquement parlant, cette appellation pourrait s'appliquer autant à des hommes qu'à des femmes, force est de constater que celles-ci sembleraient a priori représenter la grande majorité des *gaijin hunters* 「外人ハンター」, donnant souvent une image féminine à cet attribut. En effet, s'il semble que les Japonaises éprouveraient presque toutes un minimum d'intérêt pour les

⁴⁵ A noter que j'utilise expressément le terme *gaijin* 「外人」 et non *gaikokujin* 「外国人」 comme j'ai pu le faire dans le reste de cette monographie, pour sa connotation péjorative. Elle rend bien compte de la vision des Japonais sur le sujet. Ils l'utilisent habituellement dans ce contexte.

⁴⁶ KELSKY demeure une référence indiscutable dans ce domaine même si ses travaux datent quelque peu. Je n'ai pas trouvé de travaux plus récents d'une ampleur comparable aux siens qui constituent souvent une source pour les articles plus récents.

étrangers, ce ne serait pas le cas des Japonais qui, eux, auraient plutôt tendance à les éviter (2001).

Cela fait écho à ce que m'avait dit un employé à la réception d'un hôtel de Tokyo où j'ai logé. Ayant rencontré Hong Hyun, un Coréen et s'agissant de ma dernière nuit au Japon, nous avons décidé de fêter cela en nous rendant dans un club de la capitale. Nous avons donc demandé à l'employé où il aimait sortir. Il nous avait répondu que s'il aimait aller à Roppongi étant plus jeune, ce n'était plus le cas depuis quelques années. Roppongi étant l'un des quartiers nocturnes de Tokyo les plus réputés pour sa concentration d'étrangers, les filles qui s'y rendent n'ont d'yeux selon lui que pour ceux-ci. Il en était donc arrivé à éviter de s'y rendre.

Mais pourquoi y aurait-il plus de *gaijin hunters* 「外人ハンター」 femmes que hommes ? Selon les données et témoignages récoltés par KELSKY, ces derniers semblent avoir un plus grand problème à fréquenter d'autres ethnies que les Japonaises (2001).

Quant aux femmes, les médias, tout comme la publicité déjà évoquée, leur auraient donné une image très stéréotypée des hommes étrangers, et en particulier des *gaikokujin* 「外国人」. Ainsi, ceux-ci sont sexy, sophistiqués, beaux, parlent anglais, mais surtout, ils sont réputés pour leur gentillesse, pour leur galanterie, ...

Ce stéréotype bien ancré aurait donc créé un fantasme de la « chevalerie occidentale » chez beaucoup de Japonaises (2001). Or, ces caractéristiques qu'elles recherchent désespérément, elles les disent très souvent absentes chez les hommes japonais. Cela rejoint ce dont plusieurs filles m'ont fait part, critiquant ces derniers pour leur caractère dominateur et leurs infidélités par exemple. Dès lors, frustrées par leurs expériences avec leurs compatriotes, certaines se tourneraient vers les étrangers.

Un autre « type » de *gaijin hunters* 「外人ハンター」 peut être évoqué, exclusivement féminin : les *yellow cabs*. Le terme, littéralement « taxis jaunes » est un mot d'argot qui aurait été inventé par des américains puis

importé au Japon. Son origine reste assez incertaine et il est même possible qu’il ait été avancé par IEDA Shoko, la journaliste qui fut la première à parler de ce phénomène (KELSKY, 2001).

Ce concept est de toute évidence raciste et injurieux. Il fait référence au « jaune » (yellow) associé à la couleur de peau des asiatiques (et donc en particulier des Japonaises) et aux taxis américains qui sont dits « easy to ride » (2001). Si ce terme *yellow cab* semble antérieur à celui de *gaijin hunters* 「外人ハンター」, il a longtemps été utilisé dans le même sens que ce dernier.

Il semblerait que son sens ait changé de nos jours. KELSKY remarquait en 2001 que les médias japonais tentaient de faire disparaître ce mot du vocabulaire japonais (2001), peut-être est-ce la raison de ce changement ?

Ainsi, il désigne plutôt aujourd’hui une femme japonaise à la recherche d’un amant « blanc ou noir » et se rendant à l’étranger dans ce but (2001). Ce concept est donc plus précis que celui de *gaijin hunters* 「外人ハンター」.

Aiko, étudiante dans mon école rencontrée lors du premier *international day* et qui a rejoint plus tard l’*English café*, me donnera l’opportunité d’en apprendre plus sur le sujet et les motivations qui peuvent conduire à un tel comportement. Notre première conversation fut une surprise au point de m’en rappeler presque mot pour mot.

Moi: “So, how come you are that good at speaking English?”

Aiko: “Well, I study English because next year, I plan to go study in the US”

Moi: “Oh wow that’s great! And why there?”

Aiko: “Well, I will go there to study... but my real goal is to have an American boyfriend”

Je dois dire que je ne m’attendais pas vraiment à une réponse comme celle-là et encore moins aussi directe et honnête. Au cours de nos conversations, Aiko justifiera son objectif par le fait que dans sa tête, les Américains sont honnêtes, aimant, prennent soin de leur copine, ... Finalement, tout ce que l’on peut habituellement entendre.

Semblant presque dégoûtée par les Japonais qu'elle décrivait comme le total opposé de ces stéréotypes, son choix s'était donc tourné vers les Américains. Quel meilleur moyen pour en rencontrer que de se rendre aux Etats-Unis ?

NAKAMURA décrivait dans son cas un énorme choc culturel subi par les Japonais lors de leur arrivée à Paris, puisqu'il existe un immense fossé imaginaire-culturel (NAKAMURA, 2012). KENSKY observe dans le même sens que les *yellow cabs* croient souvent que si les Américains peuvent avoir toutes les femmes qu'ils veulent au Japon, celles-ci pourront avoir tous les hommes qu'elles désirent aux USA. Or, ce n'est bien sûr souvent pas le cas, créant une grande désillusion pour celles-ci qui se sentent invisibles (2001).

Ce souvenir m'inspire la question : « être *gaijin hunters* 「外人ハンター」, ne serait-ce pas une stratégie ? ».

Les raisons sont toujours les mêmes : « Les hommes japonais ne nous aiment pas, sont irrespectueux, nous trompent, sont machistes, ... ». Cela ressemble à une critique d'un statut inférieur attribué aux femmes, d'un trop peu de pouvoir des femmes, d'une domination exercée par les hommes sur celles-ci. Dans ce contexte, sortir avec un étranger pourrait être une sorte d'échappatoire, un acte de résistance face au sexisme rencontré dans la société japonaise.

Ce phénomène serait parfois perçu comme un moyen de s'opposer au concept de pureté ethnique encore largement entretenu au Japon de nos jours (KELSKY, 2001). Serait-ce donc là une véritable marque de résistance, d'opposition et de remise en question de la société japonaise ?

Nihonjin hunters 「日本人ハンター」

Si les *gaijin hunters* 「外人ハンター」, à savoir des Japonais cherchant une relation, souvent peu sérieuse, avec des étrangers, existent, il en est de même pour les étrangers cherchant une aventure avec des Japonais.

Je n'ai pas trouvé de terme désignant ce cas inverse.

Peut-être ai-je mal cherché ? Ou peut-être est-ce parce que les médias japonais et étrangers s'acharnent sur les *gaijin hunters* 「外人ハンター」, les présentant souvent comme des femmes déshumanisantes exploitant les « innocents » hommes étrangers ? (2001). Dès lors, ils ne s'intéressent pas au cas inverse. J'y vois une autre preuve du sexisme ambiant.

En procédant par analogie, ces étrangers cherchant la compagnie de Japonais(es) ne sont-ils pas des chasseurs de Japonais ? Dès lors, j'ai décidé d'utiliser pour les désigner le concept de *nihonjin hunters* 「日本人ハンター」.

Je ne sais pas si ce terme existe déjà, mais il fait sens, également pour tous les Japonais à qui j'ai soumis l'appellation sans même avoir à l'expliquer.

Le *gaikokujin* 「外国人」 possède donc aux yeux de bon nombre de Japonaises une image fantasmée (2001). De même, pour YAMAMOTO, les Japonaises sont souvent décrites comme des objets exotiques super-féminisés, dans lesquelles l'âme des *geisha* résiderait, accessibles sexuellement et ayant faim de contacts avec l'Occident par l'intermédiaire des *gaikokujin* 「外国人」 (YAMAMOTO, 1999, KELSKY, 2001).

Certaines *gaijin hunters* 「外人ハンター」 entretiennent volontiers l'image de femmes japonaises dominées, devant être sauvées et implorant l'aide de *gaikokujin* 「外国人」 comme autant de preux chevaliers (KELSKY, 2001).

Le cumul de telles images incite de nombreux étrangers, en particuliers américains, que l'on peut précisément qualifier de *gaijin* 「外人」, à se rendre au Japon dans l'espoir de conquêtes faciles. Ils parcourent les rues japonaises à la recherche de sexe (2001).

Les *love hotels* étant très répandus au Japon et les tabous moraux liés à la sexualité étant peu nombreux, les coups d'un soir seraient donc très faciles lorsqu'on les recherche, d'autant plus quand on est un étranger (LAURENT

Erick, 2014). Les *nihonjin hunters* 「日本人ハンター」 profitent donc allègrement de la situation.

Mauvaises réputations et tatemae 「建前」.

Si les *gaikokujin* 「外国人」 hommes se voient attribuer a priori une étiquette de *playboy* 「プレイボーイ」, cela semble la plupart du temps ne pas très gênant.

Un témoignage d'Haruna fait cependant froid dans le dos (Haruna, *notes de terrain, Line*, janvier 2020):

- **Haruna:** I once asked to a Lithuanian friend why he moved to Japan. And he told me it was just because Japanese girls are hot and... Well, I don't want to say those words, but you get it
- **Gilles** 「ジル」 : What? Horny? Sluts?
- **Haruna:** Yes, all of those and worse

Personnellement, cela me dérange d'être assimilé à ce type d'individu.

Les *gaijin hunters* 「外人ハンター」 semblent souffrir d'une image encore moins bonne. Les médias japonais auraient ainsi tendance à exagérer le phénomène, n'hésitant pas à décrire ces femmes de manière très stéréotypée. Il n'est dès lors pas rare qu'elles nient être des *gaijin hunters* 「外人ハンター」, embarrassées par l'image qu'elles peuvent renvoyer, mais aussi par peur que l'on remette en question le sérieux des Japonaises dans leur globalité (KELSKY, 2001). Cherchant à se préserver, elles font appel à leur *tatemae* 「建前」.

Qu'en est-il lorsqu'on est accusé à tort d'être *gaijin hunter* 「外人ハンター」 ou *nihonjin hunter* 「日本人ハンター」 ?

Lors d'une de nos séances de jogging, Haruna me disait que beaucoup devaient la prendre pour une *gaijin hunter* 「外人ハンター」.

“The last three guys I’ve dated were British, so I know what it looks like. But I’m not a *gaijin hunter* 「外人ハンター」. It’s just I like some characteristics and the guys I found with them just happen to be British... But I’m not closed to Japanese guys. Actually, that would probably be easier to date one”.

A mon retour en Belgique j’ai également été victime d’insinuations, d’être un *nihonjin hunter* 「日本人ハンター」 cette fois, lorsque certains ont appris que je revenais d’un long séjour au Japon et que j’y avais eu une relation de couple avec une Japonaise.

Que ce soit pour Haruna ou pour moi, il est difficile de se défendre contre ce type d’accusation.

On comprend dès lors à quel point cela peut abimer la réputation de quelqu’un, à tort ou à raison, et pourquoi, aux yeux des Japonai(e)s l’appel au *tatemae* 「建前」 est si important dans ce contexte.

Enseignements retirés lors des différents terrains

ethnographiques

Les trois terrains distincts durant lesquelles j'ai recueilli données et matières indispensables à mon travail couvrent une période d'environ un an et demi.

Ils sont de natures très différentes.

D'autre part, plutôt que thématique, la structure que j'ai choisie pour ma monographie est chronologique, avec si nécessaire, l'un ou l'autre saut dans le temps.

Pour permettre au lecteur de se remémorer plus facilement les éléments développés dans chacune des parties, il m'a paru opportun de regrouper en un seul endroit les enseignements dégagés de chacun des terrains.

Retiré du premier terrain

Le Japon et sa société fascinante à plus d'un titre s'est imposé à moi comme terrain ethnographique. Lors d'un premier repérage, j'ai rencontré Kaori, ma correspondante à Fukuoka et très rapidement, nous avons formé un couple.

Outre cet aspect sentimental, Fukuoka rencontrait l'ensemble des critères que je m'étais fixés pour le choix du terrain.

En japonais, *gaikokujin* 「外国人」 signifie littéralement « personne d'un pays étranger ⁴⁷ ». Relativement générique, ce mot est utilisé comme antonyme de *nihonjin* 「日本人」.

Le couple *gaikokujin-nihonjin* 「外国人日本人」 que nous formions s'est avéré une base prometteuse d'étude anthropologique au point que j'en ai fait mon sujet principal de mémoire, par ailleurs en cohérence avec l'option de mon master : « Famille, sexualité et couple ».

⁴⁷ Néanmoins, l'image spontanée qu'il évoque chez les Japonais est celle d'un non-Asiatique et, comme la plupart d'entre eux sont rarement confrontés à des personnes venant d'Afrique, elle est précisément conforme à la mienne.

J'ai toutefois dû limiter mon étude au cas *gaikokujin* 「外国人」 homme et *Nihonjin* 「日本人」 femme.

J'ai constaté une certaine ambiguïté dans la perception qu'ont les Japonaises des *gaikokujin* 「外国人」 : si leur opinion est a priori négative envers ceux qu'elles ne connaissent pas, il en va tout autrement lorsque le couple interculturel s'est formé. Les *gaikokujin* 「外国人」 seraient beaucoup plus fidèles en amour que les Japonais.

J'ai identifié trois étapes récurrentes dans l'émergence d'un couple au Japon : la confession (*Kokuhaku* 「告白」), le temps de la réflexion et la formation du couple à proprement parler.

L'observation des comportements des Japonais en couple et plus généralement dans leurs relations interpersonnelles m'a amené à la découverte des concepts *honne* 「本音」 et *tatemae* 「建前」 qui semblent les régir. *Honne* 「本音」 représente en quelque sorte « les vrais sentiments et attentions » d'une personne. Le terme *tatemae* 「建前」 quant à lui, signifie littéralement « construire devant » ou, par extension, une sorte de façade. Il désigne tous les comportements et opinions montrés en public, en accord avec les attentes sociales qui sont liées à un individu en fonction du contexte.

Retiré du deuxième terrain

Dans les relations que j'ai pu entretenir avec des correspondants pour ainsi dire du monde entier, l'intérêt pour les échanges avec les Japonais et plus particulièrement avec des Japonaises a rapidement émergé.

Il existe un grand nombre d'applications qui permettent d'initier et d'entretenir des relations. Avec le Japon, l'application *Line* est incontournable.

Au rayon des difficultés relationnelles sur internet, j'ai identifié la méfiance affichée par les jeunes filles ou les femmes vis-à-vis d'un interlocuteur potentiel, - a fortiori si c'est un homme -, au point même que la relation peut ne pas s'installer. J'ai ensuite évoqué un risque fréquent : le *ghosting*, disparition soudaine du correspondant sans aucune explication. A mes yeux, il s'agit d'une manifestation du *tatema* 「建前」.

Lorsqu'un étranger est en couple avec une personne japonaise et qu'un éloignement s'annonce, une relation à longue-distance par des moyens informatiques est un passage quasiment obligé pour conserver le couple. Sans visa permanent, il est en effet très difficile de revenir fréquemment au Japon.

Le couple éloigné a de meilleures chances de subsister, d'une part, s'il s'impose au préalable un cadre rigoureux pour gérer ses futurs échanges et, d'autre part, s'il décide d'une sorte de plan à long terme mentionnant le ou les moments où le couple pourra se retrouver physiquement, mais également assurant que la situation d'éloignement ne sera que temporaire.

Trois qualités, si elles sont présentes dans le chef des membres du couple, accroissent ses chances de survie à l'éloignement : la patience, la confiance et l'humilité.

Par ailleurs, l'application *Line*, à la fois sur iPhone et sur ordinateur portable, s'est révélée parfaitement adéquate. Nous l'avons complétée par *iMessage* sur iPhone afin de pouvoir mener deux conversations simultanées.

Toutes les difficultés organisationnelles rencontrées dans les relations de couple à longue distance s'apparentent à la notion de temps : la durée des échanges qu'il faut intégrer dans son quotidien, le décalage horaire, la synchronisation lorsque l'on opte pour des activités en commun, le respect de la périodicité des échanges, les performances respectives des canaux de transmission.

Le manque de l'autre dû à la séparation physique est difficile à vivre : elle prive de l'entière de sa personne. Les moyens technologiques peuvent y palier en partie, surtout le vidéo-chat qui permet de capter la voix et le langage

du corps. On peut les compléter par l'échange de divers objets chargés d'un contenu émotionnel voire sensoriel.

Les correspondants doivent disposer d'un lieu qui leur permettent de converser en toute intimité voire même d'entretenir une certaine sexualité partagée.

De passage en Belgique, Kaoli a confessé notre relation de couple à sa maman. Cet événement m'a permis d'émettre des réflexions sur les possibles différences dans les relations qu'entretient une Japonaise avec sa maman d'une part, et avec son papa, liées aux rôles sociaux respectifs de ces derniers.

Les habitudes acquises tout au long de la relation de couple à longue distance peuvent compliquer la période des retrouvailles. Elles ont parfois tendance à perdurer jusqu'à rendre les membres du couple accros l'un à l'autre. Certains couples n'y survivent pas...

Retiré du troisième terrain

La ville de Fukuoka, la *share house* où j'habitais et l'école où j'étudiais le japonais, les personnes que j'ai pu y rencontrer ainsi que les activités auxquelles j'ai participé, se sont révélés en parfaite adéquation avec ce que j'espérais pour mon terrain.

Je n'ai pas pu cerner ce qui motive certains regards appuyés que peut ressentir dans un lieu public le *gaikokujin* 「外国人」, seul ou en couple interculturel. Quoi qu'il en soit, ces regards ne m'ont jamais semblés agressifs et je m'y suis habitué rapidement.

Les membres d'un couple interculturel ne percevraient pas l'ethnie comme étant un facteur important. En revanche, il peut y avoir des résistances venant de l'entourage de la *nihonjin* 「日本人」, allant jusqu'à la dissolution du couple. Cette probabilité peut induire un stress dans le chef de l'un ou l'autre des partenaires. Elle est d'autant plus faible que la jeune Japonaise a eu au préalable des contacts avec l'étranger, une expérience internationale.

Le couple interculturel est susceptible de rencontrer des difficultés qui, s'il n'y prend garde, peuvent entraîner sa dissolution.

Le premier domaine que j'ai abordé est celui du choix d'une langue véhiculaire, soit celle de l'un des deux partenaires, soit un langage tiers. Chacune des deux options peut présenter certains inconvénients découlant d'un sentiment de frustration dans le chef d'un des membres du couple.

D'autres difficultés sont liées aux conflits de valeurs culturelles et éthiques et à l'influence des pressions sociales. Les concepts de société individualiste ou collectiviste qui semblent distinguer les pays occidentaux des pays asiatiques ont une importance cruciale.

On constate notamment que ces types de sociétés ne conceptualisent pas le couple de la même façon. Il en va de même dans la manière d'engager la relation intime.

Au Japon, sur le terrain des sentiments, l'amour semble secondaire dans la formation du couple alors qu'il s'agit d'une condition première pour les individualistes. Comparé à l'amour passionné, les collectivistes auraient plutôt tendance à préférer l'amour du compagnon qui se construit au sein d'un engagement à long terme et prend du temps à se développer.

Toutefois, un certain fatalisme peut exister dans le chef de la partenaire japonaise convaincue de la prédestination de la trajectoire du couple et de l'inutilité de s'y opposer quand une difficulté apparaît.

Le poids de la tradition dans le choix du conjoint se ferait toujours fortement sentir au Japon ; une telle opposition pouvant entraîner la rupture.

En effet, les personnes provenant de cultures collectivistes auront tendance à privilégier les liens de parenté, souvent très forts, à un amour fusse-t-il passionné, au risque de ne jamais se sentir vraiment libres, piégées dans les griffes des obligations familiales.

Aujourd'hui encore, certaines jeunes Japonaises ressentiraient une pression sociale qui les incite à se marier et à procréer rapidement. Il semblerait que cela soit d'autant plus le cas lorsque leurs ambitions professionnelles ne sont

pas très élevées et qu'elles se destinent plutôt au rôle traditionnel de mère au foyer.

La mondialisation ayant un fort impact dans la transmission des valeurs occidentales et individualistes dans le monde entier, une certaine évolution semble inéluctable.

En matière de décodage des communications formelles et informelles au sein du couple, le défi fondamental pour un *gaikokujin* 「外国人」 en couple avec une Japonaise est d'identifier les manifestations du *honne* 「本音」 et du *tatemae* 「建前」. Cela s'avère souvent très compliqué, à moins de bien connaître les cultures asiatiques et particulièrement japonaise. A défaut, le couple risque de nombreuses incompréhensions et par conséquent des conflits.

Parfois, l'aide d'une personne proche, étrangère à sa propre culture, saisissant mieux que nous-même la culture du partenaire, peut beaucoup aider, particulièrement au début de la relation lorsqu'on se cherche encore.

Cinq pistes d'organisation du couple visant à pallier au mieux aux difficultés interculturelles ont été identifiées : la structure intégrée [integrated], la coexistence [coexisting], la structure singulièrement assimilée [singularly assimilated], l'approche de la non résolution [unresolved] et enfin la création d'une culture propre au couple.

La rupture du couple que je formais avec Kaori doit être imputée en partie au poids d'un futur incertain renforcé par une certaine forme de fatalisme.

Je me suis étendu sur la technique du *ghosting*, fréquemment utilisée pour rompre au Japon. Dans le chef de la partenaire japonaise, il peut être considéré comme une expression du *tatemae* 「建前」 ; là où, chez le *gaikokujin* 「外国人」, il est favorisé par le passage à une relation à longue distance.

Le désir qu'ont certaines Japonaises de maintenir une relation d'amitié après la rupture d'un couple serait également une expression du *tatemae* 「建前」 : elles voudraient en l'occurrence laisser une bonne impression.

Suite à la rupture de mon couple avec Kaori et disposant encore de deux mois sur place, j'ai décidé d'élargir le sujet à d'autres relations interpersonnelles.

Les nombreuses activités et la nature des personnes fréquentant la *share house* semblaient propices à nouer des relations amicales. C'était moins le cas à l'école à cause de la différence d'âge par rapport à la majorité des autres élèves.

Le concept d'amitié au Japon est complexe. Il existe même deux mots distincts pour désigner les amis, - *tomodachi* 「友達」 et *shinyuu* 「親友」 -, que, de surcroît, on peut nuancer à l'aide de modificateurs linguistiques.

Les Japonais seraient peu enthousiastes à conclure de nouvelles amitiés. Il m'est d'ailleurs apparu que le Japonais possède très peu d'amis proches. Il est dès lors d'autant plus difficile pour un *gaikokujin* 「外国人」 d'en faire partie.

Les conditions au maintien d'une relation amicale, installée malgré les difficultés, seraient : la fréquence des échanges, la similarité sous divers aspects et l'auto-divulgateur. Aucune de ces conditions n'est facile d'accès au Japon.

J'émet l'hypothèse que le *tatemaie* 「建前」 constitue l'obstacle principal à la création et à l'entretien de liens d'amitié durables avec un Japonais.

La méconnaissance du monde et d'autres cultures se traduit parfois par des représentations préconçues, des stéréotypes et préjugés envers les étrangers. Un stéréotype qui colle à la peau des *gaikokujin* 「外国人」 au Japon est celui que je qualifierai du « touriste » : « Il ne parle pas japonais, le lit encore moins et maîtrise l'anglais. »

J'ai identifié qu'il existe un véritable fétichisme au Japon à l'égard des étrangers. J'ai abordé trois concepts s'y rapportant : l'image du *gaikokujin* 「外国人」, les *gaijin hunters* 「外人ハンター」 et *yellow cabs*, et les *nihonjin hunters* 「日本人ハンター」.

A priori, l'image d'un gaikokujin 「外国人」 est celle d'un *playboy* 「プレイボーイ」. Ce n'est dérangeant que si elle fait obstacle à la création d'une relation de couple.

La mauvaise réputation qui est faite au Japon aux gaijin hunters 「外人ハンター」 et aux yellow cabs est beaucoup plus lourde à porter, poussant les Japonaises qui en sont victime à se préserver en faisant appel à leur *tatemaie* 「建前」.

Il est par ailleurs extrêmement difficile de se défendre lorsqu'on est à tort accusé d'être gaijin hunters 「外人ハンター」 ou *nihonjin hunter* 「日本人ハンター」.

On comprend dès lors à quel point cela peut nuire à la réputation de quelqu'un, à tort ou à raison, et pourquoi, aux yeux des Japonai(e)s l'appel au *tatemaie* 「建前」 est si important dans ce contexte.

Conclusion

Un premier chapitre de cette conclusion fera la synthèse des acquis. Les enseignements que j'ai pu tirer de cette longue étude, - un an et demi environ dont cinq mois de terrain ethnographique -, m'ont conforté dans l'idée que les Japonais ont une attitude et une perception par rapport aux relations interpersonnelles et, singulièrement concernant le couple *gaikokujin-nihonjin*⁴⁸ 「外国人日本人」 tel que défini dans le présent mémoire⁴⁹, différentes de ce que l'on pourrait observer ailleurs.

Ma question de départ proposait d'identifier ces différences, - et le cas échéant, les difficultés qu'elles entraînent -, et de déterminer si elles reposent sur des concepts culturels. Dans l'affirmative, je me devais d'identifier les plus essentiels.

Dans une première catégorie d'acquis résultant de mes recherches, je mentionnerai effectivement les concepts culturels ou assimilés que j'ai pu identifier et qui m'ont permis de répondre affirmativement à cette question.

Une deuxième catégorie regroupera les acquis ayant trait aux relations à longue distance entre les membres d'un couple temporairement séparé. Trois acquis plus particuliers seront également évoqués.

Un deuxième chapitre recensera les limites auxquelles j'ai été confronté dans mon étude.

Je proposerai ensuite une série de pistes potentielles de travaux ultérieurs.

Enfin, je montrerai en quoi, selon moi, la présente monographie apporte modestement à l'anthropologie.

⁴⁸ En japonais, *gaikokujin* 「外国人」 signifie littéralement « personne d'un pays étranger ». Relativement générique, ce mot est utilisé comme antonyme de *nihonjin* 「日本人」.

⁴⁹ Il s'agit d'un couple hétérosexuel dont le *gaikokujin* 「外国人」 est un homme et le *nihonjin* 「日本人」 une femme. Néanmoins, l'image spontanée que *gaikokujin* 「外国人」 évoque chez les Japonais est celle d'un non-Asiatique et, comme la plupart d'entre eux sont rarement confrontés à des personnes venant d'Afrique, elle est précisément conforme à la mienne.

Synthèse des acquis

Concepts culturels ou assimilés

La méconnaissance du monde et d'autres cultures se traduit parfois par des représentations préconçues, des stéréotypes et préjugés envers les étrangers. Ils sont particulièrement nombreux au et envers le Japon.

Le poids de la tradition est encore très présent au Japon. Il se traduit par exemple par l'influence que peuvent exercer la famille et la société, surtout lors de la création du couple, pouvant aller jusqu'à sa dissolution, et par la pression sociale sur les jeunes filles, ...

L'observation des comportements des Japonais en couple et plus généralement dans leurs relations interpersonnelles m'a amené à la découverte des concepts *honne* 「本音」 et *tatemae* 「建前」 incrustés dans l'identité japonaise et qui semblent tout régir, au point que j'ai eu l'impression d'avoir trouvé le bouc émissaire auquel attribuer toutes les difficultés.

Le choix d'une langue véhiculaire, soit celle de l'un des deux partenaires, soit un langage tiers est primordial. Chacune des deux options peut présenter certains inconvénients découlant d'un sentiment de frustration dans le chef d'un des membres du couple.

D'autres difficultés sont liées aux conflits de valeurs culturelles et éthiques et à l'influence des pressions sociales. Les concepts de société individualiste ou collectiviste qui semblent distinguer les pays occidentaux des pays asiatiques ont une importance cruciale.

Un certain fatalisme peut exister dans le chef de la partenaire japonaise convaincue de la prédestination de la trajectoire du couple et de l'inutilité de s'y opposer quand une difficulté apparaît.

J'ai identifié qu'il existe un véritable fétichisme au Japon à l'égard des étrangers.

La mondialisation ayant un fort impact dans la transmission des valeurs occidentales et individualistes dans le monde entier, une certaine évolution au Japon semble inéluctable.

Relations de couple à longue distance

Lorsque les circonstances font que ses membres doivent temporairement vivre loin l'un de l'autre, le couple a de meilleures chances de subsister, d'une part, s'il s'impose au préalable un cadre rigoureux pour gérer ses futurs échanges à longue distance, et, d'autre part, s'il décide d'une sorte de plan à long terme.

Trois qualités, si elles sont présentes dans le chef des membres du couple, accroissent ses chances de survie à l'éloignement : la patience, la confiance et l'humilité.

Toutes les difficultés organisationnelles rencontrées dans les relations de couple à longue distance s'apparentent à la notion de temps.

Le manque de l'autre dû à la séparation physique est difficile à vivre : elle prive de l'entièreté de sa personne. Les moyens technologiques peuvent y palier en partie. On peut les compléter par l'échange de divers objets chargés d'un contenu émotionnel voire sensoriel.

Les correspondants doivent disposer d'un lieu qui leur permettent de converser en toute intimité voire même d'entretenir une certaine sexualité partagée.

Ghosting

L'étude des comportements dans les échanges via les applications et réseaux sociaux ainsi que les témoignages de ruptures de couple au Japon mettent en évidence le recours fréquent au *ghosting*. Il s'agit de la disparition soudaine du correspondant ou du partenaire sans aucune explication.

Danger lors des retrouvailles

Les habitudes acquises tout au long de la relation de couple à longue distance peuvent compliquer la période des retrouvailles. Elles ont parfois tendance à perdurer jusqu'à rendre les membres du couple accros l'un à l'autre. Certains couples n'y survivent pas...

Danger de la démarche auto-ethnographique

Il faut prendre garde à ne pas tomber dans une analyse ethnocentriste surtout si l'on fait appel à une démarche auto-ethnographique.

Limites de l'enquête

Concernant l'objet principal de mon étude, la nature du couple que je formais avec Kaori et la difficulté que j'ai éprouvée à rencontrer d'autres types de couples, ont limité mes recherches au cas *gaikokujin* 「外国人」 homme et *nihonjin* 「日本人」 femme.

Il est indéniable que ma méconnaissance de la langue japonaise a été pénalisante dans mes recherches.

Je n'ai pas pu peaufiner certains aspects de mes recherches bibliographiques suite au confinement découlant de la crise du COVID-19.

Pistes à explorer

Mon étude s'est limitée à un certain type de couple. Une analyse similaire pourrait concerner les couples *gaikokujin-nihonjin* 「外国人日本人」 hétérosexuels où le *nihonjin* 「日本人」 est un homme, ainsi que les couples LGBT+.

L'influence essentielle des concepts *honne* 「本音」 et *tatemae* 「建前」 sur la société japonaise et sur le comportement des *nihonjin* 「日本人」 ouvre une infinité de pistes à explorer dans divers contextes. Je propose à titre d'exemples, leur influence sur la difficulté d'établir des relations d'amitié et les effets contre-productifs qu'ils peuvent entraîner.

Il existe très peu de travaux à propos du *ghosting*, concept apparu relativement récemment dans le contexte des échanges via les outils de communication informatiques.

Les études à propos du fétichisme qui existe au Japon autour des étrangers sont anciennes, du moins celles auxquelles j'ai eu accès. De plus, la majorité d'entre elles ne couvrent qu'une partie de la réalité : les *gaijin hunters* 「外

人ハンター」 et les *yellow cabs*. Une idée de recherche pourrait concerner les *nihonjin hunters* 「日本人ハンター」.

Je suggérerai une dernière piste d'étude portant sur l'impact potentiel dans la période qui suit les retrouvailles d'un couple qui a développé des habitudes de communications tout au long d'une relation à longue distance. Elles ont parfois tendance à perdurer jusqu'à rendre les membres du couple accros l'un à l'autre et à envenimer leur quotidien.

Apport de la présente monographie à l'anthropologie

Je pense que la posture auto-ethnographique que j'ai adoptée pour réaliser mon étude est peu banale. J'ai nourri mes recherches de ma propre expérience de la vie en couple *gaikokujin-nihonjin* 「外国人日本人」, allant de sa création à sa rupture et au-delà, et incluant une longue période d'éloignement et d'exploitation de moyens de communication à longue distance. Cette posture particulière m'a permis de récolter des données normalement inaccessibles ou, à tout le moins difficiles d'accès, pour un chercheur.

L'analyse du *ghosting* étant relativement récente, peut-être suis-je le premier à l'avoir mis en parallèle avec le *tatemaie* 「建前」.

J'ai avancé l'hypothèse de l'existence d'un cadre récurrent dans les étapes de formation d'un couple au Japon.

Cette réalité n'ayant été que très peu étudiée, je n'ai trouvé aucun mot désignant le comportement de *nihonjin hunter* 「日本人ハンター」, dénomination à ma connaissance inédite.

En regardant mes cahiers, mes feuilles, ma bibliographie, ..., en relisant la présente monographie, j'ai du mal à mesurer la masse de travail effectué. J'ose espérer avoir pu traduire tout ce que j'ai pu vivre durant cette longue période.

Bibliographie

Sources audio-visuelles

ASIAN BOSS, *Are Japanese Girls Into Western Guys?*,
<<https://www.youtube.com/watch?v=ljBMKSbdbEw>>, (Consulté le 23 avril 2019).

ASIAN BOSS, *What's It Like Being A Male Prostitute In Japan?*,
<https://www.youtube.com/watch?v=_NWFAMIk2BI>, (Consulté le 1 novembre 2019).

ASK JAPANESE, *Foreign boy VS Japanese boy: Who would Japanese girls spend a summer with?*,
<<https://www.youtube.com/watch?v=4t6uFSLF0HQ>>, (Consulté le 23 août 2018).

ASK JAPANESE, *Japanese confess about the one foreigner they can't forget about*, <<https://www.youtube.com/watch?v=0maZ9QmzbVQ>>, (Consulté le 3 avril 2019).

ASK JAPANESE, *Would Japanese marry a foreigner? Japanese boys and girls give their honest opinions*,
<<https://www.youtube.com/watch?v=FF7xETlncgM>>, (Consulté le 4 avril 2019).

FIND YOUR LOVE IN JAPAN, *Do Japanese Girls Want To Have Relationships? (Interview)*,
<https://www.youtube.com/watch?v=ujwv_LKV8Ew>, (Consulté le 31 mai 2018).

FIND YOUR LOVE IN JAPAN, *What Japanese Think of Open Relationships*,
<<https://www.youtube.com/watch?v=vQRqjim8C0o>>, (Consulté le 17 mai 2018).

FIND YOUR LOVE IN JAPAN, *5 Dating Red Flags In Japan For Foreigners*,
<<https://www.youtube.com/watch?v=0EU8BiO3vNs>>, (Consulté le 30 novembre 2018).

FIND YOUR LOVE IN JAPAN, *10 TYPES OF JAPANESE GIRLS IN JAPAN*,
<<https://www.youtube.com/watch?v=9fTtcYhWUBA>>, (Consulté le 21 mai 2019).

FIND YOUR LOVE IN JAPAN, *Does Her Dietary Restrictions Bother Him? - Talking With An Interracial Couple (Pt.2)*,
<<https://www.youtube.com/watch?v=uXPH4rIaG2c>>, (Consulté le 6 septembre 2018).

FIND YOUR LOVE IN JAPAN, *Is Going to Brothel Cheating for Japanese? (Interview)*, <https://www.youtube.com/watch?v=TcD_DNY8sgY>, (Consulté le 13 octobre 2018).

FIND YOUR LOVE IN JAPAN, *Japanese Girls DON'T Like Foreign Guys?*,
<<https://www.youtube.com/watch?v=017MuQ3tPF4>>, (Consulté le 30 mai 2019).

FIND YOUR LOVE IN JAPAN, *What Attracted This Japanese Woman To Her Canadian Husband (ft. Akiko)*,
<<https://www.youtube.com/watch?v=VG2RH0zVrbo>>, (Consulté le 14 septembre 2019).

FIND YOUR LOVE IN JAPAN, *What Foreigners Do Japanese Get Married To?*, <<https://www.youtube.com/watch?v=l74LlYxFr-4>>, (Consulté le 26 avril 2019).

FIND YOUR LOVE IN JAPAN, *What It's Like Dating A Japanese Guy (Couple Interview)*, <<https://www.youtube.com/watch?v=WioXIJovz8o>>, (Consulté le 14 février 2019).

FIND YOUR LOVE IN JAPAN, *What Japanese Guys Think of Western Girls (Interview)*, <<https://www.youtube.com/watch?v=qkPiEK3sqcQ>>, (Consulté le 16 octobre 2018).

FIND YOUR LOVE IN JAPAN, *What Made Them Click? - Talking With An Interracial Couple (Pt.1)*,
<<https://www.youtube.com/watch?v=kTjwBwP8m8w>>, (Consulté le 6 septembre 2018).

FIND YOUR LOVE IN JAPAN, *What Types of Japanese Women Want to Get Married to American Men? (Interview)*,

<<https://www.youtube.com/watch?v=h0mPFc6eYcM>>, (Consulté le 16 septembre 2018).

FIND YOUR LOVE IN JAPAN, *"Why No Guys Approach Me in Japan?" - Question From American Girl*,

<<https://www.youtube.com/watch?v=Ej1YNd-3Iq4>>, (Consulté le 12 novembre 2018).

FIND YOUR LOVE IN JAPAN, *Why Renting an Apartment in Japan is Difficult for Foreigners*, <<https://www.youtube.com/watch?v=OxqsGU5qjKc>>, (Consulté le 14 mars 2019).

HELPMEFINDPARENTS, *But we're speaking Japanese! 日本語喋ってるんだけど*, <<https://www.youtube.com/watch?v=oLt5qSm9U80>>, (Consulté le 31 mars 2020).

LE JAPON FOU FOU FOU, *Rencontre entre 2 COUPLES FRANCO-JAPONAIS (feat. Natsumi)*, <<https://www.youtube.com/watch?v=0l2RpF1Lo54>>, (Consulté le 18 février 2019).

LE JAPON FOU FOU FOU, *RENTRE EN FRANCE ou RESTER AU JAPON ? #maquestionjapon*, <https://www.youtube.com/watch?v=v1ecoQo_GuQ>, (Consulté le 8 novembre 2019).

MRANTOINEDANIEL, *WHAT THE CUT - SPÉCIAL VIDÉOS JAPONAISES*, <<https://www.youtube.com/watch?v=HA7F4zB95y0>>, (Consulté le 22 décembre 2019).

NOBITA FROM JAPAN, *Foreigner can be Target of Crime a lot in Japan*, <<https://www.youtube.com/watch?v=7eIWRViDSyk>>, (Consulté le 20 octobre 2019).

NOBITA FROM JAPAN, *Japanese Men on Dating Foreign Women (Interview)*, <<https://www.youtube.com/watch?v=pthnFIbdIE0>>, (Consulté le 10 novembre 2019).

NOBITA FROM JAPAN, *Japanese Women on Dating (Interview)*,
<<https://www.youtube.com/watch?v=K0H6JZrGUXU>>, (Consulté le 8 novembre 2019).

NOBITA FROM JAPAN, *What Worries Japanese Girls about Dating Western Guys (Interview)*, <<https://www.youtube.com/watch?v=SGld2qRUV60>>, (Consulté le 21 février 2020).

NOBITA FROM JAPAN, *Why Japanese Cheat*,
<<https://www.youtube.com/watch?v=LzNKTAv5fyA>>, (Consulté le 10 février 2020).

REAL Stories, *Love and Sex in Japan (Japanese Marriage Documentary)*,
<<https://www.youtube.com/watch?v=hcPvL80dwZk>>, (Consulté le 17 octobre 2019).

THAT JAPANESE MAN YUTA, *What Japanese Think of « Gaijin Hunters » (Interview)*, <https://www.youtube.com/watch?v=YWILx5MX0_Y>, (Consulté le 15 février 2020).

TOKYO NO JO, *Les chasseurs d'étrangers au Japon*,
<https://www.youtube.com/watch?v=DpWroDTZW_o>, (Consulté le 19 avril 2019).

Articles de journaux, blogs et témoignages

BASEEL Casey, *31 percent of Japanese women admit to cheating on lover, six percent say they got caught* 【Survey】 , dans *Sora News 24*, <<https://soraneews24.com/2018/06/02/31-percent-of-japanese-women-admit-to-cheating-on-lover-six-percent-say-they-got-caught%E3%80%90survey%E3%80%91/>>, (Consulté le 5 avril 2020).

BASEEL Casey, “More young Japanese men romantically involved with older female coworkers than younger ones 【Survey】 ” , dans *Sora News 24*, <<https://soraneews24.com/2019/11/10/more-young-japanese-men-romantically-involved-with-older-female-coworkers-than-younger-ones%E3%80%90survey%E3%80%91/>>, (Consulté le 5 avril 2020).

COSLETT Matthew, “プレイボーイ and Other Japanese Words for Naughty Dating Behavior”, dans *Gaijin Pot Blog*, <<https://blog.gaijinpot.com/playboy-and-other-japanese-words-for-naughty-dating-behavior/>>, (Consulté le 5 avril 2020).

EIRAKU Maiko, “The changing view of foreigners in Japan”, dans *NHK World-Japan News*, <<https://www3.nhk.or.jp/nhkworld/en/news/backstories/336/>>, (Consulté le 11 octobre 2019).

KELLY Katy, “Good Couples Day gets our Japanese writer thinking about international marriage differences”, dans *Japan Today*, <<https://japantoday.com/category/features/lifestyle/good-couples-day-gets-our-japanese-writer-thinking-about-international-marriage-differences>>, (Consulté le 5 avril 2020).

KEYES Hilary, “How To Break Up With Your Partner In Japanese”, dans *Savy Tokyo*, <<https://savvytokyo.com/how-to-break-up-with-your-partner-in-japanese/>>, (Consulté le 11 octobre 2019).

KEYES Hilary, “KNOWING Your Worth In An International Relationship”, dans *Savy Tokyo*, <<https://savvytokyo.com/knowing-your-worth-in-an-international-relationship/>>, (Consulté le 11 octobre 2019).

KEYES Hilary, "Letters from Japan: 2 Couples In Trouble", dans *Savvy Tokyo*, <<https://savvytokyo.com/letters-from-japan-2-couples-in-trouble/>>, (Consulté le 11 octobre 2019).

KEYES Hilary, "Letters From Japan: "Did He Just Want Try Sleeping With A Foreign Woman?"", dans *Savvy Tokyo*, <<https://savvytokyo.com/letters-from-japan-did-he-just-want-try-sleeping-with-a-foreign-woman/>>, (Consulté le 11 octobre 2019).

KEYES Hilary, "Letters From Japan: « He Wants To Take A Two Year Break ... And Then Marry Me » ", dans *Savvy Tokyo*, <<https://savvytokyo.com/letters-from-japan-he-wants-to-take-a-two-year-break-and-then-marry-me/>>, (Consulté le 11 octobre 2019).

KIODO, « Half of foreign nationals in Tokyo experience discrimination, survey shows », dans *The Japan Times Online*, <<https://www.japantimes.co.jp/news/2019/04/17/national/social-issues/half-foreign-nationals-tokyo-experience-discrimination-survey-shows/>>, (Consulté le 11 octobre 2019).

KIYOTO Tanno, « La loi japonaise sur la nationalité doit être révisée », dans *Nippon.com*, <<https://www.nippon.com/fr/currents/d00404/>>, (Consulté le 11 octobre 2019).

MCGEE Oona, "Japanese women categorize male friends by levels of intimacy, from hugging to bathing", dans *Japan Today* <<https://japantoday.com/category/features/lifestyle/japanese-women-categorize-male-friends-by-levels-of-intimacy-from-hugging-to-bathing>>, (Consulté le 5 avril 2020).

MORALES Daniel, « Look for love to overcome Japanese-language study difficulties », dans *The Japan Times Online*, <<https://www.japantimes.co.jp/life/2020/02/11/language/love-japanese-study/>>, (Consulté le 5 avril 2020).

MR JAPANIZATION, *8 raisons pourquoi les Japonaises n'aiment PAS les étrangers !*, <<http://japanization.org/8-raisons-pourquoi-les-Japonaises-naiment-pas-les-etrangers/>>, (Consulté le 5 avril 2020).

MR JAPANIZATION, *Japon : un nouveau rapport sur la discrimination des étrangers pose question*, <<http://japanization.org/japon-un-nouveau-rapport-sur-la-discrimination-des-etrangers/>>, (Consulté le 11 octobre 2019).

MR JAPANIZATION, *Comprendre le poids du sexisme au Japon*, <<http://japanization.org/comprendre-le-poids-du-sexisme-au-japon/>>, (Consulté le 11 octobre 2019).

MUJO, “The surprising truth about cheating on one’s partner in Japan”, dans *Japan Today*, <<https://japantoday.com/category/features/lifestyle/the-surprising-truth-about-cheating-on-one's-partner-in-japan>>, (Consulté le 5 avril 2020).

NAKAMURA Eriko, *Nââândé !?*, Nil, Paris, Nil, 2012.

NEUENKIRCHEN Andreas, *My first « Hitler moment »*, *The Japan Times Online*, <<https://www.japantimes.co.jp/community/2019/09/18/voices/first-hitler-moment/>>, (Consulté le 11 octobre 2019).

REAL ESTATE JAPAN, *How the Japanese Government is Trying to Convince More Landlords to Rent to Foreigners*, <<https://resources.realestate.co.jp/living/how-the-japanese-government-is-trying-to-convince-more-landlords-to-rent-to-foreigners/>>, (Consulté le 5 avril 2020).

REAL ESTATE JAPAN, *WHAT’S the hardest thing about living in Japan as a foreigner?*, <<https://resources.realestate.co.jp/living/whats-the-hardest-thing-about-living-in-japan-as-a-foreigner/>>, (Consulté le 11 octobre 2019).

THE TOKYO NIGHT OWL, *7 Reasons Why Japanese Girls DON’T like Foreign Guys*, [En ligne], <<http://www.tokyonightowl.com/7-reasons-why-japanese-girls-dont-like-foreign-guys/>>, (Consulté le 30 mai 2019).

Monographies

ASANTE Molefi Kete, GUDYKUNST William B. et MODY Bella, *Handbook of International and Intercultural Communication*, SAGE, 2002.

Battjes Marloes M., *Between you and I : Mediated love in long distance relationships*, Mémoire de master en communication, University of Twente, 2019.

Bergot Olivier, *Deux saisons et demie au Japon: pour une anthropologie sensible*, Mémoire de master en anthropologie, Louvain-la-Neuve, UCL, 2015.

BOELLSTORFF Tom, *Un anthropologue dans Second Life: une expérience de l'humanité virtuelle*, Louvain-la-Neuve, Academia, 2013.

BRADBURY Thomas N. et KARNEY Benjamin R., *Intimate Relationships*, W.W. Norton & Company, 2010.

CAHN Dudley D., *Conflict in Personal Relationships*, Routledge, 2013.

GIARD Agnès, *L'imaginaire érotique au Japon*, Grenoble, Glénat, 2016.

HAYASHI Kayoko, *Conflict Resolution in International Couples: Encounter of Individualism and Collectivism*, The Chicago School of Professional Psychology, ProQuest Dissertations Publishing, 2011.

HENNINGER Aline, *Homosexualités féminines et mariages dans le Japon des années 1980 à nos jours*, Mémoire de master, Paris, INALCO, 2012.

ILLOUZ Eva, *Pourquoi l'amour fait mal: l'expérience amoureuse dans la modernité*, Paris, Seuil, 2014.

KARIS Terri A. et KILLIAN Kyle D., *Intercultural Couples: Exploring Diversity in Intimate Relationships*, Routledge, 2011.

KELSKY Karen, *Women on the Verge: Japanese Women, Western Dreams*, Duke University Press, 2001.

LAURENT Érick, *Les Chrysanthèmes roses. Homosexualités masculines dans le Japon contemporain*, Paris, Les Belles Lettres, 2011.

LAURENT Pierre-Joseph, *Amours pragmatiques: familles, migrations et sexualité au Cap-Vert aujourd'hui*, Paris, Karthala, 2017.

LAURENT Pierre-Joseph, *Beautés imaginaires: anthropologie du corps et de la parenté*, Bruxelles, Academia-Bruylant, 2010.

MCCRINDLE Mark et WOLFINGER Emily, *The ABC of XYZ: Understanding the Global Generations*, The ABC of XYZ, 2009.

MIRKIN Marsha Pravder, SUYEMOTO Karen L. et OKUN Barbara F., *Psychotherapy with Women: Exploring Diverse Contexts and Identities*, Guilford Press, 2005.

Muntean Natalia, *Intimacy and distance in the age of technology: How technology and digital media platforms help couples in long-distance relationships create and nurture intimacy*, Mémoire de master en Media Studies, Stockholm University, 2019.

OLIVIER DE SARDAN Jean-Pierre, *La rigueur du qualitatif: les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*, Louvain-la-Neuve, Academia-Bruylant, 2008.

PILLER Ingrid, *Bilingual Couples Talk: The discursive construction of hybridity*, John Benjamins Publishing, 2002.

PUNYANUNT-CARTER Narissra M. et WRENCH Jason S., *The Impact of Social Media in Modern Romantic Relationships*, Lexington Books, 2017.

SHIPPER Apichai W., *Fighting for Foreigners: Immigration and Its Impact on Japanese Democracy*, Cornell University Press, 2011.

SOUYRI Pierre François, *Moderne sans être occidental: aux origines du Japon d'aujourd'hui*, Paris, Gallimard, 2016.

TRIANDIS Harry C., *Individualism and collectivism*, Westview press, 1995.

TRINIDAD Genelyn Jane D, *Honne and Tatemaie: Exploring the Two Sides of Japanese Society*, Bachelor's thesis, Reykjavik, University of Iceland, 2014.

Articles

AGUILA Almond, “Living long-distance relationships through computer-mediated communication”, dans *Social Science Diliman*, janvier 2008-décembre 2009, p. 83-106.

ANDERSEN Peter A. et MCDANIEL Ed, “International Patterns of Interpersonal Tactile Communication: A Field Study”, dans *Journal of nonverbal behavior*, vol. 22, 1998, p. 59-75.

ARANDA Elizabeth, “Intercultural couples: crossing boundaries, negotiating differences”, dans *Ethnic and Racial Studies*, vol. 36, n°1, 2013, p. 230-231.

AZRA Jean-Luc, « Aspects de la notion de “couple” en France et au Japon à travers des commentaires d’étudiants sur le sommeil familial », dans フランス文学論集, vol 54, 西南学院大学学術研究所, 2011, p. 1-30.

BALDASSAR Loretta, KILKEY Majella, MERLA Laura et WILDING Raelene, “Transnational families”, dans TREAS Judith, SCOTT Jacqueline et RICHARDS Martin (ed.), *The Wiley Blackwell Companion to the Sociology of Families*, John Wiley & Sons, 2014, p. 155-175.

BARKSDALE Mary Alice, WATSON Carol et PARK Eun Soo, “Pen Pal Letter Exchanges: Taking First Steps Toward Developing Cultural Understandings”, dans *The Reading Teacher*, vol. 61, n° 1, 2007, p. 58-68.

BIBB Stéphanie, “Intercultural Intimacy: an examination of cross-cultural couples and the implications for intercultural communication competence”, dans *Capstone Collection*, vol.20, novembre 2007.

BONNEELS Pierre, “Belgian-Japanese couples in Belgium and beyond: A conversation with Dr. Asuncion Frenzo-flot”, dans *BJA Trade Flows and Cultural Newsletter*, 2019, p. 17.

BRINKMAN Heidi, JONES Tricia S. et REMLAND Martin S., “Interpersonal distance, body orientation, and touch: Effects of culture, gender, and age”, dans *Journal of Social Psychology; Worcester, Mass.*, vol. 135, n° 3, juin 1995, p. 281–297.

BUZZI Peter et MEGELE Claudia, “Honne and Tatemaie: a world dominated by a “game of masks””, dans CHRISTOPHER Elizabeth (ed.), *Communication Across Cultures*, Palgrave Macmillan, 2012.

CHEN Yea Wen, “Intercultural Friendship from the Perspectives of East Asian International Students”, dans *China Media Research*, vol. 2, n° 3, 2006, p. 43-58.

CHEN Yea-Wen et NAKAZAWA Masato, “Influences of Culture on Self-Disclosure as Relationally Situated in Intercultural and Interracial Friendships from a Social Penetration Perspective”, dans *Journal of Intercultural Communication Research*, vol. 38, 2009, p. 77-98.

CHUI Tina, MAHEUX Hélène, MILAN Anne, “A portrait of couples in mixed unions”, dans *Component of Statistics Canada*, n° 11, avril 2010, p. 70-80.

COOLS Carine A., “Relational Communication in Intercultural Couples”, dans *Language and Intercultural Communication*, vol. 6, n° 3-4, août 2006, p. 262-274.

DEWAELE Jean-Marc, “Pragmatic challenges in the communication of emotions in intercultural couples”, dans *Intercultural Pragmatics*, vol. 15, n°1, 2018, p. 29-55.

DJURDJEVIC Marija et GIRONA Jordi Roca, “Mixed Couples and Critical Cosmopolitanism: Experiences of Cross-border Love”, dans *Journal of Intercultural Studies*, vol. 37, n° 4, juillet 2016, p. 390-405.

FLOWERS Simeon, “Developing Intercultural Communication in an ELF Program through Digital Pen Pal Exchange”, dans *The Center for ELF Journal*, vol 1, n°1, 2015, p. 25-39.

FREEDMAN Gili et al., “Ghosting and destiny: Implicit theories of relationships predict beliefs about ghosting”, dans *Journal of Social and Personal Relationships*, vol. 36, n° 3, 2019, p. 905-924.

GEE Christina B. et REITER Michael J., “Open communication and partner support in intercultural and interfaith romantic relationships: A relational

maintenance approach”, dans *Journal of Social and Personal Relationships*, vol. 25, n° 4, p. 539-559.

GREENBERG Saul et NEUSTAEDTER Carman, “Intimacy in Long-distance Relationships over Video Chat”, dans *CHI '12: Proceedings of the SIGCHI Conference on Human Factors in Computing Systems*, New York, mai 2012, p. 753–762.

ISHII Tetsuo et al., « Breaking into Japanese Literature/Identity: Tatemaie and Honne », dans *Impossibilia: Revista Internacional de Estudios Literarios*, n° 2, 2011, p. 82-95.

KAO Grace et VAQUERA Elizabeth, “Private and Public Displays of Affection Among Interracial and Intra-Racial Adolescent Couples”, dans *Social Science Quarterly*, vol. 86, n° 2, 2005, p. 484-508.

KIM Doo-Sub et LEE Myoung-Jin, “Spouse Dissimilarity and Marital Stability of Divorced Couples of International Marriage in Korea”, dans *Korea journal of population studies*, vol. 30, n° 3, 2007, p. 33-56.

KNUDSON-MARTIN Carmen et SESHADRI Gita, “How couples manage interracial and intercultural differences: implications for clinical practice”, dans *Journal of Marital & Family Therapy*, vol. 39, n°1, 2013, p. 43-58.

KUDO Kazuhiro et SIMKIN Keith A., “Intercultural Friendship Formation: the case of Japanese students at an Australian university”, dans *Journal of Intercultural Studies*, vol. 24, n° 2, août 2003, p. 91-114.

LAURENT Érick, « Éthique et « participation sexuelle » lors d’un travail de terrain en milieu gay au japon », dans *Journal des anthropologues. Association française des anthropologues*, Association française de anthropologues, n° 136-137, 2 juin 2014, p. 81-103.

LEFEBVRE Leah E. et al., “Ghosting in Emerging Adults’ Romantic Relationships: The Digital Dissolution Disappearance Strategy”, dans *Imagination, Cognition and Personality*, vol. 39, n° 2, 2019, p. 126-150.

LEFEBVRE Leah E., “Phantom Lovers: Ghosting as a Relationship Dissolution Strategy in the Technological Age”, dans PUNYANUNT-CARTER Narissra et

WRENCH Jason, *Swipe right for love: The impact of social media in modern romantic relationships*, Rowman & Littlefield, 2017, p. 219-236.

MORI WANT Kaori, “Intermarried Couples and “Multiculturalism” in Japan”, dans *CLCWeb: Comparative Literature and Culture*, vol. 15, n° 2, juin 2013, p. 1-9.

MORIOKA Masahiro, “A Phenomenological Study of “Herbivore Men””, dans *The Review of Life Studies*, vol. 4, septembre 2013, p.1-20.

NAZ Gremil Alessandro, “A Grounded Theory on Conflict Management in Long-Distance Relationships”, <https://advance.sagepub.com/articles/A_Grounded_Theory_on_Conflict_Management_in_Long-Distance_Relationships/8061953>, (Consulté le 11 octobre 2019).

NAZ Gremil Alessandro, “The Role of Information Technology in Managing the Conflicts of Long-Distance Partners”, <https://advance.sagepub.com/articles/The_Role_of_Information_Technology_in_Managing_the_Conflicts_of_Long-Distance_Partners/8061926>, (Consulté le 11 octobre 2019).

PIPER Nicola, “International Marriage in Japan: “Race” and “Gender” perspectives”, dans *Gender, Place & Culture*, vol. 4, n° 3, novembre 1997, p. 321-338.

REGAN Pamela C. et al., “Public Displays of Affection among Asian and Latino Heterosexual Couples”, dans *Sage Journals*, vol. 84, n°3, juin 1999, p. 1201-1202.

REITER Michael D. et al., “Exploration of intimacy in intercultural and intracultural romantic relationships in college students”, dans *College student journal*, vol.43, janvier 2009, p. 1080-1083.

SAHLSTEIN Erin M., “Relating at a distance: Negotiating being together and being apart in long-distance relationships”, dans *Journal of Social and Personal Relationships*, vol. 21, n° 5, octobre 2004, p. 689-710.

TING-TOOMEY Stella, "A Mindful Approach to Managing Conflict in Intercultural Intimate Couples", dans KARIS Terri A. et KILLIAN Kyle D. (ed.), *Intercultural Couples: Exploring Diversity In Intercultural-Intimate Relationships*, Routledge, 2009, p. 31-49.

TING-TOOMEY Stella, "Intimacy expressions in three cultures: France, Japan, and the United States", dans *International Journal of Intercultural Relations*, vol. 15, n° 1, janvier 1991, p. 29-46.

WILCZEK-WATSON Marta, "Intercultural Intimate Relationships", dans *The International Encyclopedia of Intercultural Communication*, John Wiley & Sons, 2017.

Index

Ainu, 100 : 「アイヌ」 : ethnie vivant notamment dans la région de Hokkaido, au nord du Japon.

anime, 12 : (prononcé « animé ») dessin-animé ou film animé japonais.

futon, 44 : Matelas d'origine japonaise, plus ou moins épais, constitué de couches de flocons de coton.⁵⁰

Génération Y, 94 : Aussi appelée *millennials*. Correspond à la génération d'individus nés entre le milieu des années '80 et le milieu des années '90.

Génération Z, 94 : Correspond à la génération d'individus nés à partir du milieu des années '90.

host clubs, 54 「ホストクラブ」 : club employant des hommes (hosts 「ホスト」) chargés de divertir la clientèle, faire boire et offrir de la conversation.

J-Pop, 12 : diminutif de « Japanese Pop », désigne la musique pop japonaise.

kyabakura, 54 「キャバクラ」 : variante féminine de l'host club. Les femmes employées et chargées de divertir sont appelées *kyabajou* 「キャバ嬢」.

love hotels, 54 : type d'hôtels destiné aux couples désirant avoir des rapports sexuels. Permet de payer à l'heure ou à la nuit et offre intimité et discrétion.

manga, 12 : bande-dessinées japonaises.

onsen, 52 : source chaude

share house, 51 : maison partagée par plusieurs colocataires

shinkansen, 15 : équivalent japonais du TGV.

Tower Records, 94 : chaîne de magasins au départ américaine, maintenant japonaise, spécialisée dans la vente de CDs, vinyles et autres objets liés à la musique.

yakuza, 54 : groupes faisant partie du crime organisé, « mafia » japonaise.

⁵⁰ <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/futon/35701?q=futon#35666> (consulté le 4 mars 2020)

Le terrain ethnographique qui fait l'objet de cette monographie s'est déroulé au Japon et dans le monde virtuel entre 2018 et 2019.

La question de départ se propose d'identifier les concepts culturels qui seraient à la base de l'attitude et de la perception différentes qu'auraient les Japonais en matière de relations interpersonnelles et interculturelles, en particulier concernant les couples ; et d'identifier les difficultés que cela peut entraîner.

Mon enquête est fondée en grande partie sur une posture auto-ethnographique. Cette posture particulière m'a permis de récolter des données normalement inaccessibles ou, à tout le moins difficiles d'accès, pour un chercheur.

J'ai nourri mes recherches de ma propre expérience de la vie en couple interculturel belgo-japonais, allant de sa création à sa rupture et au-delà, et incluant une longue période d'éloignement et d'exploitation de moyens de communication à longue distance.

La monographie traite également de relations interpersonnelles plus générales au Japon.

Mots-clés : Japon, Couple interculturel, Relations interpersonnelles, Honne, Tatemaie